This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

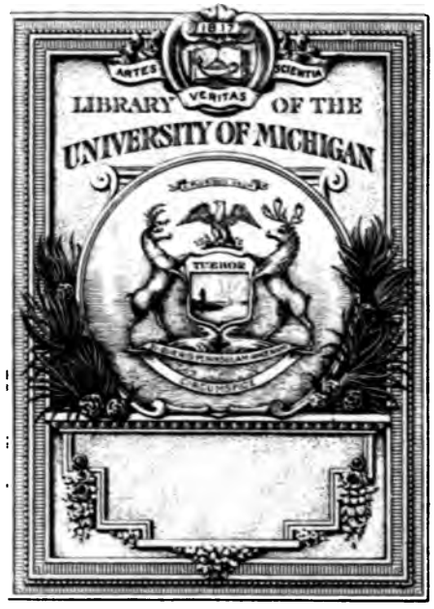
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 935,521

714.


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR

MÉMOIRE

SUR LA PARTIE MÉRIDIONALE

DE

L'ASIE CENTRALE

PAR

NICOLAS DE KHANIKOFF.

PARIS

IMPRIMERIE DE L. MARTINET,

RUE MIGNON, 2.

1861.

Sul Com.
Mattall
2-6-12
11787

MÉMOIRE

SUR LA PARTIE MÉRIDIONALE

DE

L'ASIE CENTRALE.

Depuis les temps les plus reculés, la partie méridionale de l'Asie centrale, qui comprend les provinces du Khorassan, de Iezd, de Kirman, le Séistan et une partie de l'Afghanistan, a servi de théâtre à de grands faits historiques, et par conséquent cette vaste portion du continent asiatique ne pouvait rester complétement ignorée des géographes et des historiens de l'antiquité, du moyen âge et des temps modernes. Néanmoins, ce pays est beaucoup moins étudié que d'autres régions de l'Asie dont le passé occupe une place infiniment plus modeste dans l'histoire du monde. Cette anomalie s'explique en partie par l'éloignement de ces contrées de tout centre de civilisation tant ancienne que moderne.

Le sud de l'Asie centrale ne nous présente jamais, dans son passé, une période de développement constant; jamais il n'a servi de théâtre à une série consécutive de faits dignes de fixer sur lui les regards du monde. Son passé a un caractère éminemment fiévreux; à de longs intervalles, de grandes commotions viennent rompre la monotonie de la vie des peuples qui l'habitent; des

flots de sang coulent dans ces plaines arides, des villes disparaissent, et le désert, rétréci par le travail de l'homme dans les moments de paix et de calme, étend ses limites; mais l'orage passé, l'ancienne marche des choses reprend son cours, l'énergie nationale est employée à combattre les envahissements du désert et à se préserver des influences de l'anarchie, inhérentes à l'histoire de ce pays. L'intérêt momentanément attaché à son existence disparaît, et des siècles s'écoulent sans que le monde civilisé éprouve le moindre besoin de s'enquérir de ce qui se passe dans ces solitudes.

La position géographique de ces contrées contribue aussi à les tenir éloignées des intérêts et même des sympathies du monde civilisé. Dans le courant des siècles, les centres de civilisation se sont successivement déplacés, de l'Inde en Mésopotamie, puis en Égypte, en Grèce, à Rome et dans la partie occidentale de l'Europe; mais, à l'époque même de leur plus grand rapprochement de la partie méridionale de l'Asie centrale, ils en étaient tellement distants, que l'influence bienfaisante de leur action civilisatrice s'y est très peu fait sentir. Voilà pourquoi les anciens Grecs et les Romains ne parlent de ce pays qu'à l'occasion des campagnes d'Alexandre le Grand; leurs prédécesseurs, les Perses Akhéménides, n'en font mention, pour ainsi dire, qu'accidentellement, pour rehausser l'éclat des titres du souverain et pour rendre plus retentissante la renommée de ses conquêtes, en introduisant, dans la liste des pays soumis, quelques noms, plus ou moins connus, des provinces de cette partie de l'Asie.

La longue lutte entre les races arabes et les races iraniennes, lutte dont l'origine remonte aux temps les plus reculés, a laissé peu de traces dans les littératures qui nous sont accessibles; mais elle prépara le triomphe de la cause arabe dans ces pays, et elle y a ouvert les voies à l'islamisme, qui s'y maintient victorieux depuis douze cents ans. Aussi, c'est de ce temps seulement que commence pour nous la véritable connaissance de la géographie ancienne de

ces pays, car d'après les documents grecs et romains elle présentera toujours beaucoup de vague. Les anciens, comme les modernes, n'usaient pas toujours de la précaution salutaire de n'admettre dans leurs sciences que des faits positivement connus, et se contentaient souvent d'à peu près, aussi peu clairs pour eux qu'ils le sont pour nous.

Avant la fin du premier siècle de l'hégire, le pouvoir des Arabes était déjà fermement établi dans le Khorassan, le sud de la Perse, le Séistan, la Transoxiane et une partie de l'Afghanistan. L'éloignement de ces pays du centre du khalifat de Baghdad exigeait que les gouverneurs arabes, les chefs des corps expéditionnaires, les empoyés du fisc et les inspecteurs envoyés de temps à autre de la capitale pour élucider des questions administratives et gouvernementales, parlassent avec plus de précision des pays mentionnés dans leurs rapports que ce n'était l'usage sous les gouvernements indigènes. Voilà l'origine de ces itinéraires détaillés que nous trouvons dans presque toutes les géographies arabes. L'intérêt administratif attaché à ces pays, les voyages que quelques khalifs eux-mêmes ont cru devoir entreprendre pour visiter ces lointaines dépendances de leur couronne, enfin les exigences du commerce, stimulaient le zèle des voyages chez des particuliers, et la littérature arabe est certes la plus ancienne de toutes celles qui nous aient conservé des relations plus ou moins exactes et détaillées d'explorations de ce genre. Grâce aux travaux de MM. d'Herbelot, Silvestre de Sacy, de Guignes, Reinaud, Jaubert, Defrémery et d'autres savants, presque exclusivement français, les principaux ouvrages géographiques des Arabes nous sont connus en traduction ou en extraits, et nous pouvons les juger dans leur ensemble.

Plus détaillés que les anciens dans la description des pays qu'ils visitent, les Arabes laissent beaucoup à désirer pour la précision de leurs informations. Le génie arabe, par sa nature même, est peu enclin aux généralisations; ceci a préservé leurs physiciens

Grand Mogol, furent, dans le XVIII^e^ siècle, les premiers stimulants qui engagèrent un Européen à affronter les dangers que présentait alors, et que présente jusqu'à nos jours à un simple voyageur, la route directe entre la vallée de l'Indus et l'Europe. Forster, employé de la compagnie des Indes orientales, fut le premier qui se décida, en 1783, de revenir en Europe par cette route peu commode et peu sûre. Des régions de l'Asie centrale proprement dite, Forster n'a vu que l'Afghanistan occidental, une partie du Séistan, la province de Hérat, le Khorassan moyen et le littoral méridional de la mer Caspienne. Ayant visité le Kachemir, il traversa l'Afghanistan, et passant, le 8 octobre de l'année 1783, à Kandahar, il arriva par la route de Guirichk, Bakoua et Okel, le 2 novembre, à Hérat. Après un séjour de trois semaines dans cette ville, sur laquelle il donne très peu de détails, il se rendit à Tourchiz, nom qu'il écrit, d'après la prononciation des muletiers, Terchich. Il y arriva le 13 décembre, ayant visité en route Ghourian, Khaf ou Rouhi, et Achkara. A cause du grand froid qui régnait alors dans le Khorassan, les caravanes hésitaient à se mettre en marche, ce qui le retint à Tourchiz jusqu'au 28 décembre ; il n'arriva à Chahroud que le 5 janvier de l'année 1784. De là, il se rendit en sept ou huit jours à Mechedisser, port de la mer Caspienne, par la route ordinaire de Balfrouch. Loin de s'être préparé à ce voyage par une étude préalable quelconque, M. Forster s'y est décidé comme on se décide à aller, en spectateur, à une partie de chasse périlleuse sans se donner même la peine de s'armer convenablement. Il n'avait pris avec lui que de l'argent et quelques habits. Quant à se munir d'instruments de précision, il le considérait comme superflu ou dangereux, car il quitta l'Inde sans même emporter une montre pour estimer avec quelque précision la durée des marches de caravane ; aussi, évalue-t-il les distances entre les stations de sa route uniquement d'après les indications des indigènes, en farsangues persanes. La nécessité de cacher ses moyens pécuniaires, de se déguiser même, le forçait à imiter en tout ses compagnons de voyage, c'est-à-dire à s'abstenir de pren-

dre des notes sur les lieux, de voyager pendant la nuit, de ne pas s'arrêter là où il serait intéressant de séjourner quelque temps pour explorer des sites remarquables, ou pour visiter des monuments curieux. Son peu de goût pour les sciences naturelles en général, son manque de teinture scientifique, faisaient qu'en parcourant diverses contrées, ce n'était pas la configuration du terrain ou les propriétés physiques du pays qui se gravaient dans sa mémoire, mais plutôt les incidents de ses aventures personnelles, qui rarement servent à peindre les mœurs; de telle sorte qu'après avoir lu son ouvrage, on se fait une idée beaucoup plus exacte du caractère de tel ou tel autre marchand ou mollah persan que le hasard lui a donné pour compagnon de route, que du caractère des contrées qu'il a visitées. Néanmoins, la relation de son voyage a été accueillie partout avec un vif intérêt, et son livre a été traduit dans presque toutes les langues européennes. Ce fut le major J. Rennell, membre de la Société royale et ci-devant chef du levé topographique de l'Inde, qui profita, pour ses propres travaux géographiques, des explorations de M. Forster. Il publia en 1792 un ouvrage très remarquable de 428 pages in-4°, sous le titre un peu long de *Memoir of a map of Hindoostan or the Mogul Empire, with an introduction illustrative of the geography and present division of that country, and a map of the countries situated between the heads of the indian rivers and the Caspien sea.* La partie de cet ouvrage qui s'occupe de l'Asie centrale est intitulée : *Account of the map of the countries lying between the heads of the indian rivers and the Caspian sea;* il y apprécie les services rendus par M. Forster à la géographie, de la manière suivante (page 187) : « La description de la » route de M. Forster, de Kandahar à la mer Caspienne, jette une » grande lumière sur la géographie de ces pays, de même que sur » d'autres matériaux géographiques qui étaient enveloppés jusqu'à » lui d'une certaine obscurité. » Plus loin (page 189), il précise un peu plus cette louange exprimée en termes trop généraux, notamment il dit : « Ce gentleman nous donne une idée nouvelle sur la

» direction des chaînes de montagnes qu'on suppose généralement traverser l'Asie de l'ouest à l'est, sous des noms différents, » ou plutôt il nous ramène aux idées que nous ont léguées les » anciens. Il est hors de doute que les Grecs et les Romains avaient » plus de notions sur la géographie spéciale de la Perse que les » Européens modernes, quoique nous soyons à même d'orienter » avec une plus grande précision géométrique les parties de ce » pays qui nous sont connues. Cette chaîne que les anciens appe- » laient Taurus, sortant de l'Asie Mineure, traverse l'Arménie » dans une direction orientale ; de là, s'inclinant vers le sud-est, » et ayant circonscrit la côte méridionale de la mer Caspienne, » elle a été continuée par Ptolémée, sous les noms de Coronus, de » Sariphi et de Paropamisus, comme servant de limite entre l'Hyr- » canie, la Tapurie et la Parthie, ensuite entre la Margiane, l'Arie, » la Bactriane et la province Paropamisiane. Ce qui voudrait dire » en termes géographiques modernes qu'elle séparait le Mazan- » deran du Taberistan, de Cumis, du pays Dahistan, du Corcan, » du Korasm et du Khorassan, de même quelle servait de limite » aux provinces de Balkh, de Gour et du Sigistan ou Séistan. » Enfin, Ptolémée la fait aboutir à la chaîne qui, sous le nom de » Caucase indien, servait de limite entre l'Inde et la Bactriane, et » puis sous le nom d'Imaüs ou d'Emodus séparait l'Inde de la Scy- » thie. Les modernes ne savent rien sur la direction de cette chaîne » au delà de la mer Caspienne; ils ignorent même si elle aboutit » réellement au Caucase indien, ce qui est très probable, quoique » cela ne soit pas de la manière dont l'a supposé M. d'Anville, qui » donne à cette chaîne, au delà de la mer Caspienne, une direction » est-sud-est, et la fait passer au sud de Hérat. Or, s'il en était » ainsi, M. Forster aurait dû la franchir en venant de Kandahar, » tandis qu'il ne rencontra aucune chaîne de montagnes avant » d'être à cent milles de la Caspienne. De manière qu'il a dû laisser » à sa droite la continuation du Caucase indien (si pareille chaîne » existe), c'est-à-dire il la laissa au nord ; et je crois qu'en effet

» une pareille chaîne existe à peu près comme l'a décrite Ptolé-
» mée, car les rivières traversées par M. Forster se dirigeaient
» toutes vers le sud, ce qui prouve que le terrain élevé est au nord,
» quoique situé hors de vue. Par conséquent, la liaison entre les
» monts Caspiens et le Caucase indien, si elle existe dans la nature,
» doit être au nord du Khorassan. »

J'ai cité ce long passage, parce qu'il prouve d'une manière évidente comment une suite d'erreurs qui se détruisent mutuellement peut conduire à un résultat exact. Rennell a raison de croire que la grande chaîne latitudinale de l'Asie centrale ne passe pas au sud de Hérat, mais il base son raisonnement sur deux erreurs de Forster : 1° sur ce que ce voyageur a oublié de mentionner qu'il a franchi une chaîne de montagnes entre Kandahar et Hérat, car cette chaîne existe, et, 2° sur ce fait qu'il fait couler toutes les eaux qu'il a rencontrées sur sa route vers le sud, ce qui est inexact, car le Heriroud, par exemple, coule au nord-ouest. Cette dernière erreur a longtemps régné sur les cartes de l'Asie. Mac Donald Kinneir la répète comme les autres, car M. Christie n'est pas plus correct à ce sujet que ne l'a été Forster, et elle n'a disparu de nos cartes que quand Arrowsmith a publié celle qu'il a dressée pour le voyage de M. Burnes. Après le passage que nous venons de rapporter, M. Rennell se livre à une discussion des latitudes et des longitudes de Samarcande, Kachghar etc., examen minutieux, mais manquant de base, et où entre autres il croit pouvoir adopter comme valeur moyenne de la longueur d'une marche de caravane par jour le chiffre énorme de 14 milles géographiques, de 15 au degré de l'équateur ! Il termine son mémoire par des conclusions très judicieuses sur la synonymie des noms anciens et modernes de quelques localités de l'Asie centrale. Ainsi, d'après lui, Boukhara est la Sogdiane et non la Bactriane, cette dernière province devant être assimilée à Balkh et à Gour. Enfin, il donne un aperçu succinct, mais assez exact, de l'histoire du royaume des Parthes, et conclut (page 201), que cet empire

n'était dans son ensemble que celui des Perses, sous un autre nom. Sur la carte qui accompagne son mémoire, le géographe anglais a indiqué la route suivie par Alexandre le Grand, par Tamerlan, par Clavijo et par Forster; mais on voit qu'il n'avait à sa disposition que des matériaux topographiques assez inexacts, car il place, par exemple, Méched sous le même méridien que Nichapour, à 1° 25' au nord de cette dernière ville.

Dans le siècle passé, M. Forster n'a pas eu d'imitateurs. Les grands événements qui ont signalé la fin du XVIII^e^ siècle détournèrent l'attention des gouvernements européens de la politique orientale; mais dès le commencement du XIX^e^ siècle, ce sujet fut repris avec une nouvelle ardeur. Les succès obtenus par les Anglais dans l'Inde, à la fin du siècle dernier et dans les premières années du siècle actuel, et le retentissement que leur nom a eu en Asie par suite de leurs conquêtes, établirent leur prépondérance en Turquie et en Perse, au point qu'elle ne pouvait être contre-balancée que par la gloire du nom de Napoléon, dont la carrière brillante et presque fabuleuse était si propre à frapper l'imagination des Orientaux. Aussi, nous savons que la diplomatie française, en dépit de l'or et du talent des diplomates anglais, sut devenir très influente à Constantinople comme à Téhéran. La mission militaire du général Gardanne a eu de grands succès diplomatiques; mais les services rendus à la science par quelques-uns des membres de cette mission les surpassent de beaucoup, car ils témoigneront toujours de la part considérable qu'ont eue les explorateurs français dans l'agrandissement de nos connaissances géographiques sur l'Asie.

Quatre compagnons du général Gardanne ont publié, avec plus ou moins de détails, les résultats de leur exploration en Perse, MM. Dupré, Jaubert, Trézel et Truilhier; mais nous ne mentionnerons ici que les travaux du premier et du dernier, car les deux autres ont exploré des parties de la Perse dont je ne parle pas dans ce mémoire.

Ce n'est seulement qu'en 1819 que M. Dupré publia chez Dentu, sous le titre de *Voyage en Perse, fait dans les années* 1807, 1808 et 1809, etc., en deux volumes in-8°, l'ensemble de ses intéressantes explorations. Parti de Constantinople le 8 septembre de l'année 1807, il traversa en quarante-trois jours toute l'Asie Mineure jusque Baghdad, et de là, par Kirman-Chah et Hamadan, il se rendit à Ispahan où il arriva le 16 décembre. Sans s'arrêter longtemps dans cette ville qu'il se proposait de visiter encore une fois, il se rendit le 8 janvier 1808 à Chiraz, par la route de Yezed-Kahs, Méchedi-Maderi-Souleiman et les ruines de Persépolis. De Chiraz, par Darab et Taroun, il arriva en vingt jours, le 5 février, à Bender-Abbassi, d'où il fit, entre le 8 et le 12 février, une excursion dans les îles du golfe Persique, Ormouz et Kichmich, et revint par Lar et Djaroun, le 2 mars, à Chiraz. Décidé à compléter son exploration de la côte persane du golfe par un voyage à Bender Abouchir, M. Dupré quitta Chiraz le 6 mars, et arriva le 13 du même mois à Bouchir par la route de Kazroun, puis il revint pour la troisième fois à Chiraz, en douze jours, en passant par Firouzabad. Sa dernière halte à Chiraz ne dura que cinq jours, et il quitta cette ville le 6 avril, pour se rendre à Iezd. Cette dernière partie de son itinéraire est d'autant plus intéressante, que jusqu'à nos jours il est le seul voyageur qui ait décrit cette route directe entre ces deux villes. Je me permettrai d'indiquer quelques résultats auxquels nous conduisent les observations de M. Dupré. Le premier résultat important est que le 11 avril, à peu près à 36 farsangues de Chiraz, vers le nord-est, le voyageur a rencontré la chaîne de montagnes qui, comme nous le verrons plus loin, coupe le méridien sous un angle de 36°, et, traversant toute la Perse, depuis l'Océan indien jusqu'au parallèle de Demavend, constitue une véritable limite naturelle des pays qui appartiennent à l'Asie centrale proprement dite. M. Dupré n'ayant vu cette chaîne que sur une petite étendue, n'a pas pu relever sa signification dans la géographie physique du continent asiatique; mais, chose très

remarquable, il a été frappé de la différence extérieure des plaines qui s'étendent des deux côtés de cette chaîne, et après avoir mentionné que la chaîne de montagnes se dirigeait, d'un côté, vers le sud, et de l'autre vers le nord-ouest, il ajoute que la plaine s'étendait à l'est « à perte de vue, et qu'on peut en dire qu'elle est » entièrement aride, n'offre à l'œil que des ronces et des sables » brûlants, » expression qu'on ne trouve chez lui nulle part quand il décrit les plaines du versant occidental de cette chaîne. Sur la carte de M. Lapie, qui accompagne l'ouvrage de M. Dupré, le caractère de cette chaîne est assez bien rendu ; mais comme il ne distingue par rien les chaînes secondaires des chaînes principales, l'ensemble de ces représentations graphiques du réseau des montagnes de la Perse n'est pas aussi instructif qu'il pourrait l'être, avec la légère modification que nous venons d'indiquer. La distance entre Chiraz et Iezd est évaluée par M. Dupré à 68 farsangues, ce qui fait à peu près 300 kilomètres, car dans le sud de la Perse cette unité de mesure itinéraire n'a guère plus de 4 kilomètres. Le versant occidental de la chaîne sus-mentionnée est beaucoup plus riche en eau que le versant oriental, et il donne naissance au Pelvart, que le voyageur a suivi pendant plusieurs jours, tandis que dans les plaines du versant oriental l'eau doit être amenée de très loin, par des canaux souterrains, pour éviter son évaporation. Arrivé le 16 avril à Iezd, M. Dupré n'y resta que quatre jours, et se rendit de là à Ispahan par la route directe passant par Aghda, Koupa et Gulnabat. Arrivé à Ispahan le 27 avril, il y resta jusqu'au 9 mai, puis par Kouhroud, Kachan et Koum, il se rendit le 18 mai à Téhéran, qu'il ne quitta que le 13 février de l'année 1809, avec toute la légation française, pour retourner en Europe par Tébriz, Khoï, Nakhitchevan et Erivan. L'ouvrage de M. Dupré contient des données précieuses sur la géographie de la Perse méridionale, presque inconnue jusqu'à son voyage, sur les tribus nomades de cette partie de l'empire persan et sur les poids et mesures. Ses observations sur les mœurs et le caractère du

peuple gagneraient beaucoup si la langue du pays lui eût été plus familière. Il nous dit dans sa préface, d'une manière générale, qu'il avait « l'intelligence de la langue ; » mais tout porte à croire qu'il ne savait que le turc, car partout où il cite quelques phrases orientales, il les cite en turc, et certes un homme qui entendrait le persan n'aurait jamais dit, comme il le fait (tome 1, page 280), « on nous avait donné pour nous servir, trois Persans; si nous » demandions du bois ou des vivres, ils nous répondaient : *Bachin*, » *guezun*, *ustundé* (sur notre tête, sur nos yeux). » A la page 363, en parlant de l'aumône pour le voyage, il la nomme *selamet parassi* au lieu de *pouli selamet*. Tome II, page 3, il appelle les portes de Chiraz des *Capoussi*, au lieu de *Dervazèh*. Mais tout cela ne l'empêche pas d'être exact dans les détails qu'il donne sur l'histoire et les mœurs du pays. M. Dupré a rendu un véritable service à la géographie, en publiant les latitudes déterminées par son compagnon de voyage, M. Trézel, qui, d'après ce que je crois, sont exactes; et comme elles ne sont qu'au nombre de sept, on me saura gré de les consigner ici dans une petite table.

Chiraz. . . .	29° 33′ 7″	Soultanièh. .	36° 45′ 50″
Iezd.	32° 14′ 00″	Kazvin. . . .	36° 13′ 15″
Ispahan. . .	32° 21′ 34″	Mianèh. . . .	37° 39′ 56″
(1) Téhéran. . .	35° 40′ 47″		

La carte de M. Lapie dont nous avons déjà dit quelques mots, est sans contredit un document scientifique très important. Non-seulement l'orientation des différentes localités qui y sont représentées y est beaucoup plus parfaite que sur toutes les cartes anciennes, sans en excepter celle de Mac-Donald Kinneir; mais ce qui, selon moi, constitue le plus grand mérite de ce cartographe distingué, c'est d'avoir compris et exprimé par son tracé l'isole-

(1) La latitude de ces quatre dernières villes d'après M. Lemm est : Téhéran (35° 40′ 44″), Kazvin (36° 15′ 2″), Soultanièh (36° 25′ 32″) et Mianèh (37° 25′ 8″). Les différences entre les latitudes des deux dernières villes, d'après MM. Trézel et Lemm s'explique en partie par l'éloignement arbitraire des endroits où s'arrêtent les voyageurs du centre des constructions urbaines.

ment des différents bassins intérieurs de cette partie de l'Asie, caractère physique du terrain que tous ses successeurs ont négligé de reproduire, au grand détriment de l'intelligence exacte du relief d'une vaste portion du vieux continent.

Le second voyageur français, le capitaine du génie Truilhier, n'a pas eu l'avantage de publier lui-même les résultats de ses explorations. Appelé, bientôt après son retour en France, par les devoirs de son service en Espagne, il n'en est pas revenu. Le journal de son voyage dans le Khorassan, confié par lui à M. Burckhardt, resta inédit, probablement à cause des nombreux travaux astronomiques de cet illustre savant, et ce n'est qu'en 1841, c'est-à-dire trente-quatre ans après le voyage, que feu M. Daussy s'est acquitté de cette tâche. Mais pour dédommager les personnes qui s'intéressent à la géographie d'une aussi longue attente, le savant éditeur publia les données recueillies par M. Truilhier avec plus de profit pour la science que ne l'aurait pu faire peut-être le voyageur lui-même, trop distrait par son service d'occupations purement scientifiques. Non-seulement M. Daussy s'est donné la peine de représenter graphiquement les itinéraires décrits par M. Truilhier, mais il a calculé de nouveau toutes les observations astronomiques faites par cet officier, et en a publié les résultats accompagnés d'un commentaire savant et instructif, qui nous permet d'apprécier le degré de précision qu'on peut accorder à ces résultats. M. Truilhier a décrit avec une grande exactitude la route suivie par les caravanes entre Téhéran et Méched, et entre cette dernière ville et Iezd en passant par Tébès. Cette dernière partie de son itinéraire intéresse surtout la géographie, car elle dévoile la nature d'un vaste pays inexploré jusqu'alors, et où M. Truilhier n'a pas eu de successeurs pendant plus d'un demi-siècle. C'est par son journal de voyage que nous avons appris à connaître pour la première fois le caractère des déserts de l'intérieur du Khorassan, et la confirmation d'un fait intéressant de la physique du globe remarqué déjà par les Arabes, à savoir, l'irruption de la

limite de croissance des palmiers dans l'intérieur de cette province, ce qui permet de déterminer le point le plus avancé, vers le nord, de la limite septentrionale des régions asiatiques jouissant d'un climat tropical. A une description très exacte des localités qu'il a visitées lui-même, M. Truilhier a eu la bonne idée de joindre des renseignements, basés sur les témoignages des indigènes, sur les routes qui relient les endroits situés à gauche et à droite de celle qu'il suivait. Le principal mérite du voyageur français dans cette circonstance est, selon moi, d'avoir fait ce dernier travail avec une sobriété très judicieuse. S'abstenant de recueillir des ouï-dires, comme l'ont fait plus tard Fraser et tant d'autres, sur des distances immenses séparant des localités très éloignées les unes des autres, il s'est borné à consigner dans son journal le témoignage des habitants sur les districts voisins des endroits de leur résidence habituelle, qu'ils avaient l'occasion de visiter souvent, et où, par conséquent, leurs souvenirs avaient toute chance d'être exacts.

Ainsi, nous voyons que dans deux ans et quelques mois, le gouvernement français a pu, grâce au zèle des explorateurs nationaux habilement dirigés, recueillir des données sur la Perse presque tout entière, beaucoup plus exactes qu'aucun autre gouvernement européen contemporain, et que ce résultat, obtenu sur une surface immense, embrassant 12 degrés de longitude sur 14 degrés de l'équateur, est dû à l'activité réunie de quatre individus seulement. La partie publiée de ces travaux géographiques, et surtout le délai qu'on a mis à les communiquer au public, permettent de croire qu'encore à présent les Archives de l'État possèdent des matériaux précieux mais inédits, et je prends la liberté d'émettre un vœu, c'est que toutes ces explorations soient enfin livrées à la publicité, ce qui serait véritablement digne de la haute position que la France occupe dans la science européenne.

L'attention du gouvernement français s'étant portée vers ces pays lointains, son exemple fut bien vite suivi par le gouverne-

ment anglais, et je n'ai qu'à transcrire les mots par lesquels Pottinger commence la relation de son voyage dans le Beloudchistan, pour indiquer la cause qui produisit cette série de voyageurs anglais que j'aurai l'occasion de citer dans ce mémoire. Voilà ce qu'il y dit (traduction de J.-B.-B. Eyriès, Paris, 1818, page 9 et 10) : « Depuis longtemps Bonaparte annonçait hautement ses » projets hostiles contre les établissements anglais dans l'Inde ; » mais en 1807 et 1808 il les poursuivit si ouvertement et avec » tant d'activité et de résolution, que le gouvernement anglais, » tant en Europe qu'en Asie, jugea qu'il était absolument néces- » saire de prendre des mesures pour combattre ces efforts. » Pottinger et Christie ouvrent la liste des voyageurs anglais dans la partie méridionale de l'Asie centrale. Tous deux, officiers au service de la Compagnie, furent expédiés par le brigadier général Malcolm, en 1809, de Bombay dans le Beloudchistan, d'où, en se séparant, ils devaient rejoindre le général, soit à Téhéran, soit à Tébriz. Jusqu'à Kélat et de là à Nouchky, ils ont fait route ensemble. Plus loin, Christie devait se rendre par le Séistan à Hérat, d'où il se proposait d'aller à Kirman, comptant y rejoindre M. Pottinger auquel il prescrivit d'essayer d'y pénétrer, soit par la route du nord, à travers le désert, soit en longeant le littoral de la mer, soit enfin par Benpour. Christie qui, après son voyage est resté en Perse comme officier instructeur au service d'Abbas-Mirza, et qui a été tué à Aslandouz dans une rencontre avec les troupes russes en 1812, n'a pas laissé de description détaillée de son voyage, et ce n'est que cinq ans après sa mort que Pottinger publia les notes de son chef, sur les pays qu'il avait visités.

Il traversa le désert du Beloudchistan qui s'étend jusqu'au Hilmend, atteignit ce fleuve à Pelatek, et l'ayant passé à Roudbar, il se rendit par Poulky à Mendar, puis il arriva à Djélalabad. Il est remarquable qu'ayant passé, plus loin, par Pichaveran et Djouvein, il ne dit nulle part avoir vu le lac de Hamoum, ce qui fait que sur la carte qui accompagne le voyage de Pottinger

ce lac est représenté d'une manière très incorrecte ; il est placé à une trop grande distance de la route suivie par Christie, à moins, toutefois, qu'à l'époque de son voyage cette nappe d'eau peu profonde n'ait été desséchée au point d'occuper une surface beaucoup moindre que celle qu'elle occupe maintenant. De Djouvein, par Férah, Anardereh et Okel, Christie vint à Hérat. Il resta un mois dans cette ville qui alors était encore dans toute sa splendeur, mais néanmoins, il en donne peu de détails, et ce qu'il en dit n'est pas toujours exact. Ainsi, nous lisons chez lui, à propos du Moussallah de Hérat : « Tout auprès, l'on voit quatre minarets » d'une mosquée qui était destinée pour le tombeau de l'Imam » Mouça-Ali-Riza, mais il ne put, comme il s'en était flatté, venir » à Hérat; il mourut à Méched. » Je n'ai pas besoin d'insister auprès des lecteurs français pour démontrer qu'il y a plus d'erreurs dans cette courte notice que de mots, car Christie semblait admettre comme une chose toute simple que l'édifice en question avait été construit du temps de l'Imam contemporain de Mamoun, fils de Haroun-al-Rachid, ce qui ferait de ce monument l'une des plus anciennes bâtisses musulmanes, tandis qu'en réalité il n'a été achevé qu'en 860 de l'hégire, à peu près 600 ans plus tard. Le voyageur anglais pouvait facilement découvrir la date approximative de la construction de cette fondation pieuse de la femme de Chah Roukh, tant par le style que par l'admirable état de conservation de ce beau spécimen de l'architecture de l'époque des Timourides, beaucoup plus respecté par le temps que par les soldats persans, qui y campèrent depuis à deux reprises. Il est vrai que jusqu'à présent, on raconte à Hérat que Chah Roukh avait l'intention de transférer dans le Moussallah les restes de l'Imam; mais voyant les minarets de la mosquée pencher vers l'ouest dans la direction de Méched peu de temps après leur construction, il prit ce tassement pour une manifestation de la volonté du saint de ne pas être troublé dans sa dernière demeure, et abandonna son projet. De Hérat, le capi-

taine Christie se rendit directement à Ispahan par Khaf et Tchardèh, ayant laissé Tébès au sud-est à 8 milles, d'après ce qu'on lui a dit. De Tchardèh, sa route coïncide avec celle du capitaine Truilhier. Ces deux voyageurs ne nous ont laissé que des notes très courtes, mais les observation de M. Truilhier sont bien autrement instructives que celles de M. Christie; et, pour n'en citer qu'un exemple, le voyageur français décrit ainsi la route de Pouchti-Badam au caravensérail d'Ila-Abad : « De Pouchti-» Badoun au caravensérail d'Ila-Abad, on compte 9 farçakhs » (27 kilomètres à peu près) (1). La route est toute déserte et sans » eau, la direction au sud-ouest, comme la précédente. On fran-» chit à un farçakh de Pouchti-Badoun des montagnes basses. » Le chemin est rocailleux; on descend par une pente insensible » jusqu'à Ila-Abad. Ce caravensérail est assez grand; quelques » cabanes sont auprès. On cultive quelques misérables pièces de » terre; l'eau du ruisseau est saumâtre, il y en a d'assez bonne » dans un puits. » M. Christie décrit la même route ainsi : « Au-» jourd'hui, nous avons marché au sud en montant doucement. » A 5 milles de distance, nous avons rencontré un ruisseau. Le » soir nous avons fait halte à Ila-Abad, à 14 milles de Pouchté-» Badam (21 kilomètres à peu près). Ce village, quoique situé dans » le désert, a un sérail neuf et bien fourni de provisions. »

Sur la route de Nouchki à Kirman, Pottinger commença par côtoyer le grand désert qui s'étend entre le Beloudchistan, le Séistan et Kirman. Ses observations sont beaucoup plus complètes et ont beaucoup plus de valeur scientifique que celles de son chef, et quoique la géographie ait été souvent négligée dans son livre pour faire place au récit de ses aventures personnelles et à la mention des réponses plus ou moins ingénieuses qu'il donnait aux musulmans, aux yeux desquels il se faisait passer pour un de leurs séides, la relation de son voyage exprime assez bien la

(1) Le Farçakh du sud de la Perse est presque de moitié moins long qu'au nord; je l'évalue à 4 kilomètres, tandis que celui du Khorassan en a plus de 7.

triste impression que produit sur l'explorateur l'aridité du sol dans cette partie de l'Asie. La description qu'il donne de quelques phénomènes météorologiques fréquents dans ces pays, gagnerait beaucoup à ne pas être accompagnée d'explications qui dénoncent le peu d'habitude que l'auteur avait de pareilles matières. Ainsi, voulant rendre compte (tome I, page 250) des causes de la formation du brouillard sec, si commun dans ces pays, il dit : « Les particules les plus grossières de sable, empor-» tées par le vent dans l'air, tombent entièrement ; mais les plus » ténues sont *raréfiées* (sic) à un tel degré par la chaleur que le soleil » ardent excite sur le sol rougeâtre, qu'elles *restent en quelque sorte* » *suspendues et flottantes*, jusqu'à ce que le retour de la température » ordinaire leur rende leur pesanteur naturelle. Elles tombent » alors selon la loi immuable de la nature (sic) ». Pottinger n'est entré dans le grand désert proprement dit qu'entre Kharan et les ruines du village de Righan ; mais comme il est jusqu'à présent le seul européen qui ait fourni des notions sur le pays situé entre le Beloudchistan et Bampour, ou Benpour comme il l'écrit, la partie de son ouvrage consacrée à la description de cette région présente beaucoup d'intérêt, de même que les renseignements qu'il a recueillis sur les Beloudj. Malheureusement il gâte souvent l'impression favorable produite sur le lecteur par une série de faits positifs et vrais, en les faisant suivre d'aperçus généraux d'un vague véritablement désolant. Ainsi, à la page 42 du tome II, on lit « que l'affinité du Beloutchiki et du Persan donne un témoi-» gnage bien fort en faveur de l'origine occidentale de ce peuple; » puis à la page suivante il dit que son ignorance des dialectes turcs et tatars le prive d'un moyen excellent pour résoudre la question de leur origine; et, enfin, dans les pages suivantes il tâche de prouver que ce sont probablement des Turcomans seldjoukides ou des Monghols, et tout cela en citant de temps à autre des ouvrages orientaux, et en donnant dans le même instant des preuves évidentes de son peu de familiarité avec l'histoire musulmane de l'Asie;

car il parle des khalifs de Bagdad an 90 de l'hégire, saute brusquement de l'an 92 de l'hégire à Mahmoud de Ghizni, parle, après Tchengizkhan, de l'inimitié implacable des rois kharasmiens qui oblige de nombreuses hordes de Monghols à fuir de la Perse; bref, il ajoute à chaque digression historique tant de confusion sur un sujet qui n'est déjà pas très clair par lui-même, qu'on ne se rend pas compte des causes qui l'ont engagé à agir ainsi.

La tournure prise bientôt après ces deux voyages par les événements politiques de l'Europe, ôta à l'Angleterre toute crainte sur les projets de la France en Asie. Le gouvernement anglais se crut suffisamment renseigné sur ces pays lointains par les rapports d'Elphinstone, de Christie, de Pottinger et de Malcolm, qui, à eux quatre, ont coûté plus qu'une expédition de toute une compagnie de savants du continent voyageant dans ces pays dix ans de suite.

Jusqu'à l'année 1821, nous n'avons à citer aucun voyageur qui ait entrepris une exploration soit dans le Khorassan, soit dans la partie orientale de la Perse méridionale; néanmoins, l'intérêt du public anglais pour ces pays était vivement soutenu par trois publications littéraires d'un grand mérite : le poëme de Moore, *Lalla Rookh*, qui commence, comme l'on sait, par *The veiled prophet of Khorassan;* le roman de Morier, *Hadji-Baba*, et l'*Histoire de la Perse* de Malcolm. Bien qu'aucun de ces ouvrages ne soit un livre de géographie, on m'excusera si je leur consacre ici quelques mots, car ils ont plus fait pour populariser les connaissances sur cette partie de l'Asie, que les traités exclusivement destinés à les faire connaître.

Il serait étrange de faire un crime à un poëte d'avoir embelli le pays où il place l'action de son drame ou de son épopée; mais je ne crois pas que, pour cela seul, Moore puisse être complétement exempté du reproche d'avoir si peu compris la nature du pays et le caractère des habitants au milieu desquels il place les personnages de son poëme. Certes, ce n'est pas l'érudition qui

lui a fait défaut : son ouvrage est hérissé de citations savantes. D'Herbelot, Chardin, le *Koran*, Abulféda, Ibn-Haukal, Niebuhr, Gibbon et d'autres, se trouvent cités au bas de chaque page. Ce qui lui a manqué, c'est l'inspiration, c'est la force que les poëtes puisent dans cette espèce de seconde vue dont ils sont doués parfois, et qui leur permet d'évoquer un passé glorieux avec toutes ses splendeurs évanouies. Voilà pourquoi ses paysages ne sont que des tirades bien versifiées ; mais elles n'ont rien de plastique, rien de vrai. Lisez par exemple (p. 185, édit. de Leipzig) la description de l'Oxus : c'est le Mémoire de M. Jaubert sur l'ancien cours de cette rivière, mis en vers, et on y chercherait en vain un tableau saisissant des montagnes neigeuses où ce fleuve majestueux prend sa source, et une description des mornes solitudes où il termine son cours ; au lieu de tout cela, on n'y trouve qu'une quantité de termes géographiques arrangés d'après les règles de la prosodie anglaise. Son *Mokaanna*, sa *Zelica*, sont des abstractions très éloquentes et très passionnées quelquefois, mais qui n'ont d'oriental que le costume, et je crois fort que l'historien anglais des Indes qui exprima à M. Mackintosh son étonnement, en apprenant que Thomas Moore n'avait jamais été en Orient, a simplement voulu faire un compliment peu sincère au poëte. Mais comme ce poëme a eu une grande vogue, il a puissamment contribué à répandre des idées fausses sur la Perse orientale, et a préparé involontairement l'esprit public en Angleterre à être saisi par un autre fantôme dont nous allons parler bientôt, et qui a exercé aussi, comme la crainte de l'invasion de l'Inde par Napoléon Ier, une influence utile à la géographie des pays qui nous occupent.

L'ouvrage de M. Morier a une tout autre valeur. C'est sans contredit le meilleur livre qui ait jamais été écrit sur la Perse ; c'est un tableau exact et vigoureusement peint de la haute classe de la société persane, telle qu'elle était au commencement de ce siècle. Chose très remarquable, les descriptions de la nature sont

beaucoup plus exactes dans le roman que dans la relation des voyages de l'auteur. Même les pays qu'il n'a jamais visités sont décrits dans le roman avec une vérité de coloris qu'il ne retrouve plus en parlant des contrées qu'il explore. L'inspiration le guide plus sûrement que l'examen personnel, et je n'hésite pas à dire que les romans de ce mérite font plus de bien à la science que beaucoup d'ouvrages volumineux et spéciaux.

L'*Histoire de la Perse* de Malcolm n'est pas un ouvrage sérieux L'auteur ne connaissait les langues orientales que par pratique. Il parlait plus ou moins bien le persan, comprenait quand on lui lisait les historiens qui se sont servis de cette langue: mais il n'était pas orientaliste, et se bornait à prendre des notes pendant que son *mirza* lui faisait la lecture de Mirkhond, de Khondemir et d'autres auteurs qu'il cite dans le cours de son ouvrage. De manière que le livre du général Malcolm ne doit et ne peut être considéré, pour ainsi dire, que comme le canevas d'un ouvrage à faire, surtout à présent que les sources de l'*Histoire de Perse* nous sont mieux connues. Mais, pour son temps, il a eu le grand mérite d'avoir comblé une lacune fâcheuse dans les connaissances historiques de la majorité du public éclairé. Il a donné le moyen, aux gens qui ne sont pas orientalistes de profession, de remplir un vide existant dans leurs connaissances du passé de l'Asie pour toute l'époque qui sépare Alexandre le Grand des temps modernes, par une série de faits basés sur des données chronologiques assez exactes: en un mot, il a frayé le premier une route dans un terrain qui n'avait rien d'inabordable, mais qui en avait toute l'apparence à cause des ténèbres qui l'enveloppaient.

Héritiers de l'influence française en Perse, les Anglais avaient fondé à la cour d'Abbas Mirza, et dans plusieurs autres endroits du nord de la Perse, des noyaux d'européens qui ont beaucoup contribué à rectifier les idées sur la nature du pays. Cette compagnie se recrutait, presque exclusivement, parmi les officiers des Indes: ainsi s'explique cette grande uniformité dans les moyens d'explo-

ration de la Perse, uniformité qui, en présentant quelques avantages, avait aussi beaucoup de côtés faibles et ne produisit que très peu de résultats solides. Les officiers de l'armée des Indes quittaient, à cette époque, l'Europe à un âge très peu avancé; des bancs de quelques écoles primaires, ils passaient à un cercle d'activité très varié, où ils devaient souvent appliquer le peu de connaissances qu'ils avaient acquises chez eux à une série de questions ardues et compliquées; ils devaient lever des plans, faire des observations astronomiques et météorologiques, se livrer à des recherches d'histoire naturelle, d'archéologie, de linguistique, etc.; car tout cela attirait sur eux l'attention de leurs chefs et facilitait leur carrière. Mais, sans bases solides, ces travaux scientifiques ne pouvaient évidemment fournir que des à peu près, bons faute de mieux, mais ayant une très faible valeur intrinsèque. Enfin, ils étaient tous sous l'influence des caprices de la mode scientifique qui gouverne en Angleterre si despotiquement. Jusqu'à présent elle admet, par exemple, qu'en se trompant sur un fait de peu de valeur de l'histoire romaine ou grecque de l'antiquité, on commet quelque chose d'impardonnable; tandis qu'en avançant un fait capital de l'histoire orientale avec peu d'exactitude, on ne commet qu'une simple erreur. On considère comme un crime de lèse-science, de ne pas parler avec plus ou moins de connaissance de cause de la formation des terrains d'une chaîne de montagnes que l'on dit avoir franchie; mais parler légèrement de la végétation d'un pays en confondant les plantes de différentes espèces, même ne pas en dire un seul mot, citer des théories météorologiques hasardées, ne nuit en rien à la réputation d'un livre.

Toutes ces observations vont être corroborées par quelques mots que je crois devoir consacrer à l'ouvrage de M. Mac Donald Kinneir, publié en 1813 sous le titre de *geographical Memoir of the Persian Empire, accompanied by a map*, où il déclare avoir résumé tous les travaux géographiques exécutés par ses compatriotes, en

Perse. Cet ouvrage n'est pas une brochure servant d'explication à la carte, c'est un volume in-4° de 486 pages, contenant la description de 23 provinces, dont 15 appartiennent à la Perse; les autres sont le Kaboul, le Sinde, le pachalik de Baghdad et d'Orfa, l'Arménie, la Géorgie, la Mingrélie, le Daghestan caucasien et le Chirvan, c'est-à-dire tous les pays voisins de l'empire persan. En sus, ce mémoire contient soixante itinéraires relevés par les membres des différentes missions britanniques qui se sont succédé en Perse pendant les treize premières années de ce siècle, ou recueillis par eux de la bouche d'indigènes dignes de foi. De cette manière l'on serait en droit de s'attendre à trouver dans ce livre beaucoup de renseignements nouveaux et utiles sur les pays dont il parle; mais malheureusement il n'est riche qu'en généralités qu'on aurait pu écrire sur la Perse presque sans l'avoir vue. Ainsi, dans le chapitre consacré à la description du climat de la Perse, l'auteur se borne à nous dire que ce climat, loin d'être chaud, varie avec les hauteurs, et que sur les montagnes, en été même, il fait très froid. Ses aperçus purement géographiques ne sont guère plus instructifs. A la page 148, par exemple, il veut établir la différence entre le caractère du sol de l'Aderbeidjan et celui du Fars, et voilà comment il s'exprime; je citerai ce passage textuellement, car j'avoue mon impuissance à le traduire d'une manière intelligible : « *The character of the country, in this province, differs* » *materially from that of Fars and Irak. Here we have a regular succes-* » *sion of modulating eminences partially cultivated and opening into plains,* » *such as those of Oujan, Tabreez and Urumea. To the south, the moun-* » *tains of Sahund raise, in an accumulated mass, their towering heads to* » *the clouds; and, on the north, the black rocks of the Karabaug disappear* » *in the luxuriant vegetation of Chowal Mogan.* » Cette tirade ronflante ne vaut certes pas une description moins sonore, mais plus claire; car, avec la meilleure volonté du monde, il serait difficile de comprendre comment les montagnes du Karabagh peuvent disparaître dans la végétation luxuriante du Tchowal Mogan, qui

n'est autre que le *Tchouli Moughan*, ou plaine du Moughan, une des steppes herbacées les plus fertiles de la Transcaucasie. Nous avons d'autant plus le droit d'être surpris de cette description confuse, qu'elle se rapporte à un pays spécialement étudié par les voyageurs anglais, et très facile à décrire en peu de mots; car, à l'est et à l'ouest, cette province est limitée par deux chaînes longitudinales, dont la première la sépare du Ghilan et la seconde de la Mésopotamie. Au nord, ces deux chaînes sont liées par un soulèvement de terrain latitudinal, qui, commençant à l'est au mont Savalan (4572^{m}), va aboutir dans le Kourdistan à la chaîne du Kandilan, et, vers le sud, cette liaison a lieu au moyen d'une chaîne parallèle à celle du nord, portant le nom de chaîne de Bouzgouch et aboutissant au Séhend (3505^{m}). L'espace qui reste entre le Savalan et la chaîne du Ghilan est occupé par la plaine du Moughan, tandis que l'espace qui sépare Séhend de la chaîne des monts Kandilan est rempli par le lac d'Ourmiah; enfin l'espace entre toutes ces montagnes est occupé par une série de plaines disposées en terrasses, et dont le sol est plus ou moins fertile ou imprégné de sel. La carte qui accompagne l'ouvrage de M. Kinneir est beaucoup meilleure que le mémoire; sa partie occidentale surtout mérite d'être étudiée, car elle nous présente un résumé consciencieux de tous les levés exécutés en Perse par les Anglais jusqu'en 1813. Sa partie orientale laisse beaucoup à désirer; car, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, tout en apportant quelques corrections au tracé des itinéraires dans le nord du Khorassan admis dans la carte de Rennell, elle reproduit toutes les erreurs hydrographiques de cette carte. Évidemment cette dernière imperfection ne peut être mise sur le compte de M. Kinneir; elle résulte directement du manque d'exactitude des matériaux mis à sa disposition.

Le but spécial du présent mémoire, qui ne traite que de la partie méridionale de l'Asie centrale, m'empêche d'analyser l'admirable voyage de M. Ouseley, qui, par la richesse et la solidité de ses

renseignements, laisse bien loin derrière lui tous ses prédécesseurs anglais, et fait vivement regretter qu'il n'ait pas eu l'occasion de visiter la Perse orientale.

Passons à l'analyse du voyage de M. Fraser :

Fraser vint aux Indes, non comme employé de la Compagnie, mais comme voyageur, et, après avoir parcouru les provinces occidentales de ce vaste pays, il conçut l'idée de visiter la Perse. Ne voulant pas retomber dans les redites, il entreprit d'explorer ce pays dans des directions nouvelles où aucun de ses compatriotes n'eût pénétré avant lui. Notamment, il se proposa de visiter les provinces orientales de la Perse, et même de pousser son voyage jusqu'à Boukhara. A Bombay, il rencontra le docteur Andrew Jukes, nommé bientôt après envoyé extraordinaire de la Compagnie des Indes à la cour de Téhéran, et s'embarqua avec lui pour Bouchir. Nous ne nous arrêterons pas à l'examen de la partie de son voyage qui traite des pays situés entre le littoral du golfe Persan et la capitale, et nous n'analyserons que très succinctement aussi les explorations de M. Fraser dans le Khorassan.

Fraser quitta la capitale de la Perse le 19 décembre 1821, et s'étant joint à une caravane de pélerins qui allait à Méched, il se rendit avec elle à Nichapour par la route connue, décrite déjà par Truilhier, qui passe par Kéboud Goumbez, Eivani-Keif que Fraser écrit inexactement Eiwanee Key, Gerdenei Serdereh, Dihi Nemek (Dinnamuk chez Fraser), Lazguird, Semnan et Damghan. De Nichapour, il visita les mines de turquoises, revint encore une fois à Nichapour, d'où, par la route des montagnes, il se rendit à Méched où il arriva le 2 février 1822. Étant resté dans cette ville jusqu'au 11 mars, il renonça à son voyage de Boukhara et revint à Astrabad par Kabouchan ou Koutchan, qu'il écrit Cochoon, puis par Chirvan, Boudjnourd, Sirvan, Kallahkhan et Robati Achik. Pour rendre son voyage aussi utile que possible à la géographie, il emporta avec lui un sextant qui pouvait se visser sur un pied fixe, deux chronomètres, un télescope, une petite boussole de

Smalcalder et quelques thermomètres, dont l'un portait une division assez fine pour pouvoir être employé comme hypsomètre. Le voyageur ne se donne pourtant pas la peine d'indiquer en combien de parties chaque degré était subdivisé, ni comment il se servait de l'instrument pendant les expériences, de manière qu'il est impossible de savoir jusqu'à quel degré ses déterminations des points d'ébullition sont exactes. Il mit beaucoup d'assiduité à faire des observations astronomiques; mais comme il ne les a jamais publiées en détail, nous ne pouvons les juger que par les résultats qu'il a donnés. Il détermina en tout, depuis Bouchir, 42 longitudes, dont 34 au moyen du transport du temps par le chronomètre, et 8 par l'observation des éclipses des satellites de Jupiter. En outre, il contrôla six fois ses déterminations chronométriques par des observations d'éclipses des satellites de Jupiter, et douze fois, tantôt les unes et tantôt les autres, par la mesure des distances lunaires; mais il n'y a que deux points où nous avons les résultats obtenus par ces trois méthodes à la fois. Ces points sont :

	Long. chronom.	Par les éclipses.	Distances lunaires.
Damghan. . . .	54° 33′ 50″	54° 48′ 45″	54° 2′ 00″
Nichapour . . .	58° 46′ 38″	58° 48′ 15″	58° 56′ 30″

La différence de 46 minutes pour le premier point et de 10 minutes pour le second, ne donne pas une très haute idée de l'exactitude des observations elles-mêmes, et dans tous les cas cette discordance justifie la prudence avec laquelle M. Arrowsmith a modifié plus ou moins les coordonnées géographiques de quelques points déterminés astronomiquement par M. Fraser, d'après l'indication des distances évaluées par le voyageur et les angles qu'il a mesurés à l'aide de la boussole. Nous profitons de cette occasion pour faire observer que, tout extraordinaire que puisse paraître l'assertion que les longitudes fournies par une simple opération topographique puissent surpasser en exactitude

celles qu'on obtient par des méthodes astronomiques, cette assertion n'en est pas moins vraie si l'observateur n'est pas un astronome consommé, et s'il n'a pas à sa disposition tous les instruments de précision indispensables pour obtenir des résultats d'une grande exactitude. M. Fraser a rendu un véritable service à la géographie, en rapportant beaucoup d'observations topographiques dont nous venons de parler; et le bonheur qu'il a eu de trouver un interprète aussi habile que M. Arrowsmith pour représenter graphiquement ses observations, fait qu'il est le premier qui nous ait donné une idée exacte de l'orientation de différentes localités du Khorassan septentrional, et de la configuration du sol entre la mer Caspienne et Méched. Outre une ample narration de ses aventures personnelles, interrompue par des descriptions plus ou moins détaillées des villes qu'il a rencontrées sur son chemin, il y a deux parties dans le voyage de M. Fraser, le chapitre XI et l'appendice B, qu'il consacre exclusivement à une description géographique du Khorassan. Comme premier essai de description d'un pays presque entièrement inconnu, ce travail mérite quelque attention ; mais comme l'auteur n'a vu lui-même qu'une très petite partie de la contrée dont il parle, et que pour tout le reste il ne fait que reproduire les témoignages d'autrui, plusieurs traits du caractère du sol sont inexactement interprétés. Ainsi, par exemple, il applique le nom de *table land*, plateau, au grand désert salé qui s'étend au sud de la chaîne latitudinale du Khorassan septentrional, tandis que s'il en avait fait le tour, ou s'il s'était seulement donné la peine de consulter la carte de Lapie dont nous venons de parler, il se serait aisément convaincu que les bords de ce désert sont plus élevés que son centre, et que par conséquent le terme de bassin, ou de dépression, lui conviendrait mieux. Presque partout où il veut généraliser ses impressions topographiques et orographiques, cela lui réussit mal. Dans le chapitre XII, il donne des détails curieux sur les tribus turcomanes qu'il a eu occasion d'étudier *de visu*, de même que sur celles qu'il n'a connues que par des

ouï-dires, et il ajoute par ce travail quelques faits ethnographiques nouveaux à ce que son prédécesseur en Turcomanie, le capitaine Mouravief, a publié dans son Voyage. Pour les détails archéologiques et historiques, le voyageur anglais n'est exact qu'en tant qu'il reproduit le témoignage pur et simple de ses informateurs persans; là où il fait de l'histoire de son cru, il est généralement peu exact. Ainsi, par exemple, en parlant de Tous, il dit avec une grande assurance que cette ville célèbre fut détruite par Tchinghiz-Khan et n'a jamais pu se relever depuis, tandis que nous savons qu'Ibn-Batouta, qui y a été plus de cent ans après Tchinghiz, en parle comme d'une « des plus illustres villes du Khorassan » (Voyez la traduction de ce voyage par MM. Defrémery et Sanguinetti, tome III, page 77). Mirkhond nous donne des détails sur une visite qu'y fit Chah Roukh en 822 de l'hégire; moi-même j'y ai trouvé une dalle sépulcrale placée en 983 de l'hégire, et j'ai constaté de plus que le nom de cette ville disparaît des listes des positions géographiques gravées sur les tablettes des astrolabes persans après l'an 1100 de l'hégire. Or, comme Tous n'a jamais été un lieu réputé saint, il est impossible d'admettre que quelqu'un ait eu l'idée de s'y faire enterrer après la destruction de la ville; de même, les listes des positions géographiques qu'on gravait sur les astrolabes servaient à faciliter les calculs astrologiques tels que nativités et autres, évidemment applicables seulement à des points habités. Il résulte de tout cela que, bien loin d'être complétement détruite par Tchinghiz, cette ville ne s'est entièrement dépeuplée que dans le commencement du siècle dernier. Malgré ces petites imperfections, le voyage de M. Fraser a été très utile à la science, et il faut lui en savoir d'autant plus de gré que tout ce qu'il a fait, il l'a accompli seul, avec une assiduité digne de tout éloge, et avec un zèle qui ne lui a fait défaut ni au commencement ni à la fin de ses longues et laborieuses explorations. Ses descriptions de certaines localités, comme, par exemple, celle du passage des montagnes entre Nichapour et Méched, sont très exactes, et reproduisent avec beaucoup de vérité la nature du

paysage. Souvent même, le voyageur anglais décrit avec bonheur différentes scènes de la vie privée des Persans; mais souvent aussi sa connaissance imparfaite de la langue persane l'empêchait de bien saisir le véritable sens des scènes auxquelles il assistait. Sous ce dernier rapport il a été surpassé par son compatriote et son successeur dans ces pays, le capitaine Conolly, dont le voyage va nous occuper tout à l'heure; mais nous croyons devoir faire précéder nos remarques sur son livre par quelques mots sur la tendance de l'opinion publique en Angleterre quant à la politique orientale contemporaine, à l'époque de son voyage.

Ayant succédé aux Français en Perse, les Anglais, forts des subsides qu'ils versaient annuellement dans le trésor du Chah, forts du corps d'officiers instructeurs qu'ils surent amicalement imposer au gouvernement persan, et surtout forts de la prédilection et de l'engouement qu'avait pour eux Abbas Mirza, étaient omnipotents à la cour du prince régent entre les années 1815 et 1825. Les succès obtenus par la Russie pendant les années 1827 et 1829 en Perse et en Turquie, les pertes que les Persans avaient essuyées en se conformant aux conseils des Anglais, portèrent un coup sensible à leur influence dans ce pays et firent douter en Angleterre même de l'utilité d'entretenir une influence aussi coûteuse. Il fallait donc trouver aux yeux du peuple anglais quelque prétexte nouveau, afin qu'il consentît à se prêter avec la même complaisance que par le passé à des sacrifices d'argent considérables sans aucun profit matériel. Ce fut alors que le fantôme de l'invasion russe dans l'Inde surgit de l'imagination des diplomates anglais en Orient, et cette fantasmagorie eut un grand succès. La masse du public anglais s'y est laissé prendre. Il était, dès lors, tout naturel de s'attendre à une nouvelle série de voyageurs étudiant spécialement la question de l'invasion russe et de sa possibilité, comme on les avait vus étudier les chances probables de l'invasion française. Par ordre chronologique, le capitaine Arthur Conolly ouvre cette nouvelle liste d'explorateurs anglais dans la Perse orientale.

Parti de Londres à la fin de l'été de 1829, il se rendit à Saint-Pétersbourg, traversa la Russie, le Caucase, et passa l'hiver de 1829 à 1830 à Tébriz. La capitale de l'Aderbeidjan était alors la résidence du prince royal Abbas Mirza, héritier présomptif du trône de Perse et véritable régent de l'empire, car son père, entouré à Téhéran d'une cour somptueuse, n'avait gardé du pouvoir que le droit de jouir des plaisirs et de veiller à la conservation du trésor de l'État. Le prince royal, toujours encore dominé par les Anglais, accorda à Conolly toutes sortes de facilités officielles pour son voyage, et, de plus, il eut le bonheur de trouver un fidèle compagnon musulman qui s'était engagé à le suivre jusqu'aux Indes, et auquel revient la plus grande part dans la réussite de ce voyage périlleux. Seïd-Keramet-Ali, c'était le nom de ce compagnon, était Chiite indien venu en Perse pour affaires de commerce. S'étant trouvé souvent en contact avec des Européens, il avait en partie dépouillé ce fanatisme farouche qui rend impossible au voyageur chrétien en Orient de lier des rapports de franche amitié avec les indigènes musulmans, et lui entrave l'étude et la juste appréciation de l'état social des pays asiatiques, où tout est différent de ce qu'il a vu chez lui, et où un guide expérimenté et sincère ne peut être remplacé que par un très long séjour, une connaissance parfaite de la langue, et une puissante volonté de pénétrer, coûte que coûte, les mystères de la société musulmane. Seïd-Keramet-Ali a été utile au capitaine Conolly, non-seulement à cause de ce que très souvent il a su le tirer de situations périlleuses ou désagréables, mais surtout par ses conseils et ses conversations, qui permirent au voyageur anglais de juger les hommes et les choses des pays qu'il visitait, avec beaucoup plus de justesse qu'aucun de ces prédécesseurs ou de ses successeurs anglais n'avait pu le faire. Aussi, le voyage de Conolly doit être considéré surtout comme un tableau fidèle de l'état social de la Perse orientale, tableau où le mérite de la manière et du coloris appartient évidemment à l'auteur anglais, mais dont le

trait, les clairs et les ombres sont en grande partie dus à l'expérience de son compagnon indien. Malgré la qualité précieuse de cet ouvrage qui est unique en son genre, il a été comparativement peu apprécié en Europe. On y cherchait de la géographie, et c'est justement son côté faible. N'ayant entrepris ce voyage que dans le but spécial d'étudier la possibilité de l'invasion de l'Inde à travers la Perse, le capitaine ne décrit les localités qu'il visite que sous le point de vue stratégique, et il développe avec beaucoup de talent les résultats de son examen dans un appendice qui me paraît être la discussion la plus lucide de cette question, si souvent entamée par les voyageurs et les publicistes anglais.

Conolly quitta Tébriz, le 6 mars de l'année 1830, et arriva le 14 du même mois à Téhéran. Ayant consacré trois semaines à l'étude de la capitale et à l'achèvement des apprêts définitifs d'un long voyage, il partit le 6 avril de Téhéran, et, par la vallée de Djadjeroud, Sari et Achref, il se rendit à Astrabad où il espérait pouvoir trouver les moyens de se rendre à Khiva. Confiant dans les promesses des Turcomans, il s'aventura parmi eux; et non-seulement il dut renoncer à son plan primitif, mais après avoir été pillé et maltraité par les nomades, il s'estima fort heureux d'être revenu sain et sauf à Astrabad, après un séjour de quelques semaines sous les tentes turcomanes. Cette excursion périlleuse lui a donné le moyen d'ajouter quelques détails curieux à ce qui était déjà connu par le voyage du capitaine Mouravief sur la partie méridionale de la côte orientale de la mer Caspienne. D'Astrabad, qu'il quitta le 12 juin, il se rendit à Chah Roud par une route qui n'a pas été décrite avant lui, nommément par Ziaret, le col de Djilin bilin et Hefstchechmé. De là, jusqu'à Méched, il suivit la route ordinaire des caravanes et des pèlerins, et cette partie de son voyage ne présente d'intérêt que comme description fidèle et animée de ces pèlerinages *ex-voto*, qui sont tellement dans les mœurs des orientaux musulmans, qu'il m'est arrivé de rencontrer à Tébriz un vieillard, père de famille, établi à Marghilan, entre Khokand

et Yarkand, sur la frontière de la Chine, qui se décida en vingt-quatre heures à aller à la Mecque avec toute sa nombreuse famille, séduit par la description de ce voyage faite par son fils à peine retourné de là, et qu'il recommença après avoir couché une nuit seulement sous le toit paternel pour se reposer d'une absence qui avait duré trois ans.

Le manque d'argent et la difficulté de s'en procurer retinrent Conolly à Méched plus longtemps qu'il ne l'aurait voulu, et il est bien à regretter que, craignant de tomber dans les redites, il renvoie le lecteur pour la description de cette ville au voyage de Fraser, car j'ai l'intime persuasion que, guidé par son seïd, il nous aurait communiqué des détails beaucoup plus exacts sur cette localité peu connue, que ceux fournis par son prédécesseur. En effet, malgré cette modestie, le peu qu'il nous en dit nous donne une idée beaucoup plus correcte sur la manière d'être des habitants de cette capitale du Khorassan, que les longues descriptions de Fraser. Ayant enfin obtenu les moyens de continuer sa route, il profita du départ de Méched d'un petit corps de cavaliers Afghans que le chef de Hérat avait envoyé au secours des Persans contre la Russie, seulement après la conclusion de la paix, et qui ne signala sa présence dans les États du Chah que par une série de pillages et de désordres, si bien qu'on leur sut gré de les voir enfin se décider à rentrer dans leurs foyers. La route parcourue par ce corps d'armée n'était pas la route ordinairement suivie par les caravanes, et Conolly aurait rendu un véritable service à la géographie en la décrivant sur toute son étendue entre Méched et Tourbeti Cheikhi Djam, avec plus de détails qu'il ne le fait; mais, soit qu'il ait dû se conformer aux habitudes des mœurs orientales et voyager seulement pendant la nuit, soit par suite du manque de loisir de prendre sur place des notes précises, il est très difficile d'orienter cette route au moyen du peu de renseignements confus qu'il nous en donne. De Tourbeti Cheikhi Djam, par Touman Agha et Tirpoul, il arriva, le 22 septembre de grand matin, à Hérat, le

dixième jour, après avoir quitté Méched. Les détails topographiques et archéologiques que M. Conolly donne sur Hérat, ne sont pas très nombreux, mais tout ce qu'il en dit est exact, et les portraits de Yar Mouhammed Khan et d'autres personnages marquants qu'il a eu l'occasion d'approcher, sont esquissés par lui avec beaucoup de bonheur. Il quitta Hérat le 19 octobre 1830. Sa route jusqu'à Kandahar, par le caravansérail de Mir Oullah, Roudi Ghez, Ziareti Khodjeh Oureh, Koullah, Kouchki Djambouran, Sebzar, Guirichk et Kandahar, est décrite avec beaucoup d'exactitude. Les détails que M. Conolly a recueillis sur l'histoire moderne des Afghans, ont un très grand mérite. J'ai eu moi-même l'occasion de vérifier quelques parties de sa narration par des conversations avec les témoins oculaires et même les acteurs des drames qu'il relate, et j'ai acquis la conviction qu'il était très bien renseigné, et qu'il a puisé les faits qu'il nous communique aux sources les plus certaines. Il termine son ouvrage, comme nous l'avons déjà dit, par un mémoire consacré à l'examen de la question de la possibilité de l'invasion de l'Inde par une armée russe. Il conclut qu'une expédition de cette nature ne présente aucun obstacle matériel absolument insurmontable, surtout si elle est dirigée non, au travers du Khorassan, mais en descendant l'Oxus, et si elle est calculée de manière à pouvoir être exécutée en deux ans; la première année, depuis la frontière de la Russie jusqu'aux confins de l'Afghanistan, et la seconde à travers l'Afghanistan jusqu'à l'Inde. Ce qui affaiblit considérablement l'autorité de ses déductions, c'est qu'au moment où Conolly écrivait ce mémoire, il ne connaissait les pays qu'il croit être le théâtre le plus approprié à la réussite de l'entreprise que par des ouï-dire, et ce n'est que douze ans après qu'il lui a été donné de l'explorer en personne. Victime du fanatisme musulman, il a été assassiné le 25 mai 1842, par ordre de l'émir de Boukhara, quarante jours après mon départ de cette ville, mais d'après ce qu'il m'a dit lui-même, l'examen personnel de ces contrées n'a modifié que très peu ses

premières convictions à ce sujet. Quoique Conolly ne croie guère à la possibilité de la réussite d'une entreprise militaire russe dans l'Inde, il le dit avec si peu d'assurance, que son travail sur ce sujet n'a en rien contribué à tranquilliser l'esprit public en Angleterre. D'autant plus que, sans le vouloir, peut-être, il aida à asseoir le fantôme de l'invasion sur une base qui avait toute l'apparence de la solidité, car il dit à la page 322 du tome II de son ouvrage : « *But in our endeavours to crush the power of Napoleon, we* » *gave strength to Russia, who now* COMMANDS *from her adjoining frontiers,* » *the influence over Persia for wich France* INTRIGUED *from a distance.* »

Avant que M. Conolly ait eu le temps d'arriver à Calcutta, le gouverneur général des Indes songeait à faire examiner la même route du sud au nord, et cette tâche a été dévolue au capitaine Alexandre Burnes.

Le voyage de M. Burnes, publié par lui, à Londres, en trois volumes, a eu une grande vogue, il a été traduit en français, en allemand et en russe, de manière qu'il est trop connu pour que j'aie besoin de l'analyser en détail. Le capitaine Burnes a été envoyé en 1830 sur l'Indus, pour décider la question de savoir si ce beau fleuve est navigable par des bateaux à vapeur; s'étant acquitté de cette mission à la satisfaction du gouverneur-général, il lui suggéra l'idée de l'envoyer de Delhi, à Caboul et à Boukhara, pour reconnaître cette route et pour donner au gouvernement et au public anglais quelques notions sur un pays dont l'exploration semblait être devenue un monopole russe. Au commencement de décembre de l'année 1831, il obtint la permission sollicitée, et quitta Delhi le 23 du même mois. Très bien reçu à Kaboul par Dost Mouhammed Khan et surtout par son frère le Nawab Djabbar Khan, il séjourna assez longtemps dans cette ville. Les détails qu'il donne sur l'Afghanistan sont peut-être ce qu'il y a de mieux dans son ouvrage. Par la route de Koundouz, Balkh et Karchi, il arriva à Boukhara le 21 juillet. Y étant resté une couple de semaines, il continua son voyage avec une

caravane qui se rendait à Méched. Il visita chemin faisant et très à la hâte les ruines de Beikend, la plus ancienne ville de la Soghdiane, et ayant passé le 16 août l'Oxus à Bétik, il traversa le désert des Turcomans, la province de Merv, et arriva le 14 septembre à Méched. Après un très court séjour dans cette ville, il alla rejoindre à Kabouchan quelques-uns de ses compatriotes qui s'y étaient rendus avec le prince royal Abbas Mirza pour l'aider à soumettre cette province rebelle. Profitant du départ de Hamza Khan pour Astrabad, où il devait résider comme gouverneur des Turcomans, Burnes quitta le 23 septembre le camp persan, et se rendit au Mazandéran par la route déjà décrite par Fraser et qui traverse Boudjnourd, Sarrivan, Kila Khan et Chahbaz. Ayant visité Achref, il arriva le 21 octobre à Téhéran, par la route d'Ali Abad, et revint enfin aux Indes par Chiraz et Bouchir.

L'ouvrage de Burnes est agréablement écrit et se lit presque comme un roman, mais on l'oublie tout aussi vite. Les sujets traités dans son voyage sont très variés ; il y donne des aperçus sur le climat, sur la direction des chaînes de montagnes, sur le cours des rivières, sur l'éthnographie, sur la statistique, sur les questions d'archéologie de l'antiquité et d'archéologie musulmane, etc., etc.; mais toutes ces questions n'y sont qu'effleurées. Il est évident qu'un fond d'études solides fait défaut au voyageur intelligent et zélé, et c'est pour cela que dans les cas mêmes où il cite des observations intéressantes, il les gâte en les énonçant d'une manière peu exacte et manquant de toute précision scientifique. Ainsi, par exemple, il a constaté dans le désert une différence de 50° F. entre la température du sable et celle de l'air, mais malheureusement cette observation n'a aucune valeur, car le voyageur a oublié de dire si la température de l'air était prise au soleil ou à l'ombre et comment il a fait pour obtenir la température du sable. Il a oublié même de mentionner à quelle époque de la journée se rapporte cette curieuse donnée météorologique. A la page 104 du II^e^ volume (2^e^ édition), il parle d'un fait de géo-

graphie physique très important, notamment de la variation éprouvée par le niveau de la mer Caspienne et dit : « *There is* » *prevalent belief, that the waters on the south side of the Caspian* » *have been receding and during this 12 years they have retired about* » 300 *yards, of which I have ocular proofs;* » mais il ne se donne même pas la peine de nommer l'endroit où il a constaté ce fait, ni si la pente y était douce ou rapide, ce qui fait une grande différence, car il est aisé de comprendre que le long d'une surface peu inclinée, la mer pouvait facilement parcourir dans sa retraite 300 yards, sans changer notablement de niveau, tandis que si ces 300 yards se rapportaient à une pente rapide, le phénomène prenait, par cela seul, un tout autre caractère. Le peu de connaissances du voyageur dans les langues, l'histoire et la littérature de l'Orient, l'expose à des erreurs encore plus regrettables; ainsi, pour ne citer que ce qui nous tombe sous la main, je signalerai quelques-unes de ces assertions extraordinaires, page 70, tome III. Il fait de Geuher Chad Agha, femme si influente de Chah Roukh, un homme Gahur shah, « *a descendant of the illustrous Timour*; » à la page 101, il fait d'un Laanet-nameh, c'est-à-dire défense écrite pour empêcher de faire quelque chose sous peine de damnation, un « Lanut-Nooma » et le traduit par « *Curse shower* (*sic*) ! Ces citations pourraient être multipliées à l'infini, et voilà pourquoi, tout en rendant justice au désir louable du voyageur anglais, d'être aussi utile à la science qu'il le pouvait, il m'est impossible même de souscrire à la louange légèrement ironique de M. de Humboldt, qui, en appréciant à la page 35 du premier volume de l'Asie centrale, le voyage de M. Burnes, dit : « L'ouvrage du lieu- » tenant Burnes réunit à la richesse des notions précieuses, le » charme de la candeur et d'une noble simplicité de narration. » M. Burnes a racheté en partie ses péchés scientifiques en confiant ses observations topographiques, à M. John Arrowsmith, qui, les ayant jointes à d'autres matériaux qu'il possédait déjà sur ces pays, a publié la carte très connue, immédiatement traduite

en français et qui pendant très longtemps a été le document le plus authentique et le mieux fait qu'on ait eu sur l'Asie centrale. Même à présent où il y a des travaux plus récents et plus exacts, c'est une pièce utile à consulter. Comme Conolly, Burnes s'occupe aussi de la question de l'invasion de l'Inde, et sans consacrer à ce sujet une digression spéciale, il y revient dans beaucoup d'endroits de son livre; mais ses déductions sont tout aussi peu concluantes que celles de son prédécesseur. Ainsi, dans le passage où il s'exprime plus catégoriquement qu'ailleurs, après avoir décrit les difficultés que présente au voyageur le désert qui entoure Merv, il dit (page 22, tome III) : « *With such an enumeration of petty » vexations and physical obstacles it is dubious, if an army could cross » the desert at this point.* »

La publication de la belle carte de M. Arrowsmith a mis en évidence, plus que tout autre travail géographique, l'insuffisance des bases sur lesquelles reposaient nos connaissances de la configuration du terrain dans la partie méridionale de l'Asie centrale. Sur l'énorme étendue de la surface terrestre, projetée sur cette carte, il n'y avait que sur les côtes de la Caspienne et sur celles du golfe Persique, quelques points dont les coordonnées géographiques aient été déterminées rigoureusement. Tout le reste, et surtout le tracé de l'intérieur du pays, reposaient sur des évaluations vagues, telles que les pas des chevaux ou des chameaux et les azimuths mesurés au moyen de la boussole, dont la déviation même du méridien vrai n'était pas connue. La même incertitude régnait par rapport à la direction des chaînes de montagnes, le cours des rares rivières de ces contrées arides, la configuration de ses mers intérieures et de ses lacs, la limite de ses déserts, bref presque tout y était hypothétique. Nulle part, cette vérité n'a été si profondément reconnue que dans le bureau des cartes de l'état-major de l'armée russe. Obligé souvent de reproduire dans ses publications, telle ou telle autre partie de l'Asie centrale adjacente aux frontières de l'empire de Russie, cet établissement se voyait dans la

nécessité de reproduire, sans aucun changement, un tracé évidemment faux, et de propager ainsi des données erronées, en garantissant, en quelque sorte, leur exactitude par l'usage officiel qu'on en faisait. Voilà pourquoi ce bureau profita de la première occasion de remédier à cet état de choses. En 1838, le gouvernement russe se proposa d'envoyer quelques cadeaux aux Chah de Perse, de même qu'au gouverneur général du Khorassan, comme marque spéciale de la bienveillance de l'empereur envers ce dernier, pour le remercier de la protection qu'il accordait aux pèlerins sujets russes, qui se rendent chaque année, en nombre considérable, des provinces caucasiennes à Méched. Le transport de ces cadeaux fut confié au capitaine Lemm. M. Lemm, ancien élève du célèbre astronome W. Struve, avait déjà fait ses preuves; en 1824 et 1825, il accompagnait le colonel Berg dans une expédition d'hiver dirigée vers la côte occidentale de la mer d'Aral, où, malgré le froid intense qui régnait alors dans ces contrées inhospitalières, il détermina avec une grande précision les latitudes et les longitudes de beaucoup de localités visitées par l'expédition, et contribua, plus qu'aucun autre, à asseoir les cartes des régions septentrionales de l'Asie centrale sur des bases solides et vraiment scientifiques. Bientôt après, il fut envoyé dans le pays des Cosaques du Don, d'où il rapporta une nombreuse série de déterminations géographiques d'une grande exactitude. Passionné pour cette application délicate de l'astronomie à la géographie, M. Lemm suivait attentivement tous les perfectionnements apportés dans les derniers temps par Struve, Bessel et d'autres, dans les méthodes d'observation applicables à la détermination des coordonnées géographiques. Se livrant constamment, à l'observatoire de l'état-major, à la comparaison des différents instruments proposés pour ce but, M. Lemm réunissait toutes les qualités voulues pour ce genre de travaux ; aussi les résultats qu'il a rapportés de son voyage ne sont-ils guère restés au-dessous des espérances que sa nomination avait inspirées à tous les amis de la géographie.

Dans le voyage qu'il devait entreprendre, il ne pouvait plus compter sur l'avantage, qui l'avait beaucoup aidé dans ses excursions antérieures, de rester toujours à proximité d'endroits dont la position fût déjà rigoureusement déterminée, et où il pût facilement vérifier la marche de ses chronomètres. Il avait à explorer une immense contrée où aucune longitude n'était connue avec précision, et où il était obligé de déterminer des longitudes absolues. Dans ce but, il fut muni d'un instrument des passages d'Ertel, d'un cercle prismatique de Steinheil, et de quatre chronomètres de Brockbanks, Barraud et Arnold. On lui avait donné en outre deux baromètres, deux thermomètres fibres, un horizon artificiel et un odomètre. Les observations de M. Lemm, calculées par lui-même au retour de son voyage et déposées aux archives de l'état-major, ont été revues à l'observatoire de Poulkova, et comme M. O. Struve a publié une savante analyse de ces importants travaux dans le tome V des *Mémoires de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, je m'abstiendrai de tout détail sur les méthodes d'observations employées. Je n'emprunterai au travail du savant académicien que quelques faits relatifs au voyage du capitaine Lemm. Ayant quitté Pétersbourg le 22 août 1838, M. Lemm se dirigea sur Astrakhan, où il arriva le 11 septembre. En route, il détermina la position géographique de sept points, et comme la latitude de trois d'entre eux, Koslov, Novokhopersk et la colonie allemande de Sarepta, était déjà connue avec une grande précision, les nouvelles valeurs des mêmes coordonnées ont servi à donner la mesure de l'exactitude des observations de M. Lemm. S'étant embarqué à Astrakhan le 2 octobre sur un navire à voiles, il n'arriva à Recht que le 4 novembre, après une traversée extrêmement tourmentée, ayant déterminé, durant ce trajet, la position de quatre ports de la mer Caspienne où son navire s'arrêta pour quelque temps. A Recht, l'astronome voyageur resta trois semaines; néanmoins, comme pendant ce temps la position de la lune, par rapport au soleil, ne permettait pas d'observer favo-

rablement à la lunette méridienne les passages de ses bords, la longitude de la capitale du Ghilan n'a pu être déterminée que par le transport du temps, à l'aide des chronomètres; elle n'en mérite pas moins une entière confiance, tant par l'accord parfait des résultats fournis par les observations partielles, que par le peu d'éloignement où Recht se trouve des endroits dont la longitude est connue, et où M. Lemm a eu occasion de vérifier la marche de ses montres. Ayant quitté le Ghilan le 25 novembre, le voyageur arriva le 8 décembre à Téhéran, par la route de Kazbin. Il a déterminé sur ce trajet la position de huit points nouveaux. Décidé à passer l'hiver dans la capitale de la Perse, M. Lemm établit son instrument d'Ertel sur une base solide, dans l'une des cours de l'hôtel de l'ambassade de Russie, et détermina, par une nombreuse série d'observations des passages des deux bords de la lune, la longitude de Téhéran avec une grande précision. Le 15 février de l'année 1839, il se mit en route pour Méched. Les instruments destinés à la mesure des angles étaient chargés sur un cheval, les chronomètres étaient portés par un piéton persan, allant toujours à côté de M. Lemm, qui lui-même portait son baromètre en bandoulière. Chaque soir, il s'arrêtait pour faire des observations, et c'est grâce aux précautions que nous venons d'indiquer, jointes à la grande expérience de l'observateur, qu'il a pu déterminer en vingt-neuf jours, sur la route décrite par MM. Truilhier et Fraser, la longitude et la latitude de vingt et un points. Arrivé le 16 mars à Méched, M. Lemm n'y resta que douze jours ; mais ce temps lui suffit pour déterminer la longitude absolue de cette ville, ainsi que sa latitude, et pour relier, par une petite triangulation, la position de son observatoire au centre de la coupole de la mosquée d'Imam Riza. Désirant rapporter autant que possible des résultats nouveaux, M. Lemm n'hésita pas à prendre à son retour la route septentrionale, malgré les dangers qu'elle présentait alors, par suite des incursions des Turcomans; c'est la même route qu'avaient suivie avant lui Fraser et Burnes. Il mit à la parcourir, entre Méched et Téhéran,

quarante-cinq jours, et détermina dans cet espace de temps la position de trente stations, parmi lesquelles se trouvent les villes de Kabouchan ou Koutchan, Boudjnourd, Chirvan et Astrabad. Or, comme pendant tout ce temps, il devait se reposer, pour ses longitudes, uniquement sur ses chronomètres, il s'agissait avant tout d'en déterminer la marche aussi exactement que possible. Arrivé à Téhéran le 12 mai, M. Lemm consacra à cette vérification vingt-huit jours. Il profita de ce temps pour fixer la position d'Argouvani et pour mesurer trigonométriquement la hauteur du mont Démavend, qui, d'après ses mesures, a 6375 mètres ou 20 085 pieds anglais d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Pour retourner en Russie, M. Lemm prit la route de l'Aderbeidjan, et, étant resté quinze jours à Tébriz, quatre en quarantaine à Djoulfa, sur le bord de l'Araxe, et quinze à Tiflis, il quitta cette ville le 19 août, et revint à Pétersbourg le 22 septembre par la route militaire du Caucase, qui passe par Vladikavkaz et Novotcherkask. Son journal de route témoigne qu'il observa chaque nuit; c'est ainsi qu'il parvint à déterminer trente points entre Téhéran et Tiflis, et entre cette ville et Pétersbourg dix-sept points en longitude et en latitude. Le résultat astronomique total de son voyage, qui dura treize mois, fut la détermination exacte, à 10′ près en latitude et à 15′ en longitude, de cent vingt-neuf points, dont vingt-deux appartiennent à la Russie d'Europe, vingt-quatre aux provinces caucasiennes et quatre-vingt-trois à la Perse. Nous avons mentionné plus haut que M. Lemm avait emporté deux baromètres; quoiqu'il ne les eût pris que pour déterminer un élément indispensable au calcul des réfractions astronomiques, néanmoins, ayant trouvé à Téhéran dans le colonel Blaremberg un observateur exact, et qui s'est obligeamment offert à noter régulièrement à des heures convenues les indications de cet instrument pendant toute la durée de l'absence de M. Lemm de Téhéran, il lui laissa l'un de ses baromètres, et c'est en comparant ses observations baromé-

triques à celles du colonel Blaremberg que M. O. Struve a pu calculer la liste des hauteurs absolues d'une série de points situés sur la route parcourue par M. Lemm dans le Khorassan. Tout en méritant beaucoup plus de confiance que les valeurs hypsométriques obtenues par M. Fraser, sans observations correspondantes et au moyen d'un simple thermomètre, dont il se servait, comme nous l'avons vu, pour déterminer les points d'ébullition, nous nous empressons de dire que les hauteurs publiées par M. O. Struve ne doivent être considérées que comme des valeurs approximatives, car, tout étant persuadé que les instruments qui ont servi à ces observations étaient dans un excellent état, et que les observations elles-mêmes étaient faites avec toute l'exactitude voulue, l'éloignement de Téhéran était trop considérable pour qu'on pût rigoureusement considérer les observations de M. Blaremberg comme correspondant aux observations de M. Lemm. Néanmoins, il est le premier voyageur qui ait porté un baromètre à Méched.

Ainsi, pendant que presque toutes les nations de l'Europe contribuaient à doter la science de faits isolés, il est vrai, mais beaucoup plus corrects que ceux que l'on possédait jusqu'alors sur ces régions asiatiques, des esprits profonds, tels que Carl Ritter et le baron de Humboldt, essayaient de grouper ces observations détachées dans des aperçus généraux, pour tirer de leur ensemble quelques-unes des lois de la physique du globe et de la haute géographie.

Le huitième volume de la *Description de l'Asie* de C. Ritter, qui traite des parties méridionales de l'Asie intérieure, a paru en 1838; et comme cet ouvrage doit être considéré, à juste titre, comme donnant, à cette date, le dernier mot de la science géographique, comme son savant auteur a su tirer profit pour ses investigations de tout ce que les voyageurs, les historiens, les philologues, les archéologues et les naturalistes ont fait pour élucider le présent et le passé de ces pays, il est indispensable que nous présentions un exposé succinct des opinions qu'y développe Carl Ritter.

Ce n'est pas seulement par sa vaste érudition que le grand géographe de Berlin a mérité la place qu'il occupe parmi les géographes modernes; c'est surtout par la méthode qu'il a introduite dans la science. D'autres avant lui se sont illustrés par de grands et beaux travaux, Guillaume Delisle, d'Anville, Malte-Brun; à Carl Ritter appartient l'honneur d'avoir créé, on peut dire, la géographie descriptive. Avant lui, les descriptions géographiques n'étaient fondées sur aucune méthode fixe; la théorie de la science n'existait pas, on n'avait aucune raison de préférer une méthode à une autre. Ritter, le premier, fut frappé de l'idée si naturelle que la surface solide du globe terrestre devait nécessairement et naturellement se subdiviser en parties distinctes les unes des autres, et que chacune de ces parties devait offrir des propriétés spéciales, dont l'énoncé seul suffisait pour la distinguer de toutes les autres; qu'il était inutile de chercher cette propriété caractéristique dans la végétation, la constitution du sol, les limites des races, les limites politiques, tous indices qui dépendent d'une seule et unique propriété, la configuration extérieure du terrain; et, conséquemment, que si l'étude orographique d'une région quelconque de la surface terrestre nous amène à la considérer comme ayant un caractère propre, individuel, *sui generis*, on peut être sûr qu'elle se distinguera des autres par ses propriétés météorologiques, géologiques, botaniques et zoologiques. L'application de ce principe à la description de l'Afrique et de l'Asie a rempli la vie laborieuse de ce savant éminent. Les recherches modernes permettront de simplifier ce travail, de le rendre plus exact et plus complet; mais le principe fondamental de la méthode géographique, le principe inauguré par Ritter, restera toujours comme un beau monument de sa perspicacité et de son profond talent d'observation. Dans la partie de l'ouvrage que nous nous proposons d'analyser, l'illustre géographe de Berlin commence par grouper toutes les mesures hypsométriques faites en Perse; et comme pour la partie orientale de cet empire il n'avait à sa disposition que les valeurs obte-

nues par Fraser, qui embrassent, comme nous le savons, une partie des limites occidentale et septentrionale du Khorassan, il lui manquait beaucoup de données pour se faire une idée exacte de la configuration du sol dans cette partie de l'Asie centrale. Voilà pourquoi ses conclusions sur le profil de l'intérieur du Khorassan et sur les limites orientale et méridionale de ce pays ne sont que très vaguement indiquées. Néanmoins, la grande habitude qu'avait Ritter d'arriver à des conclusions exactes par la comparaison seule des caractères distinctifs de différentes localités qui n'ont que certains points de ressemblance, lui permit de reconnaître *à priori* qu'il y avait une grande probabilité de retrouver dans le Séistan une conformation du sol analogue à celle que MM. Fuss et Bunge avaient constatée dans le Gobi, c'est-à-dire d'y rencontrer une grande dépression du plateau iranien, sans pourtant que cette dépression puisse égaler celle du bassin aralo-caspien. Nos mesures ont prouvé que cette déduction était rigoureusement exacte. Mais lorsque Ritter dit que le sol iranien ne s'abaisse nulle part au-dessous de 2000 pieds (t. VIII, p. 8), il formule une conclusion hasardée, que nos observations ont contredite (1).

Le chapitre II porte le titre d'*Aperçu historique*. Ici Ritter cherche à donner plus de précision aux noms assez vagues d'Ariens, d'*Aria*, d'Iraniens et d'Iran, en se basant sur les recherches

(1) Nous croyons devoir signaler ici à l'attention du lecteur la phrase de Ritter qui termine cette conclusion. Selon moi c'est un *lapsus*, que Ritter lui-même aurait certainement fait disparaître à une nouvelle révision. Appréciant les mesures de Fraser, il dit : « Les mesures » du voyageur britannique, qui ne sont pas très rigoureuses, étant basées sur l'observation » des points d'ébullition et non sur des observations barométriques, ont acquis, grâce aux » méthodes de calculs plus rigoureux qui leur ont été appliqués par MM. Oltmans et Knorr, » un plus grand degré de précision, etc. » Si l'observation est inexacte, aucune méthode de calcul ne peut lui donner l'exactitude. Le résultat calculé par une certaine méthode peut être plus rigoureusement déduit de l'observation que par une méthode différente, rien de plus ; et comme nous avons vu que Fraser n'indique même pas comment il se servait de son thermomètre pour obtenir les points d'ébullition, aucun géomètre ne pourra le deviner et par conséquent ne pourra corriger cette méthode inconnue, sans parler d'autres sources d'erreurs, telles que le déplacement du point zéro, les erreurs de l'échelle thermométrique, etc.

de Silv. de Sacy, de Burnouf et de Chr. Lassen; mais après une savante discussion, il ne parvient à circonscrire le pays auquel le nom d'Arie peut être appliqué que par deux limites bien distantes l'une de l'autre, l'Indus à l'orient et le Kourdistan à l'occident. Dans la seconde partie du même chapitre, il tâche de préciser le sens du terme géographique Iran proprement dit, dans les limites qu'on lui peut assigner d'après le poëme de Firdoussi, basé, comme on sait, sur d'antiques traditions, et même sur d'anciennes relations écrites. Le résultat le plus intéressant de cette dernière investigation est la constatation de l'antiquité et de la ténacité de l'antagonisme existant entre les races sémitiques arabes, la race iranienne et les races turques, antagonisme qui n'a pas encore complétement cessé de nos jours, car nous voyons la Perse actuelle sous la domination d'une dynastie d'origine turque. Le chapitre III est intitulé : *Aperçus archéologiques. L'Iran d'après sa tradition primitive; sens religieux de ce mot. Pays d'Ormuzd, Eeriéné Véedjo, patrie des pères primitifs; Eeriéné Véedjo, pays d'immigration des peuples sous la conduite de Djemchid, pays saint, d'après les sources zendes.* Cela nous conduirait trop loin d'exposer en détail les recherches auxquelles le savant géographe a été amené pour résoudre les différentes questions qu'il a énoncées dans le titre que nous venons de transcrire. Pour nous rendre compte du résultat définitif de toutes ses investigations, il suffit de citer le peu de mots par lesquels il les formule : « Ainsi, l'analyse grammaticale du » plus ancien texte du Zend Avesta, de même que le sens naturel » de ce qui est rapporté sur les plus anciennes migrations des » peuples, nous conduit [à placer le berceau de la race iranienne] » près du grand nœud de la chaîne du Caucase indien. » Le chapitre IV rapporte les fragments de l'ancienne géographie de l'Iran, qu'on retrouve dans les sources zendes et les inscriptions cunéiformes. Ici encore ce sont presque exclusivement les travaux d'Eugène Burnouf et de Christian Lassen qui fournissent à Ritter

les données nécessaires pour retrouver l'application des onze localités iraniennes mentionnées dans le Zend Avesta, à savoir, par ordre d'ancienneté de leur occupation par les représentants de cette race, la Soghdiane, ou khanat de Boukhara; la Marghiane, ou territoire de Merv; la Bactriane, ou territoire de Balkh; Niçâya, le territoire de Nichapour; l'Ariane, ou territoire de Hérat; le Vaêkereta, pays que M. Ritter ne se décide pas à identifier avec aucune des provinces connues actuellement (1); l'Hyrcanie, le Djordjan des Arabes; l'Arachosie, l'Arokhadj actuel; l'Haêtumat, ou bassin du Hilmend; Ragæ, le territoire de l'ancienne Rei, non loin de Téhéran; et enfin le Hapta-Hendou (2).

La seconde partie du même chapitre est consacrée à une dissertation sur les noms et la position géographique des localités habitées par des nations d'origine iranienne, tributaires de Darius d'après l'inscription cunéiforme de Persépolis. Elles sont, comme on sait, au nombre de vingt-six, dont dix appartiennent à la Perse occidentale, deux à la Perse moyenne, et quatorze à la Perse orientale. Ces recherches purement géographiques sont interrompues par deux digressions très étendues sur l'état du déchiffrement des inscriptions cunéiformes, et sur les résultats généraux obtenus par les recherches dont les anciennes langues de l'Iran et l'origine de la race iranienne ont été l'objet. Quelque intéressants que puissent être ces deux savants mémoires, il faut avouer que l'habitude de Ritter d'intercaler dans sa géographie des traités complets sur toutes sortes de questions qui n'ont qu'un rapport très éloigné au but principal de son ouvrage, en rendent parfois l'étude assez fatigante. Le chapitre V expose la division de la Perse d'après les auteurs grecs, hébreux et latins, Hérodote, Arrien, Platon, le prophète Daniel, le livre d'Esther,

(1) M. Lassen, M. Haug et M. Kiepert s'accordent à reconnaître dans le Vaêkereta de l'Avesta le Séistan actuel.

(2) Nom qu'il ne faut pas traduire par les *Sept-Indes*, mais par les *Sept-Rivières*. C'est le Sapta-Sindhou de la géographie védique, région qui répond à notre Pendjab.

Strabon, Pline, Ammien Marcellin et Isidore de Charax. Ici Ritter se trouve sur un terrain cultivé par beaucoup de ses prédécesseurs; mais il donne en maître un extrait succinct de leurs travaux, et il n'y omet rien d'essentiel relativement aux nombreuses recherches, aux conjectures ou aux résultats définitifs auxquels on est arrivé sur ce sujet.

Le chapitre VI traite des mêmes questions que le précédent d'après les sources musulmanes, et comme dans cette partie de son ouvrage il se borne à donner, en extrait, un travail publié par M. de Hammer dans les *Annales* de Vienne, il est bien loin de paraître complet actuellement, où un grand nombre de sources arabes et persanes sont devenues accessibles, même à ceux qui ne sont pas orientalistes.

Toutes ces recherches, que nous venons d'indiquer sommairement, ne forment qu'une introduction à la géographie de la Perse, laquelle commence, à la page 129, par la description de la limite orientale de ce pays, c'est-à-dire du plateau de l'Afghanistan. Pour le géographe de Berlin, l'Afghanistan présente un système de quatre plateaux : celui de Kaboul, celui des Hézarèhs, celui de Ghizni et enfin celui de Kandahar. Cette réunion de plateaux est bordée au nord par le Hindoukouch et au sud par la chaîne des monts Soliman; à l'ouest, les montagnes qui lui servent de limite étendent leurs ramifications dans le désert du Seistan. Cette manière lucide d'esquisser en peu de traits une vaste région d'une nature orographique très compliquée, est en général le plus grand mérite de Ritter; mais la description de l'Afghanistan mérite d'autant plus d'éloges, qu'il l'a faite bien avant la publication des levés topographiques exécutés dans ce pays par les Anglais, et qu'il a su déduire un résumé aussi clair de trois ouvrages très incomplets sous le rapport de l'orographie exacte : à savoir, la traduction des mémoires du sultan Baber, par Erskine; l'ouvrage de M. Elphinstone, et le voyage de M. Burnes. Les descriptions détaillées de chacune de ces grandes subdivisions se ressentent un peu de la

stérilité des sources auxquelles il a dû puiser ses renseignements; néanmoins, il ne s'est pas borné seulement à en extraire tout ce qu'elles contenaient de véritablement instructif, mais il a su relever quelques faits importants d'ethnographie et de géographie physique, insuffisamment appréciés avant lui. Ainsi il me paraît être le premier qui ait remarqué que les auteurs orientaux qualifient les Hézarèhs de Türcs, et que probablement ce n'est pas un peuple de race distincte, mais une branche de la race mongole. Néanmoins, tout en proclamant ce fait, qui est parfaitement exact, Ritter ne peut abandonner complétement l'idée de l'origine iranienne de ce peuple; car, à la page 136, nous trouvons cette assertion singulière que les Hézarèhs sont probablement les Huzvarèh d'Ardéchir, nom qui signifie en zend guerrier, héros. Le second chapitre de cette description est consacré à l'étude ethnographique du pays et au rapport mutuel des peuples qui l'habitent; d'après les relations historiques. L'effort que fait Ritter, dans cette partie de son ouvrage, pour éclaircir les ténèbres et débrouiller la confusion qui enveloppent l'origine des Tadjiks et des Afghans, n'est pas couronné de succès; mais il me semble qu'il caractérise les Afghans d'une manière plus satisfaisante que les Tadjiks. Ces recherches se terminent par une digression intitulée : *Revue des contrastes entre l'orient et l'occident de l'Asie centrale.* Ce titre, un peu vaste, promet plus qu'il ne tient; car il ne s'agit ici que d'une comparaison des races indiennes et des Afghans. Un sujet de cette nature, traité par Ritter, doit nécessairement le conduire à des remarques originales et instructives; mais il est bon de se rappeler, en le lisant, qu'il arrive parfois, quoique rarement, à l'illustre géographe d'être entraîné, par son penchant à la généralisation, au delà d'une probabilité rigoureuse, et que la richesse des faits sur lesquels il base ses déductions est telle, que quelquefois même il oublie ce qu'il a dit, ou ce qu'il va dire ensuite. Ainsi, aux p. 207 et 208 nous lisons que « l'Hindou comme » guerrier est un être ridicule aux yeux des Afghans, » ce qui gé-

néralement n'est pas exact, car si le paisible marchand qui tremble pour son argent laborieusement acquis, et supporte patiemment les avanies auxquelles il est exposé par la brutalité des Afghans, n'est pas précisement l'idéal du guerrier, le Sikh énergique qui, dans une série de conflits sanglants, a prouvé sa force aux Afghans et a fini par leur enlever la province de Péchaour, ne provoque guère leur hilarité. Plus loin, p. 208, il observe que « le dattier ne dépasse pas le plateau de l'Afghanistan, et que cet » arbre royal disparaît de l'Iran près de Péchaour, ainsi qu'un » grand nombre de plantes qui vivent dans les mêmes conditions » que le palmier, » oubliant qu'il va dire un peu plus loin que le palmier est cultivé en Perse jusqu'à Tébès inclusivement. A la p. 211 nous lisons : « Le tigre royal ne se trouve que dans le Bengale et » dans les pays indo-chinois ; dans les contrées indo-persanes il est » complétement étranger. » Oui, mais il reparaît plus au nord sur la côte méridionale de la mer Caspienne, et même il est assez fréquent dans les forêts de Lenkoran.

La seconde section de ce volume est intitulée : « *Limites septentrionales de l'Iran.* » Le peu de faits généraux qui étaient à la disposition de Ritter pour caractériser la conformation du sol de cette partie de l'Asie se traduit par l'extrême sobriété des détails consignés dans le § 6, où il tâche d'esquisser à grands traits la nature du pays qu'il va décrire. Tout ce qu'il en sait est contenu dans la première phrase de ce chapitre, phrase qui n'a pas moins de onze lignes, et qui nous apprend que le plateau élevé de l'Iran est limité au nord par une chaîne de montagnes, qui, se détachant de l'Hindoukouch et du Paropamise, se prolonge sans interruption jusqu'à la côte escarpée qui borde au sud la mer Caspienne; qu'à partir des méridiens de Balkh et de Hérat, les montagnes qui forment cette chaîne perdent subitement leur caractère de grande élévation, et conservent partout une hauteur moyenne et peu considérable jusqu'à l'endroit où elles atteignent le Demavend et les sources du Kizyl-Ouzen, mais que néanmoins les plaines qui

s'étendent au nord-est de cette chaîne ne s'abaissent nulle part au-dessous de 1500 pieds; qu'à l'est, la pente septentrionale de cette chaîne ne se creuse nulle part en larges vallées fluviales, mais plutôt en rigoles étroites servant de conduits à de rapides et minces filets d'eau, tels que la rivière de Balkh, le Hériroud, le Mourghab et le Tedjen, qui tous se dirigent vers l'Oxus; et qu'à l'extrémité occidentale seulement de cette pente nous trouvons deux rivières considérables, l'Atrek et le Gourgan, qui coulent vers l'ouest.

Le premier chapitre de cette section, auquel l'auteur a donné pour titre : *Partie orientale de la limite septentrionale, Khorassan,* se subdivise en un aperçu et trois explications. Dans l'aperçu, l'auteur entre dans quelques détails sur les changements éprouvés à différentes époques par les limites du Khorassan, et après une analyse rapide des causes de ces variations, il en déduit très judicieusement la valeur stratégique de cette province pour l'empire de Perse, auquel le Khorassan sert maintenant, comme jadis, de boulevard contre les attaques des races turques. L'explication première contient la description de Balkh et de son territoire, région à laquelle Ritter applique le nom de premier gradin ou première terrasse du Khorassan. La seconde explication est consacrée à la description de la vallée du Mourghab, *Margus* et *Epardus* des anciens, et à celle de l'oasis de Merv, *l'Antiocheia* des anciens. Enfin la troisième donne des détails sur Hérat, depuis l'époque d'Alexandre le Grand jusqu'à notre siècle. Je ne m'arrêterai pas à l'analyse détaillée de ces trois chapitres, car cela dépasserait le cadre qui m'est imposé par la nature même de ce mémoire; je me bornerai à observer que Ritter excelle dans ces sortes de monographies. A l'aide de sa vaste érudition il épuise son sujet, et présente sous une forme concise absolument tout ce que les voyageurs et les géographes ses prédécesseurs en ont dit d'essentiel. Voilà pourquoi l'ouvrage de Ritter devrait être entre les mains de tout voyageur qui se propose de visiter un pays décrit par l'éminent géographe de Berlin, dont le traité remplace toute une biblio-

thèque et indique clairement les lacunes qui doivent être comblées.

Le chapitre II de cette section sert de continuation au premier; mais avant de procéder à la description de la partie occidentale de la limite du Khorassan au nord, Ritter tâche de donner quelques détails sur la configuration du terrain qui borne cette province au sud. Après avoir décrit, dans une introduction à ce chapitre, Tourbeti cheikhi-djam, Tourchiz et Téhèn, d'après Fraser et les géographes arabes, de même que Iezd, d'après le voyageur anglais et M. Dupré, il avoue franchement l'exiguïté de nos connaissances sur cette vaste partie de la Perse, et ajoute « qu'il a cru devoir réunir dans un tableau succinct tout ce que » l'on savait sur cette matière, afin qu'un voyageur hardi qui s'y » risquerait par amour de la science puisse facilement voir ce » qui reste à y faire. » Cette introduction se termine par une note détaillée sur l'oasis de Iezd et sur les ignicoles persans, empruntée en grande partie à l'excellente dissertation de M. W. Ouseley. Dans la première explication, il décrit le district de Serakhs et la vallée du Tedjen. La description de la vallée de cette rivière est assez confuse, et la faute en est plutôt à Fraser et à Burnes qu'à Ritter, car ces voyageurs ne disent pas que cette rivière ne commence à porter ce nom que depuis l'endroit dit Pouli-Khatoun, où le Hériroud, rivière de Hérat, se joint à l'Abi-Méched, rivière de la capitale du Khorassan, et qu'elle conserve depuis lors le nom de Tedjen, jusqu'à l'endroit où elle se perd dans les sables du désert des Turcomans. La deuxième explication est consacrée à la description de Méched et de ses alentours. L'auteur y indique les routes de caravanes qui conduisent à cette ville, donne des détails sur *Tous*, ancienne capitale du Khorassan, et sur Méched dont il traduit à tort le nom par « tombeau », car chacun sait que ce mot veut dire « lieu de martyr ». Ce chapitre est clos par la description du mausolée de l'Imam Riza. Dans la troisième explication, Ritter parle de Nichapour et de son territoire et y intercale une note assez étendue sur les mines de Turquoises. La quatrième explication est

consacrée 1° à la description de la région montagneuse (d'Hyrcania) qui donne naissance aux fleuves Gourgan et Atrek, et 2° à celle des plaines à travers lesquelles ces deux rivières parallèles coulent vers la Caspienne. Enfin la cinquième explication, la plus étendue de toutes, contient une digression ethnographique très intéressante sur les tribus nomades de la Perse. Si je ne l'analyse pas ici en détail, c'est que je compte y revenir très incessamment dans un mémoire spécial sur l'ethnographie de la race iranienne, qui formera la seconde partie du présent travail. Dans les chapitres III et suivants, Ritter décrit le Mazandéran et d'autres provinces qui n'entrent pas dans notre sujet.

L'ouvrage que M. de Humboldt publia en 1841 à Paris (Gide, en 2 vol. in-8°) sous le titre d'*Asie centrale*, a contribué d'une manière encore plus puissante à attirer l'attention des savants sur les explorations faites dans cette partie du globe, qui venait alors d'acquérir une triste célébrité en Europe par le désastre des Anglais dans l'Afghanistan. Écrit en français, par un savant aussi justement célèbre que l'était le baron A. de Humboldt, et riche en détails scientifiques de tout genre, ce livre a acquis une grande popularité; mais, quant à nos connaissances sur la partie méridionale de l'Asie centrale, il ne les a pas fait avancer d'un pas. Ayant exploré en personne les régions septentrionales de l'Asie centrale, s'étant livré dans sa jeunesse à une étude profonde de tout ce que l'on savait sur la nature de la limite orientale de cette partie du continent asiatique, l'illustre explorateur de l'Amérique du Sud semble avoir complétement perdu de vue la partie méridionale de cette vaste portion du vieux monde. Dans deux ou trois endroits de son ouvrage, il mentionne en passant le plateau de l'Iran; il croit même avoir démontré rigoureusement que la chaîne latitudinale qui traverse la Perse doit être considérée comme une continuation du Kouen-loun et non de l'Himâlaya, mais il ne va pas au delà. Et telle est la puissance de son génie, telle est la richesse de son érudition, tel est surtout son talent de

poser, plus tôt que de les résoudre, une masse de questions, qu'en étudiant son ouvrage on n'est pas choqué du silence qu'il garde sur une partie essentielle de l'ensemble qu'il examine. On n'a pas, pour ainsi dire, le temps de remarquer cette solution de continuité dans ses recherches. La carte qui accompagne l'ouvrage de M. de Humboldt n'ajoute rien non plus à ce qui était déjà connu sur la Perse orientale; c'est une reproduction assez exacte, pour cette partie de l'Asie, de la carte de M. Arrowsmith, mais sur une échelle beaucoup plus restreinte. Même les résultats scientifiques obtenus par les Anglais dans l'Afghanistan et communiqués au baron de Humboldt n'ont été que médiocrement appliqués par lui à la rectification de sa carte, comme il le dit lui-même dans une note qui y est gravée.

Les événements politiques contemporains de ces travaux ont largement contribué à agrandir nos connaissances sur l'Asie centrale en général, et, en particulier, sur le sud de cette région. L'expédition du Chah de Perse à Hérat, l'expédition russe à Khiva et l'expédition anglaise à Kaboul, toutes trois entreprises sans beaucoup de succès au point de vue militaire, ont donné lieu à quelques recherches scientifiques dont la géographie a profité.

Quoique toutes les missions européennes résidantes à la cour de Perse aient accompagné le Chah dans sa campagne d'Hérat, ce voyage d'une vingtaine d'Européens à travers le Khorassan n'a rapporté à la géographie qu'une description des mines de Turquoises de Nichapour, faite par M. Chodzko, et un ouvrage statistique et géographique sur la Perse publié en langue russe par le général Blaremberg. Mais après la levée du siége de Hérat, l'Angleterre a cru devoir envoyer dans cette ville une mission nombreuse sous les ordres du major Todt qui y est resté treize mois, et c'est aux membres de cette mission que nous devons quelques renseignements utiles. Le chef de la mission lui-même n'a publié que je sache, en fait de recherches géographiques, que l'itinéraire de son voyage de Hérat à Simla; mais il envoya à Khiva le capitaine Abbott,

et ensuite le capitaine Shakespeare, qui ont publié, le premier un voyage en deux volumes, et le second un article dans le *Journal de la Société géographique de Londres*. Ces publications ont beaucoup contribué à rectifier les idées erronées qui existaient encore sur le cours des rivières au nord de Hérat et de Merv, et elles nous ont donné une idée beaucoup plus exacte de la configuration du terrain entre cette dernière ville et la rive gauche de l'Oxus, que les renseignements recueillis à ce sujet par M. Burnes. Il est bien à regretter qu'aucun membre de cette mission, qui avait beaucoup de temps et d'argent à sa disposition, n'ait songé à faire une description détaillée de Hérat et de son territoire; car les compagnons de M. Todt étaient placés sous ce rapport dans des conditions exceptionnellement favorables. Beaucoup de monuments de Hérat étaient à cette époque infiniment mieux conservés qu'ils ne le sont à présent, car depuis le départ de la mission anglaise plusieurs révolutions sanglantes ont désolé cette malheureuse contrée. Quand j'ai visité Hérat, cette ville venait à peine d'être délivrée d'un long siége et portait des traces récentes d'un bombardement, d'une prise d'assaut et d'une occupation militaire par les troupes du Chah de Perse. En outre, comme le major Todt distribuait aux habitants de la province des sommes considérables à titre de prêt, dont le payement était garanti par des hypothèques grévant les immeubles affectés à l'acquittement de ces obligations, une masse de documents écrits, anciens et modernes, concernant les propriétés foncières, a passé sous les yeux des employés de la mission, et il était facile d'en extraire de véritables trésors pour la topographie, l'histoire et l'administration de ce pays.

L'expédition de l'Afghanistan a fourni à la science de bons levés, quelques déterminations astronomiques et quelques données hypsométriques, publiées en 1841 par le major W. Hough dans son *Narrative of the march and operations of the army of the Indus, in the expedition to Afghanistan, in the years* 1838 *et* 1839; et quoique les mesures barométriques sur lesquelles reposent ces

résultats aient été faites par M. Griffith avec un baromètre sans thermomètre attaché, elles méritent une certaine attention comme les premières mesures fournissant une base plus solide pour le tracé du profil du terrain de ce pays que les estimations arbitraires faites jusqu'alors par tous les voyageurs. Mais un résultat intimement lié à cette guerre, et touchant de plus près à l'objet principal du présent mémoire, est le voyage de M. Edward Conolly dans le Séistan. Les données qu'il a rapportées de ce pays sur le lac Hamoun ont fait subir à la carte de ce lac la même transformation que la carte envoyée par Pierre le Grand à l'Académie des sciences de Paris au tracé de la Caspienne; elles ont prouvé que le grand axe de ce bassin allongé n'allait pas de l'est à l'ouest, mais bien du nord au sud. De plus, le delta du Hilmend fut relevé avec beaucoup de précision, les îles du lac furent visitées, et une série de localités intéressantes pour l'histoire du pays parurent sur la carte de M. Conolly publiée par la Société asiatique du Bengale. La même Société publia en 1844, dans le n° 146 du XIII^e^ vol. de son journal, la description du Séistan par le lieutenant R. Leech; ce petit travail, qui fournit quelques indications curieuses sur la population du pays et sur les chefs de ses tribus, contient aussi quelques assertions philologiques inexactes que je crois devoir signaler. Notamment il dit : « La langue parlée dans le Séistan est un mau-» vais persan (broken persian). Dans un vocabulaire de 250 mots, » j'ai pu restituer au persan presque tous les mots, excepté les » suivants : *goché, garçon; kenjé, fille; meké, mère; kharrou, coq;* » *keré, genre, espèce; meges*, veau; *tour mourgh*, œuf cuit; *khayé*, » œuf frais; *dokh*, brique non cuite; *keng, dos; kel*, poitrine; *lambas*, » *joue; demagh, nez; gelov*, melon; *katic, mets préparé; koudh*, » sourd; *kāl, courbé, bossu; bepir, grand-père; tonin tabere*, là, dans » cela; *gereng, pesant; pez, cuits* (impératif); *leeghan*, unis, polis » (impératif); *tertereti*, neuf (9); *ziade*, treize (13). » Si M. Leech s'était donné la peine de consulter le Dictionnaire de Richardson, il aurait vu que tous les mots dont la traduction est ici en

italique sont aussi parfaitement persans, quoique quelques-uns d'entre eux soient employés dans la langue écrite avec un sens un peu différent. Ainsi *kenj* veut dire petit et joli ; *goch*, petit, délicat, etc. D'autres, comme le mot coq, *kherousse* en persan, *goreng* qui est évidemment *guirun*, etc., sont mal transcrits ; quant aux mots *meges* qui veut dire en persan mouche, et *touri mourgh* qui veut dire filet pour attraper les oiseaux, il est à supposer que l'auteur s'est simplement trompé en donnant leur traduction. Je ferai remarquer aussi que *siad*, qui veut dire en persan « plus, au delà d'un certain nombre », appliqué au mot treize prouverait que les anciens Persans employaient pour compter le système duodécimal, ou peut-être ne savaient même pas compter au delà de treize. Ainsi, loin d'être un patois, la langue parlée dans le Séistan est peut-être le reste le plus pur de l'ancien persan qui se soit conservé jusqu'à nos jours. Mais le renseignement le plus intéressant, selon moi, que l'on trouve dans l'article de M. Leech, est que les Keïnaïdes, que j'ai constaté être les vrais descendants des anciens rois, formaient encore en 1840 une tribu à part.

La publication de l'ouvrage de Ritter exigeait nécessairement la confection de cartes spéciales des pays qu'il avait décrits, et, pour ainsi dire, une représentation graphique des nombreux renseignements qu'il a admis dans sa description de l'Asie. Pour l'Asie centrale, cette tâche fut acceptée par le lieutenant Zimmermann. En 1840, au mois de février, à l'époque où l'attention de l'Europe était attirée vers les froides steppes du nord de cette partie de l'Asie par suite de l'expédition russe contre Khiva, M. Zimmermann publia sa première carte sous le titre d'*Entwurf des Kriegstheaters Russlands gegen Chiwa ;* bientôt après, en 1841, il fit paraître sa *Karte Inner-Asiens*, qui embrassait la partie de l'Asie située entre les longitudes 59 et 77 du méridien de Paris, et les latitudes 32° 30′ et 48° 30′, accompagnée d'une brochure in-4° intitulée *Analyse der Karte von Inner-Asien*. En 1842, il publia un mémoire in-8°, avec une carte, intitulé *Uebersichts-Blatt von*

Afghanistan und der Ländern an der Nord-West-Gränze von Indien ; enfin, en 1843, parut sa carte de la Perse occidentale et de la Mésopotamie. Elève de Ritter, homme éminemment laborieux, il présente dans ses travaux tous les défauts de son illustre maître sans les racheter par les belles qualités de son génie. Ayant pris au pied de la lettre les exigences de sa tâche d'exprimer graphiquement tout ce que Ritter a consigné dans plusieurs gros volumes, il a admis dans ses cartes non-seulement des profils de terrain, mais des détails minutieux de climatologie, de paléontologie, de botanique, de zoologie, de statistique, d'archéologie, etc., de manière que ses cartes resteront à jamais un monument curieux de l'abus d'une vaste érudition et d'une ardeur immodérée de travail. De tous les systèmes de projection connus, il a eu le malheur de se décider en faveur de celui de Mercator, le plus facile à calculer et présentant des avantages réels pour les cartes marines, mais que l'on évite soigneusement pour la représentation graphique des intérieurs des continents, tant à cause de la variabilité de son échelle que de l'altération qu'il fait subir à la forme des terres. Non content de marquer sur ces cartes, en chiffres, les hauteurs des différents endroits dont l'élévation au-dessus de l'océan a été mesurée, il embrouille son tracé par des profils imaginaires qu'il appelle profils hypothétiques, et qui ne sont basés sur rien de sérieux. Abandonnant la méthode vraiment instructive introduite, je crois, dans le tracé des cartes par M. Berghaus, de marquer par des lignes spéciales les limites de la distribution sur la surface terrestre de certains phénomènes de la vie organique du globe, il écrit en toutes lettres les noms des plantes, des animaux et mêmes des fossiles qu'un voyageur a trouvés dans tel ou tel endroit. Se basant dans son tracé des parties septentrionales de l'Asie centrale sur les cartes russes, il ne se donne même pas la peine d'étudier la signification des mots les plus usités dans ces sortes de documents, tels que mont, vallée, puits, source, etc., et, au lieu de les traduire, il les transcrit en les estropiant, et les amal-

gamant à des noms indiens, persans, tartares et chinois auxquels ils se rapportent, il ajoute ainsi un nouvel élément de confusion à l'obscurité qui déjà règne assez sans cela dans la nomenclature géographique de ces pays. Prenons au hasard une partie quelconque de sa carte de l'Asie centrale, par exemple le quadrilatère formé par l'intersection des méridiens 62 et 63, et des parallèles 41 et 42. Presqu'au centre nous y lisons : *Teploi kliutsh Karaata*, ce qui veut dire en russe « source thermale de Karaata »; au-dessus est écrit *scorpion;* en travers, *despotien der Turk;* à côté, *Geten;* plus au nord, *Lonicera tatarica, Holcus sorghum;* plus au sud, *Euphorbia helioscopia,* à côté de laquelle figure un *Russischer Kaufmann*, c'est-à-dire marchand russe; et plus à l'ouest *Blatta orientalis, tarantel*, et d'autres insectes venimeux.

Un pareil excès est bien fait pour ridiculiser la science. Les signes adoptés par M. Zimmermann pour exprimer les différents accidents du sol sont tout aussi confus que le reste; plateaux et chaînes de montagnes, pics élevés et mamelons, tout est répresenté uniformément par une série de hachures peu accentuées qui ne disent rien ni à l'œil ni à l'esprit. Il croit remédier à ce dernier inconvénient en joignant à ses cartes une feuille séparée, où il se borne à représenter uniquement l'ensemble des données orographiques, en indiquant par des lignes droites la direction moyenne des chaînes de montagnes, et par des bandes différemment coloriées la suite successive des terrasses classées d'après l'élévation respective de leur base. Un pareil tracé est instructif sans doute; mais ne serait-il pas beaucoup plus simple d'épargner au lecteur la peine de chercher dans deux cartes différentes ce qu'on peut lui montrer plus clairement dans une seule?

Dans les mémoires qui accompagnent les cartes du lieutenant Zimmermann, on retrouve la même confusion et le même fatras d'érudition. Leur plus grand mérite, selon moi, est de donner un aperçu assez complet de tout ce qui a été publié sur les matières qu'il y traite; et encore, quoique généralement assez exact

dans ses indications, il lui arrive parfois de parler d'un livre sans l'avoir lu. C'est ainsi qu'à la page 11 de son mémoire sur l'Afghanistan, il fait voyager Schildperger et même Truilhier dans ce pays.

Il serait à regretter que l'école de Ritter n'eût produit que des travailleurs aussi peu utiles à la géographie; mais elle a formé aussi M. Kiepert, dont l'atlas est sans contredit une des publications cartographiques les plus remarquables de notre temps. Non-seulement il soumet à une critique judicieuse les sources auxquelles il puise les matériaux nécessaires à la confection de ses cartes; non-seulement il choisit des signes simples et précis pour exprimer les accidents du terrain, ce qui rend ses tracés très clairs et d'un emploi facile : mais étant beaucoup plus philologue que Ritter lui-même, il transcrit avec une grande précision les noms des localités, des rivières, des montagnes et des pays, c'est-à-dire qu'il remplit une des conditions les plus essentielles d'une bonne carte, et malheureusement assez souvent négligée, car elle exige la connaissance de beaucoup de langues, de beaucoup d'alphabets, et demande un recours constant aux documents originaux pour corriger les transcriptions des noms de localités rarement exacts dans les journaux des voyageurs, qui les notent la plupart du temps seulement d'après l'audition.

Maintenant il me reste à signaler les résultats des voyages de MM. James Abbott et Ferrier. Le premier a parcouru la limite sud-ouest de la région méridionale de l'Asie centrale, et le second sa limite septentrionale et orientale. Quant aux voyages de MM. Westergaard et Petermann, qui tous les deux ont visité Kirman et Iezd, à mon grand regret je ne puis que mentionner leurs noms, car, de ces deux philologues distingués, M. Westergaard n'a, que je sache, rien publié sur son voyage, et M. Petermann a donné seulement une courte notice sur les Guebres dans les *Mittheilungen* de Gotha, bien qu'il travaille maintenant à une relation détaillée, dont le premier volume, contenant des détails très

curieux sur la Syrie et une partie de l'Asie Mineure, vient seulement de paraître. Enfin le seul Européen qui soit allé directement de Damghan à Iezd par le grand désert salé est un voyageur russe, M. Buhsé. Exclusivement occupé de botanique et de géologie, il n'a publié rien de géographique, et le peu que nous savons sur la route qu'il a suivie est dû à M. Grewinck, qui en a donné quelques détails dans sa *Description géologique du nord de la Perse*.

M. Ferrier a voyagé en 1845 et 1846, et M. Abbott en 1849 et 1850; néanmoins nous commencerons par analyser les travaux du voyageur anglais, car il a publié ses recherches avant M. Ferrier, en 1855, dans le tome XXV du *Journal de la Société géographique de Londres*, pages 1-78.

M. Abbott n'a donné qu'un simple itinéraire, dans lequel on trouve peu de détails sur ses aventures personnelles, peu d'observations sur les mœurs des habitants, absolument rien de pittoresque, et, nonobstant, son travail est un document géographique précieux, car l'auteur y a consigné des descriptions exactes de la configuration du terrain, et des détails circonstanciés sur les directions prises plusieurs fois par jour à l'aide de la boussole, sur les distances parcourues par lui, et évaluées d'après la montre, de même que sur l'éloignement approximatif des points dont il a mesuré les azimuts. Il a noté exactement la direction des chaînes de montagnes et des courants d'eau; bref, il nous donne un recueil de faits, assez arides si l'on veut, mais extrêmement utiles. M. Abbott n'a pas fait de levé proprement dit, la carte qui accompagne son mémoire a été dressée à Londres, d'après les indications de son journal de voyage; mais, grâce à la précision de ses observations, les parties de sa route les plus difficiles à être relevées, comme par exemple le chemin montagneux et brisé en mille zigzags qui conduit de Kirman à Khébis, ont pu être dessinées à Londres avec une exactitude qui a fait mon admiration sur les lieux mêmes. Les soins apportés par M. Abbott à son travail lui permirent de rectifier la position de

Kirman et de Iezd, si arbitrairement placées sur toutes nos cartes d'après les indications de l'itinéraire de M. Pottinger. Le long séjour de M. Abbott en Perse, en qualité de consul d'Angleterre à Tébriz, et sa connaissance pratique de la langue persane l'ont aidé à transcrire très exactement les noms des nombreuses localités qu'il mentionne dans son itinéraire.

Ayant quitté Téhéran le 2 octobre 1849, M. Abbott se rendit en six jours à Koum, par la route de Bahram-Abad, Feiz-Abad et Savé. De Koum, M. Abbott se dirigea sur Ispahan. Comme cette route a été décrite par presque tous les voyageurs européens qui ont visité la Perse, il n'en dit rien, et il reprend son journal le 11 novembre, jour de son départ d'Ispahan pour se rendre à Iezd, où il arriva en neuf jours en suivant la route déjà décrite par M. Dupré, et en ajoutant à la description de ce dernier quelques détails sur Naïn, que le voyageur français n'a pas visité. A Iezd, M. Abbott est resté depuis le 19 novembre jusqu'au 11 décembre, et nous apprenons par une note de son journal qu'il a présenté un rapport au *foreign Office* contenant une description détaillée de cette ville. Il est fort regrettable que lord Clarendon n'ait pas jugé opportun de la communiquer à la Société, car je suis sûr qu'on y trouve des renseignements instructifs sur cette ville peu connue. De Iezd, M. Abbott fit une excursion à Taft, d'où il se rendit à Bafk, localité qui n'a jamais été visitée avant lui par des Européens, et qui est remarquable par la culture du dattier, qui y donne de bonnes récoltes. De là, par Gudaran (14 décembre), Sérez (15), Iezdan-Abad (16), Tograjèh (17), Koumabad (18), Zenghiabad (19), il arriva le 20 décembre à Kirman, ayant exploré une véritable terre inconnue, la lisière du grand désert de Lout. Étant resté jusqu'au 6 janvier 1850 à Kirman, M. Abbott se rendit de là, en trois jours, à Khébis, par la route de Derekhtandjan et Feiz-Abad. D'après l'itinéraire de M. Pottinger, on s'imaginait que Khébis était une oasis située au milieu du désert et considérablement éloignée de

Kirman. M. Abbott a fait disparaître cette grave erreur, admise jusqu'alors dans toutes les cartes de la Perse. Par Gowk et Tehroud, il se rendit à Bam; puis, ayant visité les ruines de Kalaï-Daghianous, qu'aucun Européen n'avait examinées avant lui, il arriva à Chiraz, en passant par Douséri, Kehnou, Ahmedi et Koum. M. Abbott a fait aussi quelques observations thermométriques, d'autant plus intéressantes qu'il n'y en a pas d'autres, relevées en hiver, sur la lisière méridionale des déserts intérieurs de la Perse. Il est à regretter qu'il n'ait publié que les températures notées pendant les jours de marche, observées, le plus souvent, au moment de monter à cheval, et que les observations faites dans les endroits où il resta plus longtemps, comme Iezd et Kirman, n'aient pas été communiquées au public. Voici les chiffres donnés par M. Abbott, extraites de son mémoire, en remplaçant les divisions de l'échelle de Farenheit par celles du thermomètre centigrade :

Toudichk. .	14 décembre 1849,	à 8 heures	avant midi. . . .	4° 44
—	—	à 9	après midi. . . .	11° 67
Banviz. . . .	15 décembre 1849,	à 7 1/2	avant midi. . . .	10° 55
—	—	à 10 1/2	—	12° 22
Aghda. . . .	17 décembre 1849,	à 8	—	5° 55
Meiboud . .	18 décembre 1849,	à 8 1/2	—	2° 22
Iezd.	19 décembre 1849,	à 7 3/4	—	3° 61
—	20 décembre 1849,	à 9	—	10° 55
Khebis. . . .	9 janvier. . . 1850,	à 1	après midi. . . .	14° 16
—	10 janvier. . . 1850,	à 8	avant midi. . . .	8° 89
Tehroud. . .	14 janvier. . . 1850,	à 8	—	1° 67

Le mémoire de M. Abbott contient aussi quelques estimations hypsométriques; mais, comme tous les chiffres de ce genre, ils sont plus ou moins arbitraires. Ainsi il croit que Khébis se trouve à 2500 p. a. (761^{m},99) au-dessus de la mer; et nous verrons plus tard que nos observations barométriques ne lui donnent que 1398 pieds anglais, ou 420 mètres d'élévation absolue. Dans la plaine de Djéref et à Bam, M. Abbott a observé les points d'ébullition de

l'eau; ils étaient de 98°33 dans le premier et 95°41 dans le second.

Le voyage de M. Ferrier n'a été publié qu'en 1857, en anglais, par les soins de M. Danby-Seymour, qui a rendu par là un service signalé à la géographie. Cet ouvrage vient de paraître il y a quelques mois en français, et il a été l'objet de plusieurs analyses plus ou moins étendues, si bien qu'il serait superflu de l'examiner encore une fois en détail. Il suffit de dire que M. Ferrier, ayant quitté le service de Mohammed-Chah, avait formé le projet de se rendre à travers la Perse dans l'Inde, pour y chercher fortune dans l'armée de quelque prince indépendant. Après avoir vainement tenté de pénétrer soit au Pendjab, soit dans le Beloudjistan, par la route du nord, c'est-à-dire par Balkh et Bamian, puis par Kandahar, et enfin par le Séistan, il abandonna son projet, rebroussa chemin, et rédigea, de mémoire, la relation de ses aventureuses pérégrinations.

Il faut distinguer dans le livre de M. Ferrier trois parties d'un mérite très différent : la relation de ses aventures personnelles, les compilations et les emprunts faits à ses prédécesseurs, et enfin les détails géographiques fruit de ses propres observations. Il s'entend de soi-même que nous n'avons pas à nous occuper des deux premières. La route suivie par M. Ferrier jusqu'à Hérat coïncide avec les routes décrites par ses devanciers; mais les détails topographiques qu'il mentionne dans son itinéraire de Méched à Hérat sont bien plus complets et plus instructifs que ceux recueillis par Conolly, ce qui ne l'empêche pas de confondre le saint cheikh de Djam avec le célèbre poëte Djami. La partie véritablement curieuse et originale de son voyage commence à Hérat. La description qu'il donne de cette ville est plus circonstanciée et plus exacte que toutes celles qui ont paru avant la sienne. Il serait peut-être à désirer que l'histoire de l'Orient lui fût un peu plus familière; mais il faut lui savoir gré d'avoir décrit les monuments de Hérat avec beaucoup de soin. Les détails qu'il donne sur Yar-Mohammed-khan et sur son entourage sont

pleins d'intérêt et de vérité. La relation de sa première tentative pour pénétrer dans l'Inde par la route du Turkestan est très curieuse. Ce voyageur français est le premier qui depuis le sultan Baber ait décrit les contrées situées près des sources du Hériroud; et quoique les circonstances dans lesquelles il se trouvait en parcourant cette contrée ne fussent pas très favorables à une étude sérieuse du pays, le peu qu'il en dit est neuf, et doit être considéré comme une véritable acquisition pour la géographie. La relation de son voyage de Hérat à Kandahar, notamment sa description de Sebzar, est exacte sous le rapport topographique, et très instractive. M. Ferrier a justement apprécié la valeur stratégique de cette ville afghane. La mention qu'il fait des briques à inscriptions cunéiformes trouvées près de Férah serait importante, si la légèreté avec laquelle il traite parfois les questions d'archéologie orientale ne nous inspirait quelque doute sur l'exactitude de ses souvenirs à cet égard. Sa description du Séistan est trop souvent interrompue par des coups de fusil et des coups de sabre, pour être bien profitable à la science; néanmoins, ses observations sur le Hamoun ne sont pas dépourvues d'intérêt géographique, et l'aspect général du pays est assez bien rendu. Seulement il se donne une peine inutile en insistant sur le manque d'exactitude du contour de ce lac sur nos cartes, car c'est un de ces bassins qui n'ont pas de contour fixe. C'est une mare d'eau peu profonde, s'étendant sur une surface presque plane et soumise à une évaporation puissante, ce qui fait qu'elle change continuellement de périmètre; et si l'on marquait exactement sur une carte la ligne qui lui sert de limite après une hausse d'eau dans le Hilmend, le Ferarhoud et l'Adrescand, et qu'on comparât cette courbe à celle qui circonscrit le lac à la fin de l'été, on pourrait croire qu'on a sous les yeux le tracé de deux bassins différents. Ce n'est qu'à l'ouest qu'il a des bords presque invariables, car c'est de ce côté seulement que les montagnes mettent un frein constant à ses empiétements sur la

plaine; donc tout ce que l'on peut dire de positif concernant la forme de ce bassin, c'est qu'il s'étend en longueur du nord au sud, et que pour la plupart du temps il y a une presqu'île qui s'avance dans le lac jusque vers son bord septentrional.

Je ne prétends pas avoir donné dans cette analyse succincte une histoire complète des voyages entrepris dans la partie méridionale de l'Asie centrale; j'ai tâché seulement d'énumérer, dans l'ordre chronologique, les résultats des explorations qui ont, selon moi, le plus contribué à éclaircir et à rectifier nos idées sur la géographie de ce pays, et qui constatent les faits suivants :

1° Que c'est aux voyageurs français que nous devons les premières notions sur les limites occidentale et septentrionale de cette partie de l'Asie, de même que des détails intéressants sur son intérieur;

2° Que les voyageurs anglais nous ont donné les premiers quelques renseignements utiles sur les limites de cette région à l'orient et au sud, et qu'ils nous ont fourni deux itinéraires, passant par son intérieur;

3° Que M. Lemm est le premier qui ait fourni des bases solides à nos cartes de la Perse orientale.

Mais, malgré tout cela, nous n'avions pas assez de faits pour nous former une idée correcte de l'ensemble des dispositions physiques de cette contrée. La nature des terrasses qui servent de base à ses chaînes de montagnes, la direction et la structure de ces chaînes, l'hydrographie du pays, le caractère de sa végétation, sa faune et son ethnographie, les lois que suit la distribution de la chaleur et du magnétisme sur sa vaste surface, en un mot presque tous les éléments qui constituent la science exacte d'une province, nous manquaient, ou ne pouvait être raisonnablement assis sur le peu de renseignements que nous possédions à cet égard. Il n'y avait qu'un moyen de combler cette lacune fâcheuse dans nos connaissances de l'Asie, c'était d'envoyer dans le Khorassan une compagnie d'explorateurs, et de leur donner

les moyens nécessaires pour visiter cette province dans toutes ses directions principales.

J'eus l'honneur d'exposer à mon retour en Europe, en octobre 1857, ces considérations devant la Société de géographie de Saint-Pétersbourg, et elles ont mérité l'attention de cette compagnie savante. L'auguste président de la Société voulut bien s'intéresser au succès de cette exploration scientifique, dont on me fit l'honneur de me confier la direction. Le personnel de l'expédition était composé de MM. Ristori, capitaine lieutenant de la marine impériale; Bunge, professeur de botanique à l'université de Dorpat, célèbre par son voyage en Chine et par la description des plantes recueillies par feu Lehmann, lors du voyage que nous avions fait ensemble à Boukhara et à Samarcande; Gœbel, géologue et chimiste de Dorpat, avantageusement connu par des analyses d'aérolithes et des eaux minérales de l'Aderbeidjan; Lenz, fils du célèbre physicien, membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, chargé des observations astronomiques et physiques. Le comte Keiserling, zoologiste distingué, accompagnait l'expédition à ses propres frais, et M. Binert, élève de M. Bunge, était chargé des recherches entomologiques. L'armée du Caucase nous a fourni deux topographes, les sous-officiers Jarinof et Pétrof, qui m'ont accompagné dans presque tous mes voyages en Perse, et qui furent chargés du levé de notre long itinéraire.

Tiflis était désigné comme le point de rendez-vous pour tous les membres de l'expédition; ils s'y trouvèrent réunis vers la fin de janvier 1858. Au commencement de mars, nous nous rendîmes à Bakou, où la compagnie d'Astracan pour la navigation de la mer Caspienne mit obligeamment à notre disposition son excellent bateau à vapeur le *Swiataïa Rouss*, qui nous transporta en moins de trois jours au golfe d'Astrabad. Le 4 avril, dans la nuit du dimanche de Pâques, nous jetâmes l'ancre près de l'île Achouradeh, par un clair de lune presque éblouissant, en vue de la belle

côte montagneuse et boisée du Mazanderan, où tout déjà était en fleur. Le 8 et le 9 furent employés à visiter les ruines d'Achref, ce petit paradis de citronniers et d'orangers tant aimé par Chah Abbas, et si dangereux en été à cause de ses fièvres pernicieuses. Malgré l'état de ruine dans lequel se trouve cette splendide création d'un des plus grands monarques de la Perse, malgré que ses beaux kiosques et ses fontaines en albâtre oriental soient presque démolis et envahis par des lierres, et que ses eaux limpides, amenées à grands frais des montagnes voisines, au lieu de s'épancher, comme jadis, dans des bassins de marbre, se creusent des lits naturels entre les bosquets de cyprès et de citronniers, Achref est toujours l'un des plus beaux jardins que l'on puisse voir. Le jardin de l'État et ceux des villageois produisent encore aujourd'hui une telle quantité d'oranges, qu'au marché de l'endroit on en donne un mille pour 1 fr. 20 c. De tous les somptueux édifices qu'on voyait jadis dans ce lieu, il n'y a que le palais supérieur et l'Aïvan qui puissent abriter le voyageur; encore n'en reste-t-il du dernier que les murs et le toit, car ses portes, ses fenêtres et les belles dalles de marbre qui l'ornaient jadis, ont disparu depuis longtemps. C'est seulement sur cette ruine que j'ai pu recueillir une inscription concernant la date de la fondation d'Achref; elle porte que la construction de l'Aïvan a été terminée à l'heure du midi, le 12 ramazan de l'année 1143 de l'hégire.

Au moment de notre arrivée en Perse, la province d'Astrabad se trouvait dans un état complet d'anarchie. Son gouverneur, Djafar Kouli Khan de Boudjnourd, était à peine de retour d'une expédition malheureuse contre les Turcomans. Il venait de perdre deux canons et beaucoup de monde, et les nomades, enhardis par ce succès, s'étaient répandus dans les bois épais qui entourent Astrabad, pillant et brûlant les nombreux villages de cette province. Les murs mêmes de la ville ne protégeaient pas ses malheureux habitants contre les attaques des Turcomans; le 15 avril, pendant notre séjour à Astrabad, les nomades attaquèrent une caravane aux

portes mêmes de la ville, tuèrent quinze individus, en emmenèrent beaucoup d'autres en captivité, et pillèrent le bazar. Cet état de choses nous obligeait de marcher avec précaution : nous partîmes d'Achouradeh escortés par soixante matelots appartenant à notre station navale. Nous mîmes deux jours, le 11 et le 12 avril, à traverser la plaine boisée qui s'étend entre Astrabad et la plage. La chaussée de Chah Abbas que nous suivions semble n'avoir été jamais réparée depuis la mort de ce grand roi ; elle était dans un état déplorable. En nombre d'endroits, les grosses pierres de taille, dont elle était pavée, avaient été enlevées par les villageois, et les places qu'elles occupaient présentaient une suite de trous profonds remplis d'eau bourbeuse, où les chevaux enfonçaient souvent jusqu'au ventre. Notre petite caravane devait s'arrêter à chaque instant. Cependant la beauté de la forêt était telle, qu'en admirant ses arbres gigantesques on oubliait le mauvais état de la route. Les énormes troncs de *Parrotia persica*, *Pterocarya caucasica*, *Zelkowa Richardi*, *Quercus castaneafolia*, étaient tapissés de plantes grimpantes. Les vignes sauvages, semblables à des serpents d'une dimension monstrueuse, enlaçaient ces géants de la forêt, et étalaient d'un arbre à l'autre leurs festons verdoyants sous lesquels le jasmin, le grenadier, les pruniers et surtout le crategus, formaient des bosquets souvent impénétrables. Si l'on compare l'aridité et la triste uniformité des plaines salines de la côte septentrionale de la Caspienne avec la végétation luxuriante, et presque tropicale, de sa côte méridionale, on est frappé des contrastes que présente le développement de la nature organique sur les deux bords de la même mer intérieure. Au nord, l'âne peut à peine supporter la rigueur du climat ; au sud, le tigre du Bengale est une bête commune. Près d'Astracan, c'est à peine si le raisin a le temps de mûrir ; dans le golfe d'Astrabad, sur la presqu'île de Potemkine, le palmier croît en plein champ, et la canne à sucre et le coton sont cultivés avec succès. Enfin, chaque année, des glaces épaisses enchaînent les flots de la partie septen-

trionale de la mer, et avant qu'elles n'aient eu le temps de fondre tout fleurit déjà sur les côtes du Ghilan et du Mazanderan. La différence de latitude ne peut être regardée comme la cause unique, ni même comme la cause principale de ce phénomène; la différence entre les latitudes de Montpellier et d'Alexandrie est presque aussi grande que celle des parallèles d'Astracan et d'Achouradeh, sans que pourtant les contrastes des flores et des faunes de la côte provençale et africaine soient aussi marqués qu'ici. Je crois devoir chercher cette cause ailleurs, et je ne manquerai pas d'y revenir à la fin de ce mémoire.

Ayant appris à Astrabad que S. M. le Chah avait témoigné le désir de me voir avant mon départ pour le Khorassan, je m'empressai de partir pour Téhéran, ayant laissé mes compagnons de voyage dans le Mazanderan afin d'explorer cette province si peu connue. Je quittai Astrabad le 20 avril, accompagné d'un de mes topographes. Trois chaînes de montagnes séparent les plaines du Khorassan de la plage maritime, et quelque route que l'on prenne pour aller d'Astrabad à Chahroud, ou à Damghan, il faut franchir trois cols. J'ai pris la route suivie par M. Conolly, avec cette différence que, laissant Ziaret à ma droite, j'ai couché la première nuit, à la belle étoile, dans les ruines du village de Kouzlouk, remarquable par la quantité de léopards qui habitent les cavernes des profonds ravins boisés qui bornent au nord les champs du village. Les cris aigus de ces animaux nous arrivaient très distinctement depuis le coucher du soleil jusqu'à 11 heures ou minuit. Le 21 avril, je franchis facilement le premier des trois cols sus-mentionnés, dit col d'Ali-Abad; il n'a que 2007 mètres d'élévation absolue. Après une marche de deux heures à travers un bois touffu, on parvient au col de Djilin-Bilin. Les Mazanderaniens prétendent que ce nom imite le sifflement du vent qui règne presque toujours à cette hauteur de 2,281 mètres, et qui en rend le passage si dangereux en hiver. Les caravanes, surprises dans cette localité par un chasse-neige, y périssent souvent. Le versant méridional de

cette montagne est beaucoup moins boisé que celui du nord; cependant jusqu'au dernier col, celui de Vidj-Minou, qu'on atteint après une heure de marche, on rencontre encore quelques arbres. L'ayant franchi à une hauteur de 2845 mètres, on se trouve tout d'un coup sur un sol complétement déboisé, et l'on descend par une pente très rapide, bordée de profondes crevasses, dans les plaines arides du Khorassan. Jusqu'au village de Tach, à deux heures et demie de marche de Vidj-Minou, on ne se fait pas encore une idée bien exacte de la nature de ces immenses plaines, car on marche dans un défilé assez étroit, bordé de hautes montagnes. Un peu au delà de ce village, où je passai la nuit, le défilé s'élargit, et débouche dans une vaste plaine qui s'étend à perte de vue vers le sud. Les Ombellifères, les Astragales et les Crucifères communes aux steppes septentrionales de l'Asie centrale, les rappellent vivement à ceux qui en connaissent les larges et tristes paysages. L'horizon méridional est borné par une ligne d'un blanc éclatant légèrement teinté de bleu; c'est le grand désert salé, cette première dépression du plateau khorassanien. D'ici jusqu'à Téhéran, le pays conserve un caractère de monotonie désolante. A droite, on a une chaîne continue de montagnes, et à gauche une plaine stérile et sans fin. Les villes et les villages, très clair-semés, apparaissent sur ce fond brulé par un soleil ardent déjà en avril, comme des oasis pleines de charme, car presque tous possèdent de vastes jardins fruitiers et sont entourés de champs bien cultivés.

La route entre Chahroud et Téhéran ayant été souvent et bien décrite, je me bornerai à mentionner quelques détails omis par mes prédécesseurs, ou exposés d'une manière peu exacte. Ayant visité Damghan à deux reprises, en allant à Téhéran le 25 avril, et en revenant de la capitale le 9 juin, j'ai eu le temps d'examiner ses monuments, assez imparfaitement décrits par Fraser, et je me permettrai de dire quelques mots sur cette ville.

Damghan, jusqu'à l'invasion des Afghans, en 1136 de l'hégire,

était une des villes les plus florissantes du Khorassan. Ses vastes ruines, assez bien conservées jusqu'à nos jours, témoignent de sa prospérité passée. Il est assez difficile de se rendre compte pourquoi cette ville ne s'est point relevée depuis. Son district est fertile, arrosé par une rivière considérable. Elle débouche dans la plaine par le défilé de Tchechmé-Ali. Là, après avoir été amplement appliquée aux besoins d'irrigation des champs voisins, elle va se perdre dans les marais salins du grand désert. De plus, située sur la grande route du Khorassan, Damghan abrite chaque jour dans ses nombreux caravansérails ruinés une quantité de pélerins qui se rendent à Méched ou qui reviennent de la ville sainte, et le peu de denrées qu'on y apporte des villages voisins est vite enlevé à des prix très avantageux; quoi qu'il en soit, la population de la ville non-seulement n'augmente pas, mais diminue à vue d'œil, et maintenant son district peut à peine mettre sur pied un bataillon de 500 hommes. Les plaintes des habitants sur le peu de sécurité de cette province, souvent pillée par les Turcomans, ne peuvent être considérées comme une explication suffisante de ce phénomène; car, après tout, ils ne sont pas plus exposés aux déprédations des nomades que ne le sont les habitants du district de Chahroud, qui jouissent comparativement de beaucoup plus de prospérité. Dans l'intérieur de la ville, il n'y a que trois monuments dignes d'être mentionnés : la mosquée cathédrale avec un minaret, un autre minaret entouré de ruines, et le tombeau d'un saint, dit Imam Zadeh Piri Alemdar. A en juger par le style de l'architecture de ces monuments, ils doivent être tous de la même époque, c'est-à-dire du v^e^ siècle de l'hégire. Toutes ces constructions portent des traces d'inscriptions plus ou moins bien conservées en caractères coufiques de l'époque nommée. Je n'ai pu découvrir la date de la construction de la mosquée; mais le haut de son minaret porte une inscription qui est une invocation pieuse composée d'expressions employées dans le Koran, et qu'on peut facilement prendre pour un verset de ce livre. Le mina-

ret isolé porte trois lignes d'inscriptions, mais elles sont placées si haut, et sont si mal conservées, qu'il ne m'a été possible d'en rien déchiffrer. La chapelle qu'on désigne par le nom de Piri-Alemdar, est ornée de deux inscriptions en caractères coufiques ; l'une d'elles est placée au-dessus de la porte d'entrée, l'autre fait le tour du fronton, et toutes deux répètent avec peu de variantes que cet édifice a été élevé sur le tombeau d'un saint personnage appelé Mouhammed fils d'Ibrahim, et que la construction de ce monument a été achevée en 417 de l'hégire, par les soins de l'architecte Ali fils de Mouhammed, fils de Hussein, fils de Chah..... L'invocation « Que Dieu sanctifie son âme » placée auprès du nom du défunt, indique que c'était un mollah, et pour le moment c'est tout ce que je puis dire de ce personnage. Aux portes de la ville, au nord ouest, se trouve le mausolée de l'imam-zadeh Djafar. Les restes du saint reposent dans une mosquée, sous une caisse de bois ornée d'arabesques richement sculptées, mais sans date ; à côté on montre une dalle tumulaire placée sur le tombeau de l'émir Seïd Tahir, fils de Seïd chah Mourad, en 907 de l'hégire. A droite de la porte d'entrée de la mosquée, on a fixé dans le mur une dalle sur laquelle est gravé un firman de Chah-Roukh, fils de Tamerlan, de l'an 851 de l'hégire. Ce document promulgue une réduction à 5 pour 100 du droit de 7 pour 100 prélevé jusqu'alors sur les savons fabriqués à Damghan et dans son district. Sur les murs d'une aile de la mosquée on lit : « Cet édifice a été construit » par ordre de Chah-Roukh Bahadour, que Dieu protége son » règne. » Dans un jardin potager, attenant à la mosquée, se trouve une petite tour d'une construction simple, mais de bon goût, et l'inscription placée au-dessus de sa porte ogivale indique que ce monument a été achevé en 446 de l'hégire, par ordre de l'émir Abou Choudja Askar Bek, fils d'Isfahan, roi de ..... Le reste est masqué par un replâtrage postérieur à la construction de l'édifice.

Le 28 avril, je suis arrivé à Semnan, chef-lieu d'un district du

Khorassan, limitrophe de l'Iraq, et célèbre pour ses grenades qui ne le cèdent en bonté qu'aux grenades de Savèh. Le commerce de cette ville est assez actif et elle semble avoir de l'avenir. En fait d'édifices remarquables, cette ville possède une ancienne mosquée cathédrale qu'on néglige et qu'on laisse tomber en ruines, parce que Fetkh Ali Chah en a fait construire une plus grande et surtout mieux dotée. Elle est ornée de briques émaillées, dont les couleurs pâles présentent un ensemble assez agréable à l'œil, mais témoignent une décadence dans l'art de fabriquer ces faïences, encore si belles dans les constructions de l'époque des Séfévides.

Le dialecte de Semnan présente des différences notables avec le persan moderne; et, comme c'est à Lazghird qu'il s'est conservé dans toute sa pureté, c'est là aussi que j'ai tâché de m'en faire une idée approximative. Lazghird, que MM. Truilhier et Hommaire de Hell écrivent Laskiert, a été exactement décrit par le premier de ces voyageurs, qui dit : « Le village est bâti d'une manière » très bizarre. Les maisons, toutes à deux étages, forment une » enceinte circulaire continue, élevée sur un escarpement de terre » d'une vingtaine de pieds de hauteur. Cet escarpement, sans doute » revêtu primitivement d'une chemise, maintenant taillée à pic, » n'est soutenu que par l'extrême compacité des terres. » J'ajouterai à cela que toute la vie des habitants de Lazghird se passe dans des espèces de trous d'une saleté repoussante, qui communiquent entre eux par des balcons sans garde-fou ni balustrades, d'où, très souvent, les enfants en bas âge tombent et se tuent. Les habitants ne permettent pas aux étrangers de s'établir chez eux; ils prennent même assez rarement des femmes en dehors de leur village, et c'est à cela principalement qu'il faut attribuer, chose remarquable, la conservation d'un idiome ancien qui, très probablement, a gardé toute sa pureté primitive. J'ai trouvé beaucoup de difficulté à apprendre quelque chose sur leur langue; après une ou deux heures de questions grammaticales, les vieillards, ou « barbes blanches », qu'on avait choisis pour répondre

à mes questions, avaient l'air harassés de fatigue et d'ennui. Il m'a été impossible de les amener à conjuguer un verbe ou à réciter une chanson ou un conte. Ces deux derniers échantillons de leur langue étaient surtout difficiles à obtenir d'eux ; quand je les priai sérieusement de me communiquer quelques couplets, ils rougissaient, baissaient timidement les yeux, et me répondaient que c'était bon pour les *Djahils* ou jeunes écervelés, mais que c'était au-dessous de leur dignité de répéter en public des paroles aussi frivoles. Je n'avais pas assez de temps à ma disposition pour vaincre leurs scrupules à cet égard, mais à la longue on en viendrait à bout, et la chose en vaut la peine. Lazghird n'est pas très loin de Téhéran, et peut-être l'un des nombreux Européens établis dans la capitale voudra-t-il entreprendre cette tâche et consacrer quelques jours à l'examen de cette question. Mes propres observations me permettent de croire que le dialecte de Lazghird est un patois Mazanderanien, mais encore plus riche que ce dernier en voyelles. A ce qu'il me semble l'*h* aspiré est exclu de la fin comme du milieu des mots ; ainsi le mot *douhter*, fille, devient *dout ; hâher*, sœur, devient *houak ; giah*, herbe, *gia ; dérakht*, arbre, *dar ; mahi*, poisson, *maï ;* etc. Le *b* final est presque toujours remplacé par l'*u* bref, comme dans le mot allemand *auf*. Ainsi, *ab*, eau, est *aôu ; aftab*, soleil, *aftaôu*, etc. Le son *j* se rencontre beaucoup plus souvent qu'en persan. Les pronoms personnels, moi, toi, il, nous, vous, ils, sont : *a, tou, jou, em, joûm, joun*. Les noms de nombre ressemblent beaucoup à ceux du persan moderne, avec les abréviations exigées par la nature du dialecte ; ainsi, un, au lieu d'être *iak*, comme en persan, est *i ;* neuf n'est pas *nouh*, comme en persan, mais *na ;* quatre-vingt-dix, *naved* en persan, est *navé* en dialecte de Lazghird, et ainsi de suite. Mais trois, au lieu de *sse*, devient *heiré ;* et dix, au lieu de *deh*, devient *das*. La terminaison en *d* doit être très rare ; elle ne s'est rencontrée dans aucun des mots prononcés devant moi. Ainsi, *sad*, cent, est *sseï ; ou miaïd*, il viendra, *jou andi ; boud*, fût, *bo ; mikounend*, ils font

devient *makaron*. Très souvent cette consonne est omise dans le milieu des mots; ainsi, *pader*, père, est *pa; mader*, mère, est *ma;* pour fils ils emploient le vieux mot persan *pour*. Plusieurs mots m'ont semblé différer complétement du persan moderne; ainsi : frère est *moubera;* coq, *tela;* bœuf, *vertèk;* bouche, *zoundji;* femme, *jiki*, etc.

J'arrivai à Téhéran le 2 mai, jour correspondant au 12 ou au 13 du mois de Ramazan; et comme le chah ne reçoit personne pendant le mois sacré, je dus nécessairement patienter jusqu'à la fin du carême, c'est-à-dire jusqu'au 19 ou 20 mai, pour lui être présenté. Mais, en attendant j'eus l'occasion de voir plusieurs fois Mirza Agha Khan, alors premier ministre, et Mirza Saïd Khan, ministre des affaires étrangères, et, grâce au puissant appui de notre chargé d'affaires, M. Lagofski, j'obtins toutes les facilités voulues pour explorer le Khorassan *in extenso*. Je me plais à dire que si j'ai pu visiter en toute sécurité, avec six Européens dont aucun n'avait jamais voyagé jusqu'alors parmi les musulmans, un pays où tous mes prédécesseurs ont été pillés, emprisonnés ou autrement molestés, je le dois principalement à la haute protection que S. M. le chah a daigné accorder à notre entreprise. En me congédiant, après une longue et gracieuse audience, le roi eut la bonté de me dire : « Vous partez pour le Khorassan dans la » meilleure saison, et je vous promets que vous y voyagerez aussi » tranquillement que chez vous. » Je suis heureux de pouvoir attester que cette parole royale n'a pas été seulement un gracieux compliment d'adieu, mais une bienveillante vérité.

De retour à Charoud, le 12 juin, j'y trouvai réunis tous mes compagnons de voyage, assez impatients de partir; mais comme le gouverneur de Bastam, petite ville à 7 kilomètres à l'est, était venu le jour de mon arrivée pour me souhaiter la bienvenue, je dus remettre mon départ au surlendemain pour avoir le temps de lui rendre sa visite. Je profitai de cette occasion pour examiner en détail l'ancienne ville de Bastam, qui fut la résidence, le théâtre

des miracles, et l'endroit de la sépulture du fameux cheikh Bayazid Bastami, mort en 261 de l'hégire. Son tombeau se trouve dans la cour d'une belle mosquée très ruinée, mais ayant conservé encore en beaucoup d'endroits les riches ornements exécutés en plâtre qu'on retrouve sur toutes les constructions arabes des dernières années du khalifat. La coupole portait jadis une inscription coufique en cinq lignes qui en faisaient le tour; il n'en reste que quelques mots sans suite. Immédiatement au-dessous de cette coupole, on voit une inscription en beaux caractères coufiques enchevêtrés, assez bien conservée; elle reproduit le verset du Koran connu sous le nom de verset du Trône. Le Mihrab, ou la chaire, est aussi recouvert de riches arabesques en plâtre qui encadrent un cartouche où on lit : « Œuvre de Mouhammed fils » d'Ahmed...660...» le reste est illisible. Les portes, en bois sculpté, sont ornées de carrés encadrés d'arabesques artistement agencées. Tous ces carrés portent une légende uniforme : « Gloire éternelle » soit à Lui » tracée en caractères coufiques semblables à ceux des inscriptions de la mosquée. Le tombeau du cheikh est un parallélipipède informe, construit en partie en pierres de taille, en partie en blocs de grès grossièrement cimentés avec de l'argile commune. Ce monument a une longueur considérable, car chaque pèlerin zélé y ajoute un ou plusieurs pavés; les desservants de la mosquée m'assurèrent gravement que la longueur de ce mausolée correspondait à la hauteur prodigieuse de la taille du cheikh. Au sud-est de cette mosquée se trouve une tour d'une construction bizarre, et le stuc qui recouvre les faces de ses cannelures porte, immédiatement sous le fronton, une série de carrés qui contournent l'édifice et dans lesquels on lit de courtes légendes coufiques. Ces inscriptions se trouvant à une dizaine de mètres au-dessus du sol, n'étaient pas très distinctes; j'en ai fait estamper quelques-unes par le procédé Millin, et j'ai acquis la certitude que ce n'était qu'une invocation pieuse, composée d'autant de mots qu'il y avait de médaillons, mais ne contenant

aucune date chronologique. Au nord-ouest de la grande mosquée se trouve le *Minari djoumbau*, ou « minaret tremblant ». On le fait vaciller, comme les deux minarets d'Ispahan, en le secouant par le haut. J'ai fait faire cette expérience sous mes yeux; dès que le minaret fut ébranlé, une pierre, placée sur le rebord de la corniche, roula en bas, et l'ombre du minaret, projetée sur le sol, dévia de sa position primitive d'un et demi ou de deux degrés. Les habitants de Bastam assurent sérieusement que cette expérience ne réussit qu'à condition de secouer le minaret en récitant le *Ziar et Namèh*, prière d'adoration du saint Cheikh. Actuellement Bastam est une ville de peu d'importance. Elle peut avoir de 8 à 10 000 habitants, presque tous petits propriétaires vivant des revenus de leurs jardins ; quant aux ouvriers et aux commerçants, ils sont établis à Chahroud, ville située sur la grande route de Méched, dont Bastam est un peu à l'écart.

Depuis la malheureuse issue de l'expédition du gouverneur d'Astrabad contre les Turcomans, la sécurité avait disparu des environs de Bastam. Chaque jour quelques villages du district étaient pillés, et les caravanes ne se décidaient à passer les quatre premières stations de la route de Méched, toujours assez dangereuses, qu'étant assez fortes pour ne pas craindre les attaques des brigands. Les pèlerins ayant appris, bien avant mon arrivée à Chahroud, que le roi avait ordonné de me donner une escorte de quarante cavaliers et un canon, attendaient le départ de l'expédition pour se joindre à nous; en sorte que, arrivé le soir du 14 juin au village Bedecht, rendez-vous habituel des caravanes allant à Méched, et situé à 2 farsangs à l'est de Chahroud, j'y ai trouvé un immense campement de pèlerins et plus de 4000 bêtes de somme, chevaux, chameaux, mulets et ânes. La caravane avait l'aspect d'un musée ethnographique vivant. Il y avait des Arabes du désert de Bassorah et de Bagdad, des personnes de toutes les provinces de l'empire persan, des Turcs de Derbend, du Chirvan et de l'Aderbeidjan, des Afghans, des Musulmans de

l'Inde, des Berberis, race d'origine monghole établie depuis très longtemps à Bendi-Ali, au nord-est de Kaboul, et parlant le persan, des habitants de Khokand, de Kachghar, de Tachkend, de Boukhara et de Hérat; bref, presque toutes les contrées de l'Asie centrale y étaient représentées. Beaucoup de pèlerins étaient à pied, plusieurs familles n'avaient qu'un âne en commun, monté à tour de rôle par les femmes avec des enfants à la mamelle. Un vieillard aveugle, possesseur d'un âne, mais n'ayant personne pour guider sa monture, avait obtenu, moyennant 1 fr. 20 c., la permission de tenir, pendant tout le voyage, le bout d'une corde attachée à la queue d'un chameau chargé de marchandises. Notre escorte n'étant pas prête le 15, nous fûmes obligés de rester ce jour-là à Bédecht; mais le 16, au lever du soleil, nous nous mîmes en route. Nos quarante cavaliers armés ouvraient la marche, puis venait une partie des pèlerins, suivie du canon avec une quinzaine d'artilleurs à cheval, et enfin l'arrière-garde de la caravane; le tout présentant une masse mouvante d'hommes et de bêtes de somme qui n'occupait pas moins de 3 kilomètres de longueur. La peur des Turcomans était telle, que pendant la pénible traversée de 9 farsangs, dont les 8 premières sans eau et parcourues sous un soleil brûlant, cette cohue hétérogène se mouvait dans un ordre parfait, et les pèlerins, généralement peu habitués à se soumettre à une discipline quelconque, se conformaient strictement aux ordres du chef de l'escorte, s'arrêtant à son signal pour donner le temps aux traînards de rejoindre la caravane, et se remettant en marche sans perdre leur temps, comme d'habitude, à réciter des salavats, louanges en l'honneur d'Ali et du prophète, à fumer et même à faire paître leurs montures dans les endroits où se trouvent quelques touffes d'herbe verte. Pendant tout le trajet, nous marchions dans une plaine ondulée très favorable pour les attaques subites, vaste solitude qui, par la conformation du sol, et surtout par sa végétation, ressemble beaucoup au Kizyl-Koum, désert sans eau situé au nord de Bou-

khara. Ce n'est qu'à une farsang avant d'arriver à Meïamei qu'on rencontre de l'eau, et c'est là aussi qu'on trouve les premiers villages, Djoudana, Sireich et Kelata, presque contigus l'un à l'autre.

Nous mîmes dix heures à parcourir cette station de 9 grandes farsangs, sans compter une halte d'un peu plus d'une heure que nous fûmes obligés de faire pour donner la provende aux chevaux; mais telle est l'habitude des Orientaux en général, et des villageois persans en particulier, de marcher longtemps sans se fatiguer, que non-seulement aucun des piétons ne resta en arrière, mais qu'en parcourant, le soir, les différents quartiers de notre camp, je ne vis personne exténué par une étape de 70 kilomètres. Tous avaient l'air dispos, et chacun vaquait à sa besogne comme s'il n'avait pas bougé. L'aridité du pays que nous venions de parcourir ne tient pas tant à la nature du sol qu'au manque de sécurité. Jadis il y avait de nombreux et florissants villages qui ne manquaient pas d'eau pour l'irrigation de leurs champs; mais les incursions des Turcomans, qui ne discontinuèrent jamais pendant cinquante ou soixante années consécutives, ont transformé ces plaines ondulées, d'ailleurs très susceptibles de culture, en un triste désert. Le 17, nous passâmes à Miandecht, petit village à 6 farsangs de Meïamei. Ses habitants se retranchent, pendant la nuit, dans une forteresse, comme c'est l'usage dans tout le Khorassan. Après le coucher du soleil, les portes de ces enceintes fortifiées se ferment, et l'étranger n'y est admis sous aucun prétexte. Jadis Miandecht était célèbre pour ses usines de cuivre; on y trouve en quantité des scories à une assez grande distance des habitations actuelles. Cette circonstance et l'aspect vitreux de ces produits artificiels ont induit Fraser en erreur; il les a prises pour des obsidianes, roches volcaniques inconnues dans ces contrées. Le 18, l'aspect du pays que nous parcourûmes avait beaucoup d'analogie avec celui que nous avions traversé les jours précédents, avec cette seule différence, toutefois, que les mamelons qui bordaient la route étaient plus souvent couronnés de rochers d'origine volca-

nique, au milieu desquels, semblables à des îlots, surgissaient des roches avec des restes de nummulites très bien conservés. Les montagnes voisines, d'après le témoignage des habitants, sont riches en mines de cuivre. Presque à moitié chemin entre Miandecht et Abbas Abad, on trouve un caravansérail ruiné nommé Alhak; sa citerne était assez bien conservée, et remplie d'une eau fraîche très potable. Nous passâmes la nuit, du 18 au 19, à Abbas Abad, petit village à 6 farsangs de Miandecht, peuplé par des Géorgiens établis ici par chah Abbas au nombre de quarante familles. On leur confia la garde de la frontière en les exemptant de tout impôt; et quoique, depuis ce temps, les chahs de Perse y aient transféré à plusieurs reprises de nouveaux colons de la même race (nous avons trouvé nous-même une vieille femme qui se rappelait avoir été ramenée en bas âge de Tiflis), personne parmi les villageois ne parle le géorgien, et ce qui est plus surprenant encore, rien dans leurs habitudes, comme dans la conformation de leurs traits, ne trahit leur origine. Ils ont des figures parfaitement persanes, mais leurs femmes n'ont pas adopté l'habitude de se voiler.

A Astrabad, j'avais engagé un vieux mazandéranien, connu sous le nom de *Hadji Babr Kouch*, ou pèlerin tueur de tigres, à nous accompagner jusqu'à Méched, car il avait la réputation de connaître à fond les richesses minérales du pays que nous devions parcourir, et d'être un chasseur expérimenté et intrépide. Mais aucune de ses qualités ne résista à l'examen. Sa science se réduisit alors à la connaissance de quelques contes sur des soi-disant mines d'or et de pierres précieuses; ses chasses étaient toujours malheureuses, par suite de quelques obstacles imprévus; quant à sa bravoure, elle était destinée à subir, le 19, un rude échec. Depuis notre départ de Chahroud, chaque soir, après le coucher du soleil, nos serviteurs persans disparaissaient; et quand on allait à leur recherche, on était sûr de les trouver accroupis autour du vieux hadji qui murmurait des paroles inin-

telligibles, et, de temps à autre, frappait dans ses mains, en ordonnant à son auditoire d'en faire autant. Pour ces séances clandestines, il se dépouillait de son costume habituel, qui consistait en un casque de fer damasquiné, en une cotte de mailles serrée par une ceinture ornée de plaques de cuivre, à laquelle était accroché tout un arsenal d'armes à feu ; cet attirail guerrier était remplacé par une collection de tablettes de cuivre percées de petits trous, et couvertes de différentes figures cabalistiques qu'il consultait souvent et avait l'air d'y puiser le contenu de ses discours. Dès que quelqu'un de nous s'approchait de ce groupe, les tablettes étaient mises de côté, et la compagnie faisait semblant de s'entretenir de choses indifférentes. A force de questions, je parvins à apprendre que, parmi ses précieuses qualités, le tueur de tigres possédait celle d'être un très fort *rammal*, homme versé en géomancie, et que chaque soir on venait se renseigner auprès de lui pour savoir si le jour suivant se passerait heureusement, ou si nous courions le risque d'être attaqués par les Turcomans. Dans la soirée du 18 au 19, le hadji se livra, comme de coutume, à ses pratiques magiques, et nos domestiques persans le quittèrent très satisfaits de l'avenir heureux et paisible qu'il leur avait prédit. Le 19, nous nous mîmes en marche à 5 heures 20 minutes du matin. Ici la route s'éloigne des montagnes, et se rapproche du grand désert salé ; le sol est uni, et l'horizon serait très étendu, si le mirage, qui ne manque jamais d'apparaître avec la chaleur du jour, n'en rétrécissait le cercle. La surface du désert est souvent coupée par des ravins plus ou moins profonds, creusés par les eaux torrentielles qui se déversent sur la plaine chaque fois qu'une pluie d'orage éclate dans les montagnes. L'un de ces ravins garde presque toujours une eau salée, ce qui en rend le passage très difficile, et chah Abbas fit construire, à l'endroit où la route traverse ce marais salin, un pont de pierres connu sous le nom de Pouli Abrichim, localité souvent mentionnée dans l'histoire du Khorassan depuis le règne de ce grand roi. Près de ce pont, on

trouve un caravansérail ruiné et quelques collines derrière lesquelles les brigands turcomans se mettent souvent en embuscade, guettent le passage des caravanes et les attaquent dans cette localité, très favorable à une charge de cavalerie et très désavantageuse pour la caravane, qui ne peut passer le pont qu'assez lentement.

A peine avions-nous franchi ce pont, à 7 heures 20 minutes, que notre escorte signala sur une élévation voisine trois cavaliers qui disparurent dès qu'ils se virent découverts. Il était évident que c'étaient des Turcomans qui épiaient notre marche, et il était assez probable qu'ils faisaient partie d'un détachement plus fort, caché dans le voisinage. C'était assez pour mettre la caravane en émoi. Les chameaux furent arrêtés, notre unique canon et tous les hommes montés sur des chevaux furent placés à l'avant-garde, et le pauvre tueur de tigres, médiocrement enchanté déjà d'avoir une occasion de prouver sa bravoure, dut essuyer une bordée d'imprécations de ses dupes de la veille. Cependant l'hésitation que l'ennemi invisible mettait à se montrer ranima peu à peu le courage des plus hardis parmi les pèlerins; quelques Turcs du Chirvan partirent au grand galop dans la direction des montagnes, et revinrent bientôt n'ayant rencontré ni même vu personne. La caravane se remit en route, mais le hadji perdit sa réputation de brave et de devin. Les conférences nocturnes cessèrent, et il lui fallut dix jours d'efforts pour reconquérir une partie de la confiance qu'il inspirait auparavant.

Le sadriazam, ci-devant premier ministre du chah, a fait construire, à une portée de fusil du pont, une petite fortification, et y a fait placer une vingtaine de fantassins, soi-disant pour défendre les caravanes contre les attaques des brigands; mais, comme cette poignée d'hommes suffisait à peine pour empêcher les Turcomans de les emmener eux-mêmes en captivité, les caravanes étaient pillées comme par le passé, et la garnison n'était là que pour donner un témoignage officiel du pillage accompli. Après avoir traversé le petit village de Kahé, et les vastes ruines d'une localité qui por-

tait jadis le nom de Behmen-Abad, et qui, du temps de Truilhier, avait encore trente maisons, nous arrivâmes, à 1 heure 20 minutes, à Mézinan. Cet endroit comptait jadis, dit-on, 900 maisons, dont il ne reste maintenant que 140, 40 de plus qu'à l'époque où il a été visité par Truilhier. Dans les temps passés, son marché était très animé, mais ce n'est plus le cas actuellement. Son vaste caravansérail tombe en ruines et peut à peine abriter les pèlerins. L'industrie principale des habitants du village consiste en sériciculture; ils récoltent jusqu'à 50 batmans (147 kil. à peu près) de soie par an; en outre, ils fondent une quantité insignifiante de minerai de cuivre, et ils vendent les gâteaux de cuivre rouge à Sébzévar, à raison de 8 sahibkrans (9 fr. 60 c.) le batman. Nadir chah porta le premier coup à la prospérité de ce bourg, dont il dévasta le district en punition d'une révolte ; mais, profitant des troubles qui suivirent son règne, Allah Iar, khan de Djouvein, s'y établit et ne voulut pas reconnaître l'autorité de Feth Ali chah. Le roi l'attaqua en personne, mais, ayant vainement assiégé sa résidence pendant huit mois, il conclut avec lui une trève, l'assura de sa protection, et l'engagea à se rendre à Téhéran, où il le fit saisir et étrangler. Sa forteresse fut rasée, et les habitants, accablés d'impôts, abandonnèrent peu à peu leur village, qui depuis ne se releva jamais.

L'industrie séricicole que j'ai eu l'occasion d'étudier en Orient, depuis Samarcande jusque dans les provinces transcaucasiennes, est introduite depuis longtemps dans la Transoxiane, dans le Khorassan, dans le Mazandéran, dans le Ghilan, le Talich, et dans la province de Cheki ou Noukha. Sans entrer ici dans la discussion de la question savamment traitée par M. Latreille dans son *Cours d'entomologie* (t. I, p. 114 et 115), et après lui par Ch. Ritter, dans sa *Géographie de l'Asie*, à savoir, si cette industrie date, en Perse, des premières années du règne des Sassanides ou d'une époque antérieure, je ferai observer qu'elle y est très ancienne, et qu'il me paraît impossible d'admettre que du temps de

Justinien on ait ignoré à Constantinople que le ver à soie était élevé avec succès au sud de la mer Caspienne. En sorte que, si les moines qui ont rapporté la première graine de ce ver en Europe ont préféré aller la chercher au Serhind, très probablement Turfan, d'après M. Latreille, au lieu de la tirer des provinces persanes, beaucoup plus rapprochées de Byzance, il faut attribuer, selon moi, ce long détour à la mauvaise réputation que la soie persane avait dans le commerce alors comme de nos jours, et à l'espoir d'en produire une meilleure en allant recueillir des graines dans des contrées plus rapprochées de la Chine.

Passé Mézinan, la route devient moins dangereuse, et je profitai de la halte du 20 juin pour congédier l'escorte qui nous avait accompagnés depuis Bédecht; mais les artilleurs tenaient à nous suivre jusqu'à Soutkar, village situé à 4 farsangs à l'est de Mézinan, où nous arrivâmes, par une très belle route, le 21. Nous nous y arrêtâmes pour déjeuner, et la meilleure preuve que le danger d'être attaqué par les Turcomans avait entièrement disparu, c'est que les pèlerins se décidèrent à partir seuls pour Sébzévar. Nous couchâmes cette nuit-là à Mihr, caravansérail et petit village du même nom, où l'on récolte une trentaine de batmans de soie par an. Le 22, nous passâmes à Rived, caravansérail semblable au précédent, à 3 farsangs de distance de Mihr, et à 4 de Sébzévar. Plus on s'approche de cette ville, plus les villages deviennent fréquents; mais, quoique ce district soit un des plus anciens centres de population du Khorassan, on y trouve peu de monuments anciens. Le minaret du village de Khosrouguird fait une exception à cette règle. Cette bâtisse a la forme d'un cône tronqué, peu différent d'un cylindre; sa hauteur est de 29^{m},91 (98 pieds anglais 13 centièmes), et sa circonférence au sommet est de 8^{m},12 (26 p. a. 63). Une inscription coufique fait le tour du fronton; c'est une invocation pieuse, sans nom de constructeur, et qui se termine par les mots : « Ceci a été construit l'an 505 de l'hégire. » Donc, c'est un monument contemporain du règne du sultan Mou-

hammed, fils de Melik chah le Seldjoukide, et de l'époque du gouvernement du Khorassan par le sultan Sindjar. Mais le texte de l'inscription n'indique pas que cet édifice ait été construit par ordre supérieur, ce qu'on ne manque jamais de dire, et l'absence de ruines autour du minaret ne permet pas de penser que ce village ait jamais été beaucoup plus important qu'il ne l'est actuellement. Sébzévar est à une couple de farsangs de ce village. La ville a un aspect agréable; sa population n'est pas nombreuse, (12 à 15 000 âmes), mais elle paraît être prospère et laborieuse. Les vicissitudes éprouvées par cette ville, dans le courant des siècles, expliquent pourquoi elle a si peu de monuments anciens; à peine y trouve-t-on deux constructions dignes d'être mentionnées, un minaret dans la partie septentrionale de la ville, et un imam-zadèh au centre du bazar. L'inscription qui ornait jadis le haut du premier de ces monuments, paraît avoir été tracée en caractères coufiques, mais elle est trop détériorée pour qu'on puisse la déchiffrer. L'imam-zadèh est probablement une construction contemporaine de l'époque des premiers Séfévides ou des dernières années de la dynastie de Tamerlan. Elle porte une inscription en caractères rouk'a peu lisible, et le coufique n'y est employé que comme ornement, dans une seule sentence : « Dieu le miséricordieux », répétée plusieurs fois. Le district de Sébzévar est assez riche en minéraux; il y a des mines de cuivre, et, dans les monts Kouhmich, des mines de borax. Dans la ville même, on fabrique de l'ammoniaque qu'on extrait de l'eau sale des bains. On cultive beaucoup le mûrier dans les faubourgs de la ville, et l'on y produit une quantité considérable de soie.

Le 26, nous quittâmes Sébzévar, et par une route large et unie, passant entre de nombreux villages, nous arrivâmes au caravansérail de Zafranlou, ou Zafrani, à 6 farsangs de la ville. Ce caravansérail, qui mérite bien les louanges que lui donne Fraser, se trouve dans un état de ruine presque complet; mais on peut encore juger par ce qui en reste combien cette construction devait être belle

jadis. A droite de la porte d'entrée, regardant le sud, il y a une mosquée dans l'intérieur de laquelle, sous la coupole, on voit une belle inscription coufique assez bien conservée. Elle reproduit le verset 285 en entier, et le verset 286 du chapitre II du Coran jusqu'aux mots هاا كتسبت. La forme des caractères de cette inscription me paraît être identique avec celle des légendes tracées sur les monuments du IV^e^ siècle de l'hégire. Dans une vaste niche qui se trouve dans la première cour, tout un mur est bâti avec des briques disposées de manière à reproduire les noms des quatre premiers khalifes Aboubekr, Omar, Osman, Ali. Cela prouve d'une manière évidente, non-seulement que le constructeur de cet édifice était un sunnite, mais aussi que la construction a été faite à une époque où ce rite était toléré dans le Khorassan, donc bien avant l'époque des Séfévides, et non pas sous chah Abbas comme on l'avait dit à M. Truilhier. Sur les murs d'un bain attenant au caravansérail, mais presque entièrement détruit, j'ai pu déchiffrer dans un fragment d'inscription : « l'architecte Mouhammed..... fils de Kassim. » Enfin sur la face extérieure du mur oriental du caravansérail, on voit le commencement d'une inscription en beaux caractères coufiques, dont il ne reste que ce peu de mots : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux..... la construction pendant le règne du grand sultan..... » Le style d'architecture de ce beau monument et le caractère de ses inscriptions permettent, à ce qu'il me semble, d'assigner avec beaucoup de probabilité le règne du Seldjoukide Mélik chah comme l'époque de sa construction.

M'étant décidé à entreprendre directement de Zafrani une excursion aux mines de turquoises, j'expédiai un des topographes, avec les plus lourds bagages, à Nichapour, et le 27 je me dirigeai, avec tous mes autres compagnons de voyage, vers les montagnes. Pendant une heure et demie, on marche dans la plaine, puis on entre dans un défilé qui conduit par une pente assez douce au sommet d'un col dont on ne put me dire le nom, mais près duquel se trouve

un très beau jardin dont la verdure avait conservé sa fraîcheur printanière, tandis que dans la plaine, depuis quelques semaines déjà, tout était brûlé par le soleil. Ce col est assez élevé ; le baromètre y marquait 510mm par une température extérieure de 20 degrés centigrades. La descente du col ne présentait aucune difficulté ; elle conduit à un assez large défilé qui débouche dans une vallée entourée de montagnes et contenant trois villages : Nourabad, Zarghé et Roukghé. Auprès de ce dernier, on voit une source dont l'eau, en s'écoulant, forme un dépôt calcaire qui durcit très vite à l'air. Après avoir traversé cette vallée, on fait l'ascension du col dit Hezar-Tchil ; la montée est pierreuse et peu commode. De cette hauteur, on découvre une vaste plaine bornée au nord par les montagnes de Djouvein, où sont situées les mines de turquoises. Cette plaine n'est cultivée que dans le voisinage des montagnes, où les sources souterraines sont plus fréquentes.

Nous nous arrêtâmes au village de Chourab, donné par Mouhammed chah à des khans de Hérat du rite chiite, qui, étant passés aux Persans pendant le siége de cette ville en 1838, ont dû quitter leur patrie après la retraite des troupes du chah. Nous rencontrâmes dans cette plaine, pour la première fois, un campement de Beloudjs ; il y a vingt ou vingt-cinq ans, ils furent transférés de force dans ce district du Khorassan, des alentours de Bam et de Nourmanchir, au nombre de 4000 familles, en punition des brigandages qu'ils commettaient dans le Kirman. Ils sont très basanés, ont des figures plates et des nez peu proéminents, mais leurs yeux sont assez bien fendus ; leurs femmes ne se voilent pas, et ils vivent sous des tentes faites en tissus de laine noire très grossiers. Ils commencent déjà, d'après ce qu'ils m'ont assuré, à oublier leur langue, et tous, hommes et femmes, parlent le persan. En nous approchant des montagnes où se trouvent le village de Maadan et les mines qui en dépendent, nous vîmes une quantité d'excavations peu profondes qu'on nomme Maadani Hakki, ou « les mines du bon Dieu ». Les mines principales sont affermées par

l'État, et ne peuvent être exploitées que par les individus munis d'une permission spéciale du fermier général ; mais il n'est défendu à personne de faire à ses risques et périls des recherches dans le voisinage d'anciens puits, et les excavations que nous avons vues provenaient de ces essais d'exploitations. Généralement, la turquoise forme des strates, ou plutôt des feuilles plus ou moins épaisses dans une pierre calcaire ferrugineuse, quelquefois de couleur blanche, et quelquefois de couleur rouge de brique. On trouve rarement près de la surface du sol des veines de belles couleurs, mais la présence de veines d'un coloris pâle, qui n'ont aucune valeur, sert souvent d'indice sur la proximité d'une couche plus fortement colorée, qu'il est avantageux d'exploiter. La description des mines, faite par M. Fraser, est assez exacte ; elle l'est encore plus dans la notice de M. Chodzko. A l'époque où je les ai visitées, elles étaient données par le chah en apanage au gouverneur du Khorassan, qui les avait affermées à raison de 800 ou 1200 ducats par an. Le fermier général vend en détail aux habitants du village de Maadan le droit d'exploiter tel ou tel puits.

La profondeur à laquelle on est parvenu dans les mines anciennes est le plus grand obstacle à leur exploitation lucrative. La plupart des puits sont à moitié envahis par l'eau, dont les mineurs ne savent pas se débarrasser ; de plus, le manque de bois de construction ne permet pas de soutenir par des contre-forts les parois des forages, et la nature friable et spongieuse de la roche fait que les éboulements sont fréquents, ce qui rend le travail dans les galeries très dangereux, et arrête même tout à fait l'exploitation ultérieure, car il serait impossible de déblayer les galeries fermées par ces éboulements, sans une mise de fonds considérable qui surpasse les moyens des villageois. Quelquefois ces éboulements sont produits par des tremblements de terre ; les deux plus récentes secousses, très nuisibles aux mines, ont eu lieu le jour de l'équinoxe du printemps de l'an 1271 de l'hégire, et au mois de ramazan de l'an 1273. Il n'est pas rare qu'une quinzaine de

malheureux ouvriers restent ensevelis sous ces décombres, sans parler de ceux qui se cassent bras et jambes par l'incurie des entrepreneurs, et le mauvais état des cordes et des poulies au moyen desquelles on fait descendre les mineurs dans les puits.

Nous arrivâmes à Maadan vers le coucher du soleil, et la première chose qui me frappa fut un tas d'herbes sèches, de forme peu commune, placé près des maisons; un examen attentif de cette herbe, par M. Bunge, fit voir que c'était la *gundelia tournefortia*, qu'on nomme *cholpa*, et qu'on conserve pour la donner en hiver aux ânes et aux moutons. Ceci prouve que l'hiver est ici plus rigoureux que dans d'autres endroits de la Perse, car généralement ailleurs on n'use pas de tant de précautions. Le goût amer de cette plante semble convenir aux animaux, qui l'aiment beaucoup, et se trouvent très bien de cette pâture. Nous restâmes le 28 à Maadan, pour donner le temps à notre géologue d'examiner les mines en détail. Par les raisons que j'ai indiquées, on attaque rarement le roc vif dans les anciennes galeries; on se contente de trier les déblais amoncelés, pendant des siècles, en quantité prodigieuse à l'entrée des puits. On met de côté les morceaux de roche sur lesquels on remarque quelques traces de turquoise bien colorée; à l'aide du marteau on enlève les parties communes de la roche, puis on transporte le résultat de ce triage au village de Maadan, où ces débris sont lavés à la fontaine, opération nécessaire pour mettre en évidence la pureté de leur couleur. Ayant définitivement choisi ce qu'il y a de plus parfait, on polit ces pièces à l'aide d'une roue en bois, quelquefois même on tâche de leur donner par la taille une forme ovoïdale presque conique, qui est la plus estimée pour les turquoises. Mais comme la couche de cette espèce d'émail bleu de ciel, qui, en se déposant sur la pierre calcaire, en fait une turquoise, est rarement épaisse, et qu'il n'y a aucun moyen de reconnaître son épaisseur à la vue, l'opération de la taille est très chanceuse et gâte souvent des pierres qui, restant plates, pourraient être assez bien vendues. Jusqu'à présent, on ne connaît que

quatre points en Asie où l'existence du gisement de turquoise ait été positivement reconnue, dont deux par notre géologue M. Goebel, près de Iezd, dans les montagnes de Taft, et à Kalei-Zéri, dans les montagnes qui forment la limite du désert Lont au nord; enfin ceux de Nichapour et de Nourata en Boukharie. Personnellement, je n'ai visité en détail que la mine connue sous le nom de mine d'Adbourrezak.

Nous quittâmes le 29 le village de Maadan pour examiner les mines de sel gemme. Elles sont situées à une heure et demie de distance de Maadan, dans les derniers contre-forts de la chaîne principale. La couche de sel gemme, mise à nu et exploitée lors de notre visite, a une épaisseur de 150 mètres. Elle se trouve assez près de la surface du sol, et est assez homogène, n'étant traversée que par de minces couches d'argile commune. Le sel de cette mine présente un amas compact de très petits cristaux, ce qui fait que les morceaux d'une épaisseur d'un décimètre sont déjà presque opaques. Les travailleurs attaquent cette mine à coups de marteau, en s'aidant d'un chant très monotone. Le sel est transporté à Nichapour, en petits blocs ou en sacs, à l'état de poudre; un mince filet d'eau saline s'échappe dans cet endroit de la montagne et se perd dans la plaine. Ses bords sont recouverts d'une couche assez épaisse de cristaux salins. En suivant le cours de ce ruisseau, nous atteignîmes un petit village très pauvre, nommé Kurgatchoulou, non loin duquel il y avait un campement de Beloudjs. A deux heures de l'après-midi, après une marche totale de quatre heures et demie, nous atteignîmes un grand et beau village, Khanlouk, situé sur la rive droite d'une rivière assez considérable nommée Bora. Ce village est remarquable par son vaste jardin, où nous fîmes placer nos tentes. Une route unie et large nous conduisit le 30 à Nichapour, à travers une plaine richement cultivée. Nous rencontrâmes ici les premiers Kurdes de la tribu Almaly. Ces nomades ne sont pas aborigènes du Khorassan; les Séfévides, Nadir chah et les Kadjars les ont souvent transférés de la frontière occidentale de

l'empire de Perse dans les districts de Nichapour et de Kabouchan. On évalue leur nombre, dans ces deux districts, à quarante mille familles. Ils passent l'hiver dans des villages situés dans la plaine; mais au printemps il les quittent pour aller camper avec leurs troupeaux dans les montagnes, ne laissant dans leur résidence d'hiver que trois ou quatre individus pour surveiller l'irrigation de leurs champs assez mal cultivés.

Nous restâmes à Nichapour le 1er et le 2 juillet; c'est une ville complétement déchue de sa prospérité passée. Elle est assez vaste, mais l'enceinte circonscrite par ses murs, tombant en ruine, est remplie de maisons écroulées et de boutiques fermées faute de commerçants. Je n'ai pas besoin de rappeler que Nichapour est une des plus anciennes et des plus célèbres cités de cette partie de l'Asie; les désastres de son passé orageux expliquent sa pauvreté en monuments anciens. Elle n'a à offrir aux voyageurs que quelques tombeaux de ses habitants plus ou moins célèbres. Près du bastion de l'angle nord-est de la citadelle de Nichapour, on montre une dalle sépulcrale gravée en 1094 de l'hégire, et placée dans une chapelle érigée en l'honneur d'un saint local, dit Nourouz. Plus loin, on montre le tombeau de l'imam Zadèh Mahrouk, parent de l'imam Djafar et amant d'une parente de lézid qu'il sut convertir à sa foi. Le khalife, ennemi juré des chiites, ayant appris cette abjuration, qui était une véritable apostasie à ses yeux, ordonna de brûler les deux amants à petit feu. Dernièrement, le clergé de Nichapour, guidé par le rêve d'un habitant du village d'Imam Zadèh, découvrit les soi-disant tombeaux des enfants d'Abou Mouslim, célèbre chef du soulèvement khorassanien contre les Oméïades; mais les grandes plaques de briques émaillées qu'on dit avoir extraites de ces tombeaux, et dont les inscriptions devaient établir l'authenticité de cette découverte, n'ont été pour moi rien moins que probantes. Elles contiennent quelques mots sans suite, en caractère neskhi de la fin du VIIIe siècle de l'hégire, et avaient servi, sans aucun doute, à l'ornement de quelques mosquées qui s'élevaient jadis à l'endroit où on les a trouvées.

Le tombeau du célèbre mathématicien Omar Kheïami ne porte aucune inscription ; au-dessus de celui du fameux poëte Ferid-Eddïn-Attar, on a fixé une belle dalle sépulcrale en marbre noir, avec une longue inscription en vers ; et quoique le monument soit bien postérieur à la mort de cet homme célèbre, l'inscription n'est pas dénuée d'intérêt. J'en fis prendre une copie que j'ai communiquée à M. Garcin de Tassy. Le 3, nous allâmes camper dans les jardins de la mosquée Kadam-Gâh, construite en 1091 par ordre du chah Souleiman ; on y conserve une plaque d'ardoise trouvée dans cet endroit, et portant l'empreinte en creux du pied de l'imam Aly Riza.

Ici la route se bifurque. La voie postale reste dans la plaine, et par Chérif-Abad (8 farsangs), va à Méched (6 farsangs). L'autre branche, un peu plus courte, est plus agréable à cette époque de l'année, car elle coupe les montagnes. Ayant expédié presque tous nos bagages par la grande route, nous prîmes nous-mêmes le chemin de la montagne, exactement décrit par Fraser ; mais la saison où le voyageur anglais l'a vu n'était guère propice à montrer cette voie sous son meilleur aspect. Du reste, comme moyen de communication, elle est toujours fort mauvaise. Traversée et minée dans tous les sens par des torrents impétueux, rétrécie par des arbres et des broussailles, présentant à chaque pas des montées et des descentes abruptes et rocailleuses, cette route est peu commode ; mais en été c'est un des endroits les plus pittoresques qu'on puisse voir en Perse. Les montagnes qu'on franchit ici sont un embranchement sud-est de la grande chaîne latitudinale qui traverse le Khorassan. A l'occident et au sud, elle borne la vallée de Méched, et se termine, près de Tourbeti-Cheikhi-Djam, par un promontoire escarpé. Dans l'endroit où nous avons passé cette chaîne, elle présente une série de vallées profondes dirigées presque toutes du nord-ouest au sud-est et entourées de hautes montagnes. Cette dernière circonstance contribue à conserver l'humidité dans ces vallées plus

longtemps que dans les endroits ouverts et accessibles à l'influence de l'air sec de la plaine; et, tandis que partout ailleurs la végétation était brûlée par un soleil ardent, ici elle conservait sa fraîcheur printanière.

Pour avoir le temps de prévenir les autorités de Méched de notre prochaine arrivée dans cette ville, nous restâmes le 5 juillet à Djigar, charmant village situé dans les montagnes où les habitants de Méched vont chercher un abri contre les chaleurs de la canicule. Le 6, nous traversâmes une série de riches villages disposés le long d'un ruisseau formant un affluent de la rive droite de la rivière de Méched. Ils se distinguent des autres villages de la Perse par la présence de nombreux cafés, sur la devanture desquels sont invariablement étalés, d'un côté de la porte d'entrée une rangée de *kalians* (pipes à eau) en argile, enjolivés de toutes sortes d'arabesques, de l'autre, des *samovars* ou bouilloirs russes en cuivre jaune, bien polissés, resplendissant au soleil, et entourés de services à thé fabriqués en Allemagne ou en Angleterre. Mais, dès qu'on s'éloigne de la vallée de ce ruisseau, on retombe dans le désert. Le sol aride et argileux se crevasse sous l'influence de la chaleur et de la sécheresse. De grands espaces sont couverts de débris de pierres détachés des montagnes voisines par les eaux pluviales; la végétation n'a que de rares représentants brûlés par le soleil; en un mot, rien ne rappelle qu'on se trouve dans le voisinage des terres cultivées. Une longue et pénible montée conduit au sommet du dernier col, d'où l'on descend dans la plaine de Méched. Ce col porte le nom de Selam-Tepessi, ou montagne du Salut; quand l'air n'est pas obscurci par le brouillard sec, on découvre de cette hauteur les coupoles dorées des mosquées de Méched, s'élevant au dessus de la vaste ceinture des jardins de la ville. Les pèlerins ont l'habitude de s'arrêter ici pour réciter une courte prière, et y marquent leur passage en ajoutant quelques pierres aux nombreuses pyramides en plaques d'ardoises entassées par leurs pieux prédécesseurs, et servant d'abri à une quan-

tité de rats de terre. A 7 kilomètres de la ville, des délégués du prince sultan Mourad-Mirza, oncle du chah et gouverneur du Khorassan, vinrent à notre rencontre. Ce *pichvase*, ou escorte d'honneur, se composait du grand-maître des cérémonies de la cour du prince, du frère de Sami-Khan, gouverneur de Kabouchan, et du colonel Mouhammed Baghyr-Khan, accompagné d'une nombreuse suite de cavaliers très bien montés. Un officier napolitain, M. Djanuzzi, instructeur dans l'armée du chah, avait bien voulu se joindre à ces fonctionnaires persans. C'est avec ce pompeux cortége que nous entrâmes dans l'enceinte de la ville sacrée aux yeux des Chiites, où l'on avait eu l'attention de nous préparer une vaste maison, celle du khan-naïb, adjoint du gouverneur, lequel se trouvait à cette époque à Téhéran.

Les limites de ce travail ne me permettent pas de donner une description détaillée de Méched, mais je crois pourtant devoir indiquer sommairement les principales curiosités de cette ville, qui, comme le dit très exactement M. Conolly, frappe par son originalité même le voyageur européen, accoutumé à la vue des grandes capitales, et qui, aux yeux des naïfs Orientaux qui n'ont jamais quitté l'Asie, passe pour une merveille.

Située au fond du Khorassan, à 950 kilomètres de Téhéran, à 1150 de Boukhara, à 540 de Khiva, à 850 de Kandahar et à 430 de Hérat, cette ville est entourée de tous côtés par d'arides et tristes solitudes. L'été, le soleil ardent élève la température de ces plaines à celle des contrées tropicales; en hiver, les terribles bourrasques venant du nord les couvrent d'un linceul de neige. Le printemps et l'automne sont très beaux; mais de trop courte durée. En sorte que, quelle que soit la saison, et quelle que soit la direction que prenne le pèlerin musulman pour s'y rendre, il doit passer par une série de privations, d'ennuis et de dangers qui rehaussent à ses yeux les charmes de Méched, oasis entourée de beaux jardins, riche en souvenirs sacrés, à cause même des convictions les plus intimes de sa foi, et où, à chaque pas, il rencontre les monuments des pre-

mières luttes et des premiers martyrs du rite chiite. Après une longue suite de jours passés dans le désert, il se retrouve dans une ville populeuse, au milieu de vastes marchés et de caravansérails remplis d'objets de nécessité et de luxe. Un corps imposant du clergé, de *derviches* et de *marsiakhans*, fait vibrer à tout instant les cordes les plus sensibles de son âme, en lui retraçant en paroles chaleureuses et imagées les intérêts de sa religion, qui lui est si chère. Enfin, une nombreuse population de femmes jeunes et belles, qui, d'après les règles accommodantes du rite chiite, ne demandent pas mieux que de conclure des mariages parfaitement légitimes pour un mois, pour quelques semaines et même pour vingt-quatre heures, présente au pèlerin musulman un moyen facile d'oublier qu'il est loin du foyer domestique. Chaque soir, dès que le soleil cesse de darder ses feux sur la ville, les minarets dorés qui flanquent les portes du tombeau d'imam Ali-Riza sont richement illuminés avec des lanternes. Les Muezzins, par une invocation longue et sonore qui n'est en usage que dans le Khorassan, invitent les musulmans à la prière du soir, et les Kaliantchis, qui remplacent ici les cafedjis de Constantinople, éclairent en même temps leurs boutiques, où la foule, après avoir savouré les émotions d'un culte fanatique, vient en chercher d'autres moins salutaires pour l'âme, mais assaisonnées de *beng* et d'opium.

Méched a une forme oblongue, et son grand axe est dirigé de l'ouest à l'est. Un canal assez large traverse toute la ville dans la même direction ; ses bords sont plantés d'arbres, et ses quais forment les deux plus belles rues de la ville. Sur les deux tiers de sa longueur, à partir de la porte occidentale, commence le quartier saint, entouré de palissades et occupant une surface de forme presque carrée, de 400 à 500 mètres de côtés. Cette partie de la ville est tellement révérée, que les musulmans eux-mêmes n'osent pas y circuler à cheval ; quant aux chrétiens, aux juifs et aux Hindous, il leur est défendu même de s'y montrer. Les plus riches bazars, les caravansérails et les bains les plus en vogue, enfin les

médressehs ou écoles les mieux dotés, se trouvent dans cette partie de la ville. Le centre du quartier saint est occupé par la mosquée où reposent l'imam Ali-Riza et le khalife Haroun-Ar-Rachid, au sud de laquelle se trouve la mosquée de Gouherchad-Agha; le reste est occupé par les maisons des particuliers et les établissements publics, tels que hospices, logements des desservants de la mosquée de l'imam, écoles, etc. Le quartier saint est une espèce d'État dans l'État; il possède son administration spéciale, sa police et ses tribunaux, en sorte que l'action du pouvoir laïque s'arrête aux palissades qui en marquent les limites. Les criminels mêmes, voleurs ou assassins, une fois dans cette enceinte sacrée, n'ont en principe rien à craindre des poursuites de la justice. Mais, comme le chef de cette administration, ou le *moutawalli-bachi*, est un employé séculier nommé et révoqué par le chah, « il y a avec le ciel des accommodements ». Le criminel est gardé trois jours; puis, s'il n'a pas des moyens très puissants d'intéresser en sa faveur ses protecteurs du clergé, ou s'il n'a pas le bon esprit de s'évader sans bruit, il est livré au gouverneur. La chose la plus extraordinaire est que l'imam lui-même, mort il y a plus de mille ans, est censé prendre une part très active aux choses de ce monde; il accepte des suppliques que les crédules déposent sur son tombeau, et donne des réponses par écrit, légalisées par l'apposition de son cachet, énorme plaque carrée d'une fabrication moderne. Une quantité de membres du petit clergé vivent de la paye qu'ils reçoivent pour rédiger ces actes.

Il est impossible de préciser le nombre des pèlerins qui se rendent annuellement à Méched, tant à cause de la variabilité de ce chiffre, que de l'extrême liberté avec laquelle on entre et on sort de la ville sans y laisser de traces officielles; mais si ce que l'on m'a dit est vrai, que chaque jour les cuisines, entretenues aux frais de la mosquée de l'imam, distribuent aux pèlerins indigents 150 batemans de Méched, à peu près 750 kilos de riz cuit, il est permis de supposer que le chiffre de la population flot-

tante est supérieur à 50 000 par an. Quant à la population stable, elle ne va pas au delà de 60 000 âmes.

Sans entrer dans beaucoup de détails sur la mosquée de l'imam Riza, sur laquelle j'ai recueilli de nombreux renseignements que je publierai peut-être dans un article spécial, je me bornerai à communiquer ici quelques observations qui manquent dans toutes les relations de mes prédécesseurs, notamment sur la bibliothèque de l'imam, et sur les dates chronologiques que nous fournissent les inscriptions des murs de son mausolée.

La bibliothèque de l'imam ne peut guère être plus ancienne que l'époque du règne de chah Roukh, encore n'y a-t-il qu'un koran qui ait été déposé dans cet établissement littéraire pendant le règne de ce roi. Ce manuscrit a été copié par le petit fils de Tamerlan, Baisongour Mirza, célèbre calligraphe et gouverneur de Méched. Après cela, les plus anciennes donations authentiques sont celles de chah Abbas et de chah Hussein. Ce n'est que le dernier Moutawallibachi, le *Sadri divan Khanèh,* homme très remarquable par son érudition et qui a visité la bibliothèque impériale à Saint-Pétersbourg lors de son ambassade en Russie, qui ait songé à faire dresser un catalogue de cette riche collection de manuscrits. Il a eu la complaisance de mettre à ma disposition ce curieux document, et même il a bien voulu me permettre d'examiner les ouvrages qui pouvaient m'intéresser particulièrement. Voici en peu de mots le résultat de mon examen.

La bibliothèque possède en tout 2997 ouvrages en 3654 volumes, et 64 titres en 100 rouleaux, tels que legs pieux, donations, etc. Au nombre des livres, 1041 sont des korans, dont 189 imprimés et 852 manuscrits; 42 de ce dernier nombre sont réputés être copiés par des imams, et il n'y a que 5 korans qui soient écrits en caractères coufiques : le reste est en caractères naskh et reikhani. Quelques uns de ces manuscrits sont d'une rare beauté et de dimensions colossales. Nadir-Chah et un certain Assad-Oullah-il-Khatouni sont ceux qui ont le plus contribué à

enrichir la bibliothèque; chacun d'eux a fait don de 400 manuscrits. Après eux viennent l'eunuque Safi Ahmed-Touni, dit Ahen (232 manuscrits); Agha Zein-el-Abeddin, serviteur de l'établissement (174), etc. D'après l'ordre des matières, ces ouvrages sont classés ainsi :

Korans.	1.041 vol.
Livres de prières et Guides des pèlerins. .	299
Traités de jurisprudence de tous les rites.	246
— du rite chiite. .	221
Autres ouvrages, tels que : Traités sur les devoirs extérieurs, l'ablution, le namaz, etc., traditions, décisions judiciaires dans des cas singuliers, etc. . .	931
Ouvrages concernant la doctrine des Soufis.	47
Traités de logique.	50
Philosophie et métaphysique.	189
Mathématiques.	49
Médecine.	81
Dictionnaires, rhétorique, et art de lire le Koran.	166
Histoire.	39
Poésie arabe, persane et turque.	43
Prosodie.	105
Encyclopédies.	9
Collections de différentes pièces littéraires et scientifiques (Medjmoué).	138
TOTAL.	3,654 vol.

Le peu de temps que je pouvais consacrer à l'examen de cette immense collection de manuscrits m'avait obligé de me borner à trois classes d'ouvrages : aux traités de mathématiques, à l'histoire, qui comprend aussi la géographie, et à la poésie. Parmi les premiers, il y a deux traductions arabes de traités anciens, de la *Spherica* de *Theodosius* et des sections coniques d'*Apollonius;* le reste ne m'a pas semblé avoir une grande valeur. En fait d'ouvrages historiques, je ferai remarquer un assez bon exemplaire de *Fetoukhi-Cham;* le premier volume de Tabari, en arabe; le *Tarikhi Mikrazi;* le premier volume du grand dictionnaire de

Yacout muni d'*ihrabs*, mais avec une préface incomplète; les *Merveilles de la création*, par Cheikh Mouhammed Chafeï; une histoire détaillée de la campagne de chah Abbas à Balkh, etc. Dans le département de la poésie arabe, on peut mentionner les *Divans de Moutannabi*, d'Abdoul-Ali-Maazi, d'Ibrahim Ou'k-sous, etc., et quelques commentaires de ces poëtes qui me paraissent assez rares. La collection des manuscrits de Méched est importante; mais beaucoup de bibliothèques européennes, comme celles de Paris, de Londres, d'Oxford, de Saint-Pétersbourg, etc., n'ont presque rien à lui envier. La section de jurisprudence et les *Medjmoué* doivent contenir des choses curieuses et inédites; mais pour les découvrir, il faudrait rester à Méched quelques mois. Les titres conservés dans le Sehn, mot collectif par lequel on désigne la mosquée d'imam Ali-Riza et toutes ses dépendances, ne sont remarquables ni par leur ancienneté, ni par la variété de leur contenu. La plus ancienne charte est de l'année 938 de l'hégire : c'est une donation faite à la mosquée de l'imam, d'un village, Ahmed-Abad, par un pèlerin, Hissam-Eddïn. Ces documents peuvent être ainsi classés d'après les règnes auxquels ils appartiennent : 2 sont contemporains du règne de chah Tahmasib (930-984); 3 du règne de chah Abbas le Grand (990-1037); 1 du règne de chah Séfi (1037-1051); 1 du règne de chah Abbas II (1051-1077); 14 du règne de chah Souleiman (1077-1106); 8 du règne de chah sultan Hussein (1106-1135); 1 de l'époque de la domination des Afghans en Perse; 3 du règne de Nadir-Chah (1145-1160), et tous les trois antérieurs à l'année 1154, où Nadir déclara Méched capitale de l'empire; 1 contemporain du règne de chah Adil (1160-1162); 1 du règne de chah Roukh (1162-1164), 9 du règne de Kérim-Khan-Zend (1164-1193); 4 du règne d'Agha Mouhammed-Khan. Enfin les 40 années de Fetkh-Ali-Chah ne fournissent que 7 documents; les 14 années du règne de Mouhammed Chah, 10, et les 12 années de Nassr-Eddïn-Chah, 6 : en tout 64 pièces.

Les murs du Sehn nous ont conservé des indications chronologiques qui établissent en quelque sorte l'histoire de ce célèbre édifice. Ces dates ne remontent guère au delà de l'époque des Séfévides, quoique nous sachions par le voyage d'Ibn-Batoutah que de son temps déjà cette mosquée existait et était révérée; mais comme la dynastie fondée par Chah Ismaïl fut la première famille royale en Perse qui donna au rite chiite un caractère officiel, elle tint aussi à associer le nom de ses représentants avec tous les monuments révérés par cette secte. Une inscription qui fait le tour de la coupole élevée au-dessus du tombeau de l'imam, dit que ce dôme a pu être achevé par la munificence de chah Abbas; mais la date de sa construction est effacée. Le haut de l'*aivan* doré est orné d'une inscription qui rapporte son achèvement au règne de chah Hussein, en l'année 1085; les vers qui occupent le milieu de cet aivan nous informent que Nadir-Chah l'a fait dorer en 1145, avec de l'or enlevé par lui « aux Indes, au Kaisar et au Khakan. » Les *aivans* oriental et occidental du Sehn ne portent que des inscriptions religieuses, et celles de l'*aivan* méridional disent que cette porte a été construite par ordre de chah Abbas II, en 1059; enfin le bas de tous ces *aivans* fut orné, en 1262, d'inscriptions qui reproduisent en briques émaillées différents chapitres du koran. Au sud du mausolée de l'imam se trouve une belle et vaste mosquée construite par la femme favorite de Chah Roukh, Geuher-Chad Agha. Au-dessus de la façade principale de ce temple, on lit qu'il a été élevé à l'époque du règne de Chah Roukh, fils de Timour Gourekan, en 821 de l'hégire (1). Sur le bord oriental du mur de face on a tracé un *hadis* du prophète : « Le croyant est dans la mosquée comme le poisson dans l'eau; » à hauteur égale du sol, on lit sur le côté occidental du même mur cet autre *hadis* : « L'athée est dans la mosquée comme un aigle dans sa

(1) Ainsi, Mirkhond est assez exact en rapportant, dans son Rouzet-Usseſa, la construction de cette mosquée à l'an 822.

cage. » L'*aivan* méridional de cette mosquée a été reconstruit par chah Hussein en 1087; des vers placés au bas de cet *aivan* nous informent qu'un tremblement de terre « fit une blessure à cette mosquée », et que « le chah ordonna de la panser en 1088 ». La différence entre les dates du haut et celles du bas du même mur ne doit pas surprendre, car la beauté et la variété des ornements dont il est recouvert témoignent assez qu'il n'a pu être achevé en un an.

La citadelle de Méched se trouve dans la partie sud-ouest de la ville; une vaste place, où il est défendu aux particuliers de bâtir, s'étend devant elle, et depuis la dernière révolte du Khorassan cette fortification a été mise en assez bon état. Les maisons de la ville, généralement parlant, ne sont pas spacieuses. Rarement elles ont plus de deux cours; et comme, presque partout, le niveau de la rue est plus élevé que celui des cours intérieures, les entrées des maisons forment des couloirs longs et sombres, disposés en pente. Méched est bâtie dans une plaine, et l'enceinte de la ville ne contient pas d'élévation, sauf un mamelon situé dans sa partie nord-est, que je crois être artificiel. La montagne la plus rapprochée de la ville est le chaînon de roches quartzeuses situé à 2 ou 3 kilomètres de la ville à l'ouest-sud-ouest. On trouve dans cette roche de minces filons d'or, qu'on a souvent essayé d'exploiter; mais les frais d'exploitation en ont toujours dépassé le rapport. Dans le quartier saint, presque toutes les rues sont pavées; ailleurs elles ne le sont que rarement, ce qui est fort heureux, car ce pavé n'étant jamais réparé, entrave, dans beaucoup d'endroits, les communications au lieu de les faciliter. Depuis le dernier soulèvement du Khorassan, on a établi dans toute la ville, mais surtout dans le voisinage du quartier saint, des corps-de-garde. Deux régiments de troupes régulières sont constamment en garnison à Méched, et l'on y envoie de préférence des Turcs de l'Aderbeidjan, car les soldats de cette race ne fraternisent jamais avec les Khorassaniens. Au nord du quartier saint s'étend un vaste cime-

tière nommé Katle-Gâh; son terrain, vendu au profit de la mosquée de l'imam, constitue un des principaux revenus de cet établissement, car le nombre de cadavres transportés annuellement à Méched de toutes les contrées où le rite chiite est en vigueur, est très considérable. Chaque caravane arrivant de Derbend, de l'Inde, de Bagdad, comme de l'Afghanistan, apporte quelques dépôts de ce genre. Le clergé ne permet pas qu'on marque l'endroit de la sépulture d'un défunt par un monument solide, car, dès que le temps et l'intempérie de l'air détruisent le modeste parallélipipède en pisé qui remplace ici les mausolées et les dalles sépulcrales, le terrain est considéré comme vierge, et l'on y enterre, moyennant finances, le premier mort qui est présenté, sans trop s'inquiéter des restes de son prédécesseur. L'intérieur de la ville n'est pas riche en jardins. Au centre il n'y en a qu'un seul un peu considérable, celui du khan Naib; au nord de la citadelle il y en a aussi quelques-uns, parmi lesquels celui de l'imam Djoumé est le plus vaste. Mais chaque cour intérieure est ombragée par quelques arbres, et dans les faubourgs, surtout au nord de la ville, il y a beaucoup de plantations. L'eau de Méched n'est pas bonne; en été, pendant les fortes chaleurs, de petits vers apparaissent dans tous les bassins. Mais on remarque à peine cet inconvénient, car la glace est à bon marché, et les fruits sont excellents, très abondants et coûtent fort peu de chose.

Malgré les nombreuses invasions et les révolutions sanglantes dont le passé de Méched est si riche, la ville a quelques monuments anciens en dehors du quartier saint. Dans le vieux bazar, au centre de la ville, se trouve une mosquée dite mosquée du Chah. Au-dessus de son aivan, on voit les restes assez bien conservés du 39e verset du chapitre II du Koran, à la fin duquel on a tracé « année 1119 ». Les bordures de ce mur, à droite et à gauche, étaient jadis ornées d'une inscription, dont il ne reste que peu de traces. Dans celle du côté droit on peut déchiffrer : « Ouvrage d'Ahmed, fils de Chems Eddïn Mouhammed, archi-

» tecte de Tébriz. » A gauche, on voit quelques mots qui terminaient une phrase effacée après lesquels on lit : « Dans l'année 855. » Dans une ville comme Méched, qui a un sanctuaire aussi révéré que la mosquée de l'imam Ali-Riza, on ne s'attendrait guère à rencontrer des chapelles consacrées à d'autres saints ; néanmoins la piété des pèlerins a trouvé le moyen d'en élever quelques-unes. Ainsi, au nord du quartier saint, on voit une chapelle assez pauvre, connue sous le nom de Piri-Palandouz, c'est-à-dire « du vieillard qui fabriquait des selles de chameaux »; l'inscription dit que cet édifice fut construit par ordre du sultan Mouhammed Khodabendèh en 985. Comme dans les titres qui précèdent le nom de ce prince il est nommé le « grand sultan et le khakan élevé, gardien des pays de Dieu, conservateur du culte divin », etc., épithètes qu'on ne donne d'habitude qu'au roi régnant, je crois qu'il s'agit ici du prédécesseur de chah Abbas le Grand, Mouhammed-Mirza, qui monta sur le trône en cette même année 985. Assez près de là, presque au bout de la rue qui conduit du Sehn au cimetière Katle-Gâh, on voit à droite une belle dalle sépulcrale placée près d'une petite chapelle, et on y lit l'inscription suivante : « Conformément au verset du Ko- « ran que *tous les vivants sont sujets à mourir*, le pèlerin des deux » temples Taki de Kirman, mourut et fut enterré ici sous le règne » de chah Souleiman, en 1078. » Vis-à-vis de la forteresse, à l'est de la grande place, il y a une chapelle dite Goumbezi Cheikh Moumin, très fréquentée par les derviches ; il n'y a pas d'inscription, mais un des derviches qui y était présent quand je l'ai visitée m'a dit qu'il savait par la biographie du cheikh qu'il est mort en 904 de l'hégire. Enfin, au bord du canal de Méched, près de la porte occidentale, s'élève la mosquée de Chah Abbas, construite en 1032. Presque vis-à-vis de cet édifice se trouvait jadis le tombeau de Nadir Chah, qu'il fit construire à grand frais de son vivant ; mais l'eunuque Agha Mouhammed Khan détruisit ce monument de fond en comble, fit déterrer les ossements de son illustre prédécesseur et les plaça sous le seuil de la porte

d'entrée du palais de Téhéran, pour avoir la satisfaction de fouler aux pieds chaque jour ces trophées de sa tardive vengeance.

Méched a quatorze écoles universitaires. La plus ancienne est celle qui porte le nom de Douder (deux portes); son inscription indique qu'elle a été fondée sous le règne de Chah Roukh, en 823 de l'hégire. La seconde est celle de Khairat Khan, fondée sous chah Abbas II, en 1058; la troisième, celle de Mirza Djafar, se trouve dans le quartier saint et a été construite en 1059; la quatrième, dite Medressèh de Nawab, fut construite sous le règne de chah Souleiman en 1076. Six autres écoles furent fondées sous le règne de ce monarque : celles d'Abbas Koulikhan et Painpa, en 1078; celle de Moullah Mouhammed Baghir, en 1083; celles d'Irnazar et Boléser, fondées par Mirza Saad-Eddïn en 1091, et enfin celle de Hadji Hassan, sans indication précise de date. Les trois dernières, celles de Souleiman Khan, de Mirza Tadj et d'Ali Naki Mirza, ne portent pas d'indication de dates de leur construction et sont dans un état peu florissant. Le nombre des élèves dans ces écoles n'est pas considérable, et parmi les professeurs il n'en est aucun qui jouisse d'une grande réputation. La seule différence que j'aie pu remarquer dans l'enseignement pratiqué à Méched, est que l'on s'y occupe beaucoup plus d'astrologie que dans les autres centres d'études en Perse; l'akhound Moullah Abdurrahman, le principal représentant de cette science dans le Khorassan, est un homme doué de beaucoup de perspicacité, et qui, s'il eût été bien dirigé dans sa jeunesse, pourrait, sans le moindre doute, rendre des services à la science.

Méched a seize caravansérails; ce sont : les caravansérails des habitants de Kachan, de Déroud et de Kazvïn; ceux de Salar, de Riza Kouli Mirza, Koumouk, Zembourektchi, Badalkhan, de l'imam Djoumé, Guendoum-Abad et Zougal, c'est-à-dire caravansérail des Charbonniers. Quatre sont dans le quartier saint : celui du sultan, construit sous le règne de chah Tahmasib, fils de chah Ismaïl; celui de Mir-Mouin Riaz; le Dar-ouz-Zawar, construit à l'époque du

règne de chah Souleiman, en 1091, comme le dit une inscription en vers où la date est exprimée par un chronogramme contenu dans la phrase دارزورامام ثامین; enfin celui de chah Virdi Khan, construit en 1091, aussi sous le règne de chah Souleiman. Ce dernier caravansérail est remarquable par une longue inscription gravée sur une dalle où les fondateurs ont consigné leurs volontés concernant la répartition des revenus de cet établissement entre les desservants de la mosquée de l'imam et les pèlerins pauvres. Le dernier et le plus ancien des caravansérails est celui du sultan.

Les environs de Méched ne sont pas riches en monuments anciens. Nous n'aurons à signaler que les ruines du Moussallah, imposant édifice construit sous le règne de chah Souleiman, en 1087. Il est remarquable par l'élégance de son arcade et par l'harmonie sévère des couleurs des briques émaillées qui forment les nombreuses arabesques de sa façade. Ce monument, destiné à l'office divin célébré les jours des deux grandes fêtes de l'islamisme, la fête de Kourban et celle du Fitr, a été construit sur le modèle du Moussallah de Tourouk, achevé en 837 de l'hégire. La mosquée de Khodja Rebbi, lieu de sépulture de l'instituteur de l'imam Ali Riza, se trouve à une heure de marche au nord de Méched. Cette mosquée, a été construite en 1031 par chah Abbas, sur les ruines d'une chapelle plus ancienne. Une belle caisse de bois sculpté apportée de l'Inde occupe l'intérieur de ce temple, et indique l'endroit de la sépulture du cheikh. Non loin de là, on voit une dalle en marbre qui marque la place où l'on a enterré Fetkh Ali Khan Kadjar, père d'Agha Mouhammed Khan, décapité par Nadir-Chah à Méched, en punition d'une révolte qu'il avait fomentée parmi les tribus nomades du nord du Mazandéran. La mosquée et le jardin qui l'entoure ressemblent beaucoup à ceux de Kadamgâh; mais ici les arbres ne sont pas aussi vieux, car les plantations anciennes ont été rasées pendant l'un des nombreux soulèvements récents de Méched, et n'ont été

remplacées qu'en 1254, par les soins du ci-devant gouverneur de Méched, Moussa Khan.

Au commencement d'août, je fis une excursion aux ruines de Touss, ou plutôt à l'endroit où ces ruines ont jadis existé. Sortis de Méched par la porte occidentale, nous tournâmes vers le nord, et après avoir marché à peu près une demi-heure entre les jardins des faubourgs, nous entrâmes sans aucune transition dans une plaine des plus arides. Les trombes de poussière, si communes dans le Khorassan, se forment avec une grande facilité sur le sol argileux de ce petit désert, et prennent des dimensions immenses. La hauteur à laquelle elle s'élèvent (40 à 60 mètres), la couleur noire des parties terreuses soulevées par ces courants d'air ascendants, et la forme de cône renversé qu'elles prennent le plus souvent, font qu'elles ressemblent de loin à des colonnes de fumée s'élevant au-dessus des cratères de volcans. A 7 kilomètres de Méched, on passe à travers un village considérable, riche en vignobles et en champs ensemencés de melons. A 7 kilomètres plus loin, en marchant toujours vers le nord avec une petite déviation à l'ouest, on rencontre la rivière de Méched, sur le bord gauche de laquelle se trouvait jadis Touss. Nous n'avons pas besoin de dire que c'était une des villes les plus célèbres de l'Orient. Le khalife Haroun-ar-Rachid y vint mourir seul, monté sur un chameau, et rongé par les soucis que lui inspirait l'état précaire de ses vastes domaines. Deux siècles après, le plus grand poëte de la Perse, Firdoussi, fuyant la colère du puissant Mahmoud de Ghizni qu'il venait de stigmatiser pour l'éternité par les vers brûlants de sa satire, expirait là aussi dans la plus grande misère, sans qu'aucun habitant de son ingrate patrie eût le courage de lui venir en aide. Saccagée par les troupes de Tchinguiz Khan, cette ville se releva bientôt, et l'un de ses enfants, le célèbre astronome Nassir-Eddïn, acquit une si grande influence sur l'esprit de Halakou Khan, que non-seulement il le poussa à exterminer les Assassins, sectateurs de Hassan-Sabbah, mais aussi à consacrer une grande partie du riche butin de Bagdad

à la fondation de l'observatoire de Maragha, établissement qui rendit de véritables services à l'astronomie pratique. Maintenant, sur le vaste emplacement qu'occupait la ville, indiqué par les traces d'un mur, on cultive le blé, et il n'y a que deux ruines, celle d'une tour qui servait probablement d'abri aux sentinelles, et d'une mosquée qui jadis devait être considérale. Même l'endroit de la sépulture de Firdoussi n'est connu que par tradition; la petite chapelle qui, du temps de Fraser, marquait l'emplacement de son tombeau, a disparu, et le grand poëte repose sous un champ de blé. A une farsang et demie au nord-ouest de Touss, se trouvent les sources de la rivière de Méched; elles s'échappent d'un rocher assez pittoresque, et forment un bassin considérable d'eau limpide et fraîche, riche en poissons et en crabes. Ce bassin est appelé Tchéchmé-Ghilas, et dans ce pays aride, ses bords toujours verdoyants ont beaucoup de charme. Pendant que j'explorais les monuments de Méched, mes compagnons de voyage faisaient des excursions dans les montagnes, à l'ouest et au nord-est de la ville; et l'un d'eux, M. Gœbel, accompagné d'un topographe, sans crainte de la grande chaleur qui régnait alors dans le Khorassan, exécuta un assez long voyage. Par Tourbeti, Heidari et Tourchiz, il se rendit au mont Kouhmich d'où il descendit à Sébzévar. Puis, ayant franchi la grande chaîne latitudinale du Khorassan, il visita Kabouchan, d'où il revint à Méched deux jours avant notre départ de cette ville pour Hérat.

Après maintes difficultés, je parvins à louer les chevaux, les mulets et les chameaux dont j'avais besoin pour continuer le voyage. Généralement il n'est rien de plus facile que de trouver des bêtes de somme à Méched, mais, dès que les muletiers apprenaient que nous avions l'intention de nous rendre dans l'Afghanistan, ils me restituaient les arrhes et se refusaient de me fournir des chevaux, tellement ils craignaient les Afghans. Enfin, le 26 août, j'ai pu faire ce qu'on appelle en Perse le *nakli-mekan*, c'est-à-dire me transporter hors de la ville et camper dans les alentours. J'ai

choisi pour ma première station la vaste enceinte du Mous-sallah. Cette station préliminaire est rendue presque indispensable par l'incurie des domestiques persans, qui ne peuvent jamais terminer d'un seul coup les apprêts de route : ce n'est qu'au premier campement qu'ils s'aperçoivent qu'ils ont oublié mille choses indispensables. Ayant pris congé du prince sultan Mourad Mirzâ, gouverneur du Khorassan, l'un des enfants d'Abbas Mirza qui ressemble le plus à son illustre père par les charmes de son esprit et par son sincère désir de s'instruire, et ayant remercié le savant Moutavalli Bachi et le Kawam-ud-Doulet de leurs nombreuses attentions et des soins qu'ils avaient pris pour me rendre le séjour de Méched aussi agréable qu'il dépendait d'eux, je fis, le 27, une courte marche de deux farsangs jusqu'aux ruines de Mous-sallah de Tourouk ; et comme le seid Aboul Hassan-Chah, homme de confiance du chef de Hérat, qui devait m'accompagner, était retenu à Méched jusqu'au 29, je passai le 28 à Tourouk. Cette localité déserte, mais entourée de villages, sert habituellement de station aux caravanes qui se rendent à Hérat ; elle n'est éloignée que de 3 kilomètres de la chaîne peu élevée qui borne au sud la vallée de Méched. Une montagne de cette chaîne porte le nom de Kouhi Yakout, montagne de Rubis, et l'on y trouve en effet de petites grenades. Le 29, ayant laissé à notre gauche une chapelle érigée par le sadri Azam en mémoire d'un saint qu'il comptait au nombre de ses ancêtres, nous entrâmes dans les montagnes. La montée n'est pas difficile, et le col qu'on franchit est peu élevé ; mais le pays porte un cachet d'aridité et de stérilité complètes. Les profondes déchirures des pentes méridionales de cette chaîne ne contenaient pas une goutte d'eau, et le petit caravansérail Khakister, situé au bas de la descente, n'a qu'une pauvre citerne remplie d'eau saumâtre, laquelle néanmoins sert de rendez-vous aux ânes sauvages qui viennent en masse s'y désaltérer, au risque de se faire tuer par les chasseurs. Presque pendant tout le trajet, le terrain avait gardé son triste caractère d'absolue

stérilité ; ce n'est qu'à Kehrizdémé, petit village situé à cinq farsangs de Tourouk, que nous retrouvâmes un peu de verdure. Quoique la route que nous venions de parcourir fût assez bonne, et même carrossable, nos chameaux ne nous rejoignirent que deux ou trois heures après notre arrivée.

Le 30, pour éviter un long détour, nous franchîmes de nouveau la chaîne par un col si peu élevé qu'on le remarque à peine. Nous descendîmes dans la plaine près du village Faraghird. Cet endroit, appelé plaine de Bendi-Feridoun (ou Ferimoun, d'après la prononciation de villageois), est renommé pour ses pâturages ; il doit son nom à une digue munie d'écluses, construite à une époque reculée dans une des gorges de la chaîne, pour y arrêter l'eau pluviale et celle d'un petit ruisseau qui y coule. On emplit ainsi un vaste bassin, dont l'eau suffit à l'irrigation des champs voisins. A l'entrée du village Ferimoun, je fus reçu par le fils du chef des tribus Hezarèhs forcées de suivre l'armée persane lors de l'évacuation du territoire de Hérat par les troupes du chah. Toutes les plaines entre Tourbeti Cheikhi Djam et Méched furent alors livrées par le gouvernement persan à ces nomades, nouveaux sujets du chah, au grand mécontentement des anciens propriétaires de ces terres fertiles, et sans satisfaire les transportés qui regrettaient hautement leurs beaux pâturages de la plaine de Badghis. L'extérieur monghol de ces nomades, qui occupent presque tout le pays situé entre le Khorassan oriental et Kaboul, et la pureté de la langue persane dont ils se servent, ont été pour moi une véritable énigme ethnographique; mais elle s'explique tout naturellement. Les Hezarèhs de Badghis sont d'origine ouzbek ; jadis ils faisaient partie de la tribu Berlas qui campe encore aujourd'hui dans le voisinage de Chehri-Sebz, ville située au sud-est de Boukhara et connue comme le lieu de naissance de Tamerlan. Quand ce conquérant nomma, en 799 de l'hégire, son fils Chah Roukh gouverneur du Khorassan, il envoya avec lui à Hérat mille familles, un *hezarèh*, de ces nomades, en qualité de gardes de corps, et comme

des gens sûrs et attachés à sa dynastie. Entourés de populations d'origine persane, ils oublièrent bientôt leur langue; mais, comme en général ils ne se mariaient qu'entre eux, ils conservèrent leur extérieur monghol. Un autre groupe de mille familles de la même tribu fut bientôt après transféré à Badakhs-chan, où il est encore, et, où d'après ce que l'on m'a dit, il a conservé sa langue et porte le nom de Hezarèh-Berlas. Ces migrations forcées devaient être très usitées sous la domination monghole, car on rencontre déjà le terme de *hezaredjat*, collectif de hezarèh, en 694 de l'hégire, mentionné dans un firman de Ghazan-khan, par lequel ce kaan confie à Mouzaffer la mission de veiller à la sécurité des routes entre Hérat et Merv, de même qu'à celles de tout le Khorassan. C'est la plus ancienne mention de ce peuple qu'il m'est arrivé de rencontrer dans les auteurs orientaux. Il est probable que ces déplacements administratifs de peuplades entières ont eu des précédents antérieurs au règne de Ghazan-Khan; toutefois les Hezarèhs nous présentent un phénomène assez rare, s'il n'est pas unique, dans l'ethnographie des races turques, à savoir, l'abandon de leur propre langue en faveur de l'idiome usité avant leur arrivée dans le pays où ils se sont établis. Partout ailleurs, dans le nord de la Perse, dans les provinces situées au sud du Caucase, comme dans l'Asie Mineure et dans la Russie méridionale, les races d'origine turque ont éliminé presque complétement les idiomes des aborigènes, ou, si elles ne pouvaient le faire, elles ont conservé du moins, avec une ténacité remarquable, leur propre langue. Dans cette lutte des idiomes, c'est surtout le persan qui a perdu beaucoup de terrain; le Chirvan, l'Arran et l'Aderbeidjan jusqu'à Hamadan inclusivement, où l'on parlait encore le persan au vi[e] siècle de l'hégire, ont adopté sans réserve le turc. Cette révolution s'accomplit avec lenteur; la domination des Seldjoukides n'a pas pu la consommer entièrement, car Yakout, contemporain de Tchinghiz khan, a trouvé qu'on parlait dans l'Aderbeidjan une langue qu'il nomme Azeri,

et presque cent ans plus tard, le cheikh Sefi-ed-ïn, comme nous l'apprend l'auteur du Suffetisafa, s'amusait à composer à Ardebil des vers en pehlevi, que tout le monde comprenait encore au commencement du VIIIe siècle de l'hégire.

Le 31 août et le 1er septembre, nous restâmes à Kalendarabad, village situé dans la même plaine et au pied des mêmes montagnes, qui commencent ici à se revêtir de quelques broussailles composées en grande partie de *Juniperus excelsa*. Le 2 septembre, nous traversâmes une contrée dont le sol est accidenté par des embranchements de la même chaîne. Le terrain reste mamelonné jusqu'au village de Bourdou, distant de 4 farsangs de Kalendarabad; au delà, la plaine s'élargit, mais elle est coupée par de nombreux ravins plus ou moins profonds qui servent de lit aux torrents d'eau pluviale. Les villages sont ici beaucoup plus fréquents que dans le voisinage et à l'est de Méched. Nous laissâmes à notre droite, à 1 farsang de Bourdou et à 3 kilomètres de la route, le village Khassanek; à un demi-farsang plus loin, on traverse celui de Douzanek, à 3 kilomètres et demi duquel on parvient à un bourg considérable appelé Abdalabad. On fit quelques difficultés à nous y admettre; mais, après avoir compris que nous n'avions pas l'intention d'être logés et nourris gratis, l'on finit, comme toujours, par assigner pour notre campement le meilleur jardin de l'endroit. Les habitants poussèrent même l'attention jusqu'à démolir, dans cet accès de réaction hospitalière, une partie du mur qui entourait ce jardin, pour que nos chevaux et nos chameaux chargés pussent y entrer plus facilement. Le 3, nous marchâmes tout le temps dans la plaine, et par une route large et unie, nous atteignîmes le village Lenguer à 3 farsangs de notre dernière station. Cette localité est très ancienne; son nom veut dire port, station de navires. D'après une tradition du pays, jadis une grande partie de la plaine se trouvait sous l'eau, et Lenguer servait d'abri aux bateaux. Actuellement, ce village est connu comme lieu de sépulture du cheikh Kassim Anvari, en

mémoire duquel on y a construit une assez belle mosquée. A l'un des murs de cet édifice est fixée une dalle sur laquelle on a gravé un firman de l'an 1046, d'après lequel les habitants de ce district sont exemptés de quelques impôts ; le nom du roi n'est pas mentionné dans ce document, mais il n'y a pas de doute qu'il n'ait été promulgué sous le règne de chah Sefi. Presque tous les villageois sont des Nakchbendis, secte fondée dans le VIII^e^ siècle de l'hégire par le célèbre cheikh Beha-ed-dïn Nakchbend, né en 718, mort et enterré près de Boukhara en 791. Le 4, de grand matin, les plus fervents d'entre les sectaires vinrent dans la mosquée, près de laquelle étaient placées nos tentes, pour se livrer à l'exercice pieux dit *zikr*, qui leur a été imposé par leur mourchid ou chef spirituel, Khalifèh Mahmoud Khodja, fils de Pavend Khodja, établi dans un village voisin nommé Amghan. Cet exercice, qui n'a pas duré moins de cinq heures, consistait en un chant exécuté en chœur, et en une espèce de danse qui se terminait par de profondes génuflexions après lesquelles tout le monde se mettait à vociférer de toute la force des poumons, et pendant un temps assez long, toujours la même invocation *ïa hou* (oh ! Dieu !).

L'éloignement de ce pays de Khiva et de la steppe des Turcomans ne le met pas à l'abri des incursions des hordes de ces deux pays ; il y a trente ans, Allah Kouli khan de Khiva vint deux ans de suite dévaster ce district. La première année, il se borna à emmener en captivité tous les habitants du village Amghan que je viens de mentionner ; l'année suivante il en fit autant pour les habitants des villages voisins Ravend et Simourghab, et plusieurs de ces malheureux villageois n'ont été délivrés de leur captivité que cette année même par les soins de l'envoyé russe à Khiva, le colonel Ignatief. Tourbeti Cheikhidjam n'est éloigné de ce village que de 4 farsangs ; la route qui y mène est large et bien tracée. Nous avions à notre droite toujours la chaîne de Méched ; les montagnes de la gauche n'étaient pas visibles, tant à cause de leur éloignement qu'en raison du brouillard sec qui nous accompa-

gnait depuis notre départ de Méched, et qui entravait beaucoup notre levé topographique. J'observerai, en passant, que l'assertion de Conolly que la chaîne latitudinale du Khorassan éprouve ici une rupture, n'est pas très exacte, quoique les apparences sont telles qu'il n'est pas difficile de se tromper à cet égard.

Obligé d'attendre à Tourbeti Cheikhidjam la nouvelle de l'arrivée de l'escorte afghane, que le chef de Hérat avait promis d'envoyer à ma rencontre à la frontière de ses États, je suis resté quatre jours dans cette petite ville, et j'ai eu tout le loisir d'examiner en détail le seul monument qu'elle possède, le tombeau du santon dont elle porte le nom ; et comme souvent ce cheikh a été confondu avec le poëte Djami, comme nous l'avons vu dernièrement encore par M. Ferrier, je me permettrai de dire quelques mots sur ce personnage très révéré jusqu'à présent dans cette partie du Khorassan, où ses descendants ont joué un grand rôle, et où ils constituent toujours la famille la plus influente du pays.

J'ai eu entre les mains deux biographies du cheikh ; la première est extraite du *Khoulaçat oul moukamat* d'Aboul Mekorim, fils d'Ala el-Moulk de Djam, et dédiée à Chah Roukh en 840 de l'hégire. La seconde est d'un certain dervich Ali de Bouzdjând ; cette notice biographique fut terminée au mois de Redjeb de l'an 929 de l'hégire. Ces deux ouvrages se complètent l'un l'autre, et rectifient en partie les renseignements qui nous sont fournis sur le cheikh par Ibn Batoutah. La première de ces biographies est beaucoup plus riche en dates chronologiques, et la seconde en détails sur la vie privée du cheikh. Comme toujours, ses biographes lui attribuent une origine arabe ; d'après eux le cheikh était le 7ᵉ descendant de Djoureir Abdoullah Badjelli, qui était lui-même le 31ᵉ descendant d'Abraham. Le cheikh naquit en 440 de l'hégire à Namik, village du district de Tourchiz, et fut appelé Ahmed. Jusqu'à l'âge de vingt-deux ans il mena une vie assez dissipée, mais à cette époque il se repentit, et l'histoire de sa conversion, à quelques variantes près, est la même que celle racontée par Ibn Batoutah.

Ayant abjuré son passé, il se retira dans une caverne de la montagne Kouhi-nemek, où il resta douze ans à mortifier sa chair par le jeûne, par les flagellations et par d'autres pratiques religieuses. Sa renommée s'étant répandue dans le pays, sa retraite devint le rendez-vous des croyants qui venaient implorer ses saintes intercessions auprès de Dieu. Dérangé par ces importunités dans ses occupations contemplatives, il abandonna son hermitage et alla se réfugier dans la montagne dite Kouhi-iazdi Djam, où il resta encore six ans. A cette époque un ordre du ciel lui ordonna de retourner parmi les hommes, et de veiller à ce qu'ils ne s'écartassent point de la route prescrite par Dieu dans son Koran. On prétend que déjà du temps de Melik chah Seldjoukide, le cheikh, ayant appris par une voie indirecte les inclinations secrètes de Berkiarouk en faveur des Assassins, et prévoyant que cette prédilection lui nuirait dans l'opinion du peuple, prédit que le trône serait occupé par Sandjar. Ces prédictions aident toujours en Orient les prétendants à s'emparer du pouvoir suprême. Sandjar n'oublia pas ce service; il honora le cheikh de sa confiance, et venait parfois le consulter. Entre les années 510 et 533, le cheikh, qui, d'après ses biographes, n'a jamais rien étudié, composa, par inspiration divine, quatorze volumes d'ouvrages sur le Chariat, le Tarikat et le Hakikat; mais l'auteur de la dernière des deux biographies que nous avons citées n'a vu que neuf de ces traités, et il prétend que les cinq autres ont péri pendant l'invasion de Tchinghiz-khan. Après avoir accompli le pélerinage de la Mecque, le cheikh mourut à Djam le 10 du mois de Mouharrem de l'an 536 de l'hégire. De 42 enfants qu'il eut durant sa vie, dont 39 fils et 3 filles, 14 enfants mâles lui survécurent, et son biographe du IX^e^ siècle de l'hégire prétend qu'à l'époque où il écrivait, l'on comptait 1000 individus appartenant à la descendance du cheikh.

Les établissements pieux consacrés à la mémoire du cheikh sont en état de ruine, comme presque tous les monuments de la Perse, où chaque souverain et gouverneur dépense volontiers des sommes

considérables en bâtisses nouvelles, mais considère comme au-dessous de sa dignité de réparer un monument ancien. Une belle porte surmontée d'une tour carrée très élevée et flanquée de deux mosquées, l'une dite Goumbezi Sefid, et l'autre Mesjidi Kirmani, conduit à une longue cour allant du nord au sud, où sont enterrés le cheikh lui-même, plusieurs membres de sa famille, et quelques personnes, qui, par des dons pieux en faveur de cet établissement, ont acquis le droit de reposer après leur mort à côté du saint patron de Djam. Vis-à-vis de la porte d'entrée se trouve une mosquée, près de laquelle, à l'ombre d'un immense pistachier, reposent les restes du cheikh; son tombeau est entouré de ceux de ses enfants, et chacun de ces monuments funéraires est enfermé par une balustrade. Une vaste mosquée cathédrale, adossée au mur septentrional de la cour, la sépare d'une enceinte non moins spacieuse entourée jadis de toutes sortes d'établissements pieux, hospices, logements des pèlerins, etc.; mais maintenant ce n'est qu'un monceau de ruines. En dehors de la première cour, près du mur méridional, on voit les ruines d'une petite Khanaka, ou couvent de derviches, seul édifice construit du vivant du cheikh, deux fois réparé et agrandi depuis par son petit-fils le Cheikh Oul-Islam Koutb-ed-dïn, et par le Timouride sultan Hussein Mirza, mort en 911 de l'hégire. La mosquée qui fait face au tombeau du cheikh a été construite par un descendant du sultan Sandjar en 633 de l'hégire, mais elle fut agrandie et embellie par Melik Guiath-ed-dïn Mouhammed fils de Mouhammed, fils de Mouhammed, fils d'Abi Bekr Kert, en 730 de l'hégire. Une grande médresseh, faisant face à la mosquée cathédrale, a été construite en 846 de l'hégire, sous le règne de Chah Roukh, par un certain Amir chah Mélik. Enfin, à l'occident et en dehors de ces édifices, on montre les restes d'un couvent de Derviches construit par Tamerlan. A l'époque où Ibn Batoutah visita ce monument, il était encore dans un état florissant; mais quand chah Abbas passa par Djam pour aller assiéger Kandahar, il commençait à tomber

en ruines, et peu s'en fallut que le chah ne le fît détruire comme un établissement consacré à la mémoire d'un saint sunnite. Mais lorsqu'on défonça la voûte sépulcrale du caveau où était enterré le cheikh, on y trouva un rouleau de papier qu'on fit voir au chah, qui, ayant pris connaissance de ce qui y était tracé, acquit la certitude que le cheikh était pur de toute hérésie. Alors, non-seulement il révoqua son premier ordre, mais promit solennellement de reconstruire tous les édifices qui entouraient le tombeau du cheikh, si Dieu lui accordait la victoire. A son retour de Kandahar, le roi tint parole, en sorte que presque toutes les constructions qu'on y voit actuellement ont été retouchées à l'époque du règne de chah Abbas. Un vaste et beau jardin s'étend à l'est de la cour principale; le centre de ce jardin est occupé par un bassin abrité par une large coupole et rempli d'eau limpide très poissonneuse.

Le 8, je fus enfin informé qu'une escorte afghane, forte de 400 cavaliers, m'attendait à la frontière, et comme nous avions devant nous une longue étape de 12 farsangs sans eau, j'expédiai nos chameaux à 11 heures du soir, et je me mis en route à 1 heure après minuit. Les Hezarèhs qui faisaient partie de mon escorte persane vinrent me prier de leur permettre de rester à Djam, parce qu'ils avaient appris que parmi les gens envoyés à ma rencontre devait se trouver Rahim Dad Bek, chef des tribus hezarèhs établies près de la frontière, qui, il y avait à peine une dizaine de jours, avait attaqué leur campement, enlevé une quantité de bétail et tué quelques hommes; en sorte qu'étant en délicatesse avec les Hezarèhs de Hérat, ils craignaient qu'une collision ne s'en suivît. Nous marchâmes toute la nuit dans une plaine aride et brûlée par le soleil; à 3 heures du matin, nous laissâmes à gauche un embranchement de la route qui conduit à une citerne appelée Houzi-Séfid, où il y a de l'eau, et à 6 heures 30 minutes nous arrivâmes à Abbas Abad, ruines d'un grand caravansérail construit, comme l'indique son nom, par ordre de chah Abbas, et muni jadis d'un vaste acqueduc

souterain dont il reste maintenant à peine quelques traces, et personne ne songe à rétablir un établissement aussi utile pour les voyageurs et les commerçants. Nous trouvâmes dans ces ruines deux cavaliers placés en védette par le chef de l'escorte afghane pour le prévenir de notre approche, et à un kilomètre plus loin, le sartib (major général) Nasfr Oullah et Rahim dad Bek vinrent nous complimenter sur le territoire de Hérat, au nom de leur maître sultan Ahmed khan. Le sartib, qui portait le costume pittoresque des Afghans, avec un pardessus tout chamaré d'or, était très beau, et l'expression pleine de douceur de ses grands yeux noirs ne permettait guère de soupçonner la cruauté dont il était capable; tout en m'adressant une série de compliments, il fit quelques observations à voix basse à un homme de sa suite, et j'étais bien loin de prévoir le résultat tragique de cette communication secrète faite avec le plus grand calme. Ce ne fut que deux jours après, que j'appris qu'il avait fait tuer, sans autre forme de procès, un pauvre cavalier tadjik qui l'avait impatienté par sa mauvaise tenue.

Après une marche non interrompue de 10 h. 30 min., par une chaleur qui commençait à devenir suffocante, nous arrivâmes à Kehriz, village considérable, mais ayant une eau amère et saumâtre presque impotable. Nos chameaux avaient mis 13 heures à parcourir les 12 farsangs de notre trajet, exactement comme cela est noté chez M. Ferrier. La farsang de Hérat, comme celle du Khorassan, n'a pas moins de 7 kilomètres de longueur, en sorte que d'après ce calcul, nos chameaux auraient fait ce jour-là, en moyenne, 6 kilomètres et demi par heure, ce qui me paraît être le maximum de vitesse pour le dromadaire ordinaire; quant aux chameaux bactriens, ou chameaux à deux bosses, ils ne font en moyenne que 4 kilomètres par heure, mais ils portent une charge d'à peu près un tiers plus pesante que le dromadaire, lequel n'est jamais chargé de plus de 52 kilos et demi, tandis que le chameau bactrien porte souvent 72 kilos. Les chameliers

du Khorassan, qui sont bien loin encore de considérer le temps comme de l'argent, préfèrent le chameau bactrien au dromadaire, et, bien que je me trouvasse précisément sur la limite de l'habitation ordinaire des deux espèces, je n'ai jamais entendu dire qu'on les accouplât pour obtenir une espèce nouvelle, féconde et supérieure à chacune des espèces génératrices.

L'extrême sécheresse de l'air, un vent très fort, et surtout la mauvaise qualité de l'eau, nous rendaient le séjour de Kéhriz fort désagréable, et, quoique le soir on nous apportât de très loin de l'eau potable, nous fûmes très contents, le 10, de quitter, de grand matin, cette station. A 2 farsangs de Kéhriz, nous passâmes près d'un caravansérail assez bien conservé, et que M. Ferrier ne mentionne pas. A 3 farsangs plus loin, nous nous arrêtâmes auprès d'un caravansérail dont le profond bassin, soigneusement construit en pierre de taille, était abrité par une belle coupole et rempli d'une eau excellente. La plaine qui s'étend devant cet édifice fut, sous le règne de Fetkh Ali chah, le théâtre d'une rencontre sanglante entre les troupes afghanes et les Persans. Ce combat est peut-être unique dans son genre dans les fastes militaires, car, après un début assez énergique, les deux armées s'enfuirent du champ de bataille pleinement convaincues que chacune d'elles était défaite. De l'endroit de notre halte, on voyait déjà poindre à l'horizon les tamaris qui croissent au bord du Heriroud, et bientôt, en effet, nous atteignîmes la lisière de ce petit bois ; ce fut là aussi que nous rencontrâmes les premiers sables mouvants, sol qui, dans l'Asie centrale, comme on le sait par les recherches de M. Bunge, possède une flore qui lui est particulière. Nous passâmes le Heri-roud à gué ; il était assez large dans cet endroit, mais il avait peu d'eau, et encore disparaissait-elle souvent sous des bancs de sable. La végétation de la rive droite est encore plus vigoureuse que celle de la rive gauche. Les tamaris, les ifs et les platanes atteignent ici des dimensions considérables, et le plaisir de rencontrer un bois après en avoir été privé

pendant si longtemps nous faisait vivement désirer de camper au bord de l'eau; mais l'endroit n'était pas assez sûr, et l'on nous conseilla de pousser un peu plus avant jusqu'à Kussan, ou Kussavièh, comme on désigne cette localité dans les actes publics. Actuellement, c'est un amas de ruines; mais elles occupent un espace immense ; il n'y a pas trente ans, ce bourg comptait plus d'habitants que Hérat, et son nom était souvent mentionné dans l'histoire de la Perse orientale. Contemporain pour l'origine de la ville de Fouchendj, Kussan a prospéré sous la dynastie des Kerts. Tamerlan le donna en apanage à sa sixième femme, Touman Agha, fille de l'émir Moussa, qu'il épousa en 779. Après la mort de ce conquérant que Touman avait accompagné dans presque toutes ses campagnes, elle se retira à Kussan et y vécut fort longtemps, car en 844 de l'hégire elle y construisit une belle médresseh, avec une mosquée où elle a été enterrée. Je n'ai pas besoin d'ajouter que la médresseh et la mosquée tombent en ruines. Sous les Séfévides ce village était florissant, mais n'a pas mérité, à ce qu'il me paraît, une mention spéciale dans l'histoire. Sous les Kadjars, il fut souvent le théâtre de luttes sanglantes entre les Persans et les Afghans. Feu Mouhammed chah, encore héritier présomptif, y a été complétement défait, et le souvenir amer qu'il a conservé de cet échec militaire explique l'énergie si peu commune qu'il a déployée pour entreprendre l'expédition de 1839 contre Hérat, en dépit de la vive opposition de la mission anglaise. C'est surtout pendant cette campagne si funeste pour le territoire de Hérat, que Kussan a été dévasté de fond en comble, et sa destruction a été si complète que depuis cette époque ce bourg n'a jamais pu se relever.

Comme je tenais à voir Ghourian, forteresse si souvent mentionnée dans les ouvrages imprimés et manuscrits sur le siége de Hérat, nous quittâmes, le 11 septembre, la route ordinaire des caravanes, et nous nous dirigeâmes en amont du Héri-roud, le long des collines sablonneuses qui en forment la rive droite. A

1 farsang de Kussan, nous laissâmes à notre droite un grand et florissant village nommé Tirpoul, et nous descendîmes dans le lit de la rivière de Hérat, à sec dans cet endroit. Une quantité prodigieuse de tamaris croissait au fond de ce ravin, et d'après ce que l'on m'a dit, ce petit bois était très giboyeux. On prétend qu'on y rencontre même des léopards, mais nous n'y avons vu que des lièvres qui partaient à chaque instant sous les pieds de nos chevaux.

En face de l'endroit où nous avons traversé le lit desséché de la rivière, se trouve un grand village dit Chemsièh, au delà duquel on marche à travers une plaine unie, limitée au sud par les montagnes de Ghourian, ville qui est à 5 farsangs de cette localité. La plaine que nous parcourions était assez bien cultivée. A droite et à gauche on voyait beaucoup de villages et de châteaux isolés; mais sur la route même nous ne rencontrâmes qu'une seule ferme et un assez grand village nommé Eistivan. Près de ce village, l'un des plus grands dignitaires de Hérat, ami du chef de cette province, Mansour khan, vint nous complimenter de la part de son maître. Ayant échangé à pied les compliments d'usage, nous remontâmes à cheval, et dans moins d'une heure nous arrivâmes à Ghourian, où l'on avait dressé, pour notre réception, dans un vaste jardin, de très belles tentes dont les tapis étaient couverts d'une masse de plateaux sur lesquels on avait empilé les différentes sucreries qu'il est d'usage, dans cette partie de l'Orient, d'offrir aux voyageurs. Le 12, nous restâmes à Ghourian, qui est un très grand village, ou plutôt une riche bourgade, quoique moins considérable que ne l'était jadis Kussan; ses rues sont étroites, tortueuses et coupées par de profonds canaux. L'ancienne forteresse, démantelée et presque entièrement rasée par les Persans, était abandonnée, et l'on travaillait à la construction d'un nouveau fort au nord-est du village. Le 13, nous repassâmes encore une fois le Hériroud, et, par une plaine argileuse, couverte en partie d'efflorescences salines et en partie de gras pâturages, nous arrivâmes à Chekiban, village situé à 4 farsangs de Ghourian et à 2 et demi

de Hérat. Un peu au delà de cette localité, par un temps serein, on découvre les minarets du moussallah de Hérat.

Le 14, nous fîmes notre entrée à Hérat, accompagnés de plusieurs compagnies de troupes régulières, de palanquins d'honneur couverts de brocards d'or, et d'une foule d'employés héraliens à cheval, envoyés à notre rencontre à 2 kilomètres de la ville avec l'un des fils du chef de cette province. Je ne ferai pas de description détaillée de cette ville célèbre. J'ai eu le désavantage de la voir très peu de temps après une guerre qui a duré plus d'un an, et après la destruction volontaire de leurs propres maisons par les riches Chiites de la ville, qui, s'étant décidés, au moment de son évacuation par les troupes persanes, à suivre ces dernières, ne voulaient pas que les Afghans profitassent de leurs biens; en sus, la description de Hérat faite par M. Ferrier est si détaillée et si exacte sous beaucoup de rapports, que je puis me borner à tracer un tableau succinct de la ville et de son territoire.

Hérat a joui de tous temps en Orient de la réputation d'une place forte de premier ordre. La difficulté que trouvèrent les conquérants monghols à la réduire, l'échec qu'éprouva sous ses murs Mouhammed chah, et enfin le long siége que la ville a soutenu pendant la dernière guerre, tout cela a confirmé les Orientaux dans l'idée qu'ils se sont faite de la valeur des fortifications de Hérat; mais cette idée n'en est pas plus exacte. Les murs de la ville forment un périmètre carré d'un kilomètre de côté. Ils sont orientés presque exactement d'après les points cardinaux; en sorte, comme l'a très bien observé M. Ferrier, que Hérat n'est à proprement parler qu'une redoute, d'autant plus difficile à défendre que près de son angle nord-est elle est dominée par une élévation à cime spacieuse, couverte de constructions solides dont chacune peut servir à l'établissement d'une batterie formidable, et que ce mamelon n'est éloigné du mur septentrional de la ville et de son bastion nord-est que de 6 à 700 mètres. Le mur de la ville, à sa base, est, il est vrai, très épais, mais l'assaillant n'aurait

pas besoin de le battre en brèche pour réduire la place, car, sauf une partie du château situé au nord de l'enceinte fortifiée près de sa porte nord-ouest, et sauf quelques maisons collées contre le mur, tous les quartiers de Hérat sont exposés à une destruction rapide par quelques centaines de bombes lancées de l'élévation sus-mentionnée. Le mur et le château fort sont entourés de larges fossés remplis d'eau; mais comme cette eau est tirée des canaux qui passent en dehors de la ville, elle peut facilement être coupée, et alors les habitants seront réduits à ne se servir que de l'eau d'un énorme bassin qui se trouve au centre de la ville, et de celle d'une source très peu abondante située dans le quartier nord-est. On prétend que ce bassin contient assez d'eau pour suffire pendant quatorze mois aux besoins des habitants; en admettant même que le fait soit exact, au bout de huit mois, surtout en été, l'eau, n'étant pas renouvelée, pullulera de vers et deviendra impotable, outre que ce réservoir, abrité par une immense coupole distinctement visible de l'élévation nord-est, n'en est éloignée que d'une moyenne portée de canon, et peut être abattue par deux ou trois coups bien dirigés : en ce cas ses ruines suffiraient pour combler le bassin et priver les habitants de son secours.

Le mur septentrional est percé de deux portes; les trois autres murs n'en ont qu'une chacun. Hérat est située dans une plaine qui s'étend au sud à une dizaine de farsangs, mais au nord et à l'est elle est bornée par des montagnes à la distance d'une demi-farsang à une farsang. Cette plaine est arrosée par un réseau de neuf grands canaux et une multitude de petits, et nulle part en Orient je n'ai vu des aqueducs creusés avec autant d'art, entretenus avec autant de soins, et munis de ponts aussi solides; même les canaux de Boukhara, de Samarcande et d'Ispahan, célèbres dans tout l'Orient par leur construction, ne peuvent leur être comparés sous le rapport de la beauté du travail. La fertilité de la vallée de Hérat est proverbiale, et même actuellement où les neuf dixièmes des villages qui la couvraient jadis, et qui la cou-

vriront encore si le pays reste tranquille pendant vingt-cinq ans, ont disparu, cette plaine produit beaucoup plus de céréales que la ville et ses faubourgs ne peuvent en consommer. Je ne crois pas que la tradition d'après laquelle, sous le régime des Monghols, un chien pouvait courir par les toits de Hérat à Gazirgâh, à une farsang de la ville, soit très exagérée. Le Héri-roud coule à 1 farsang au sud des murs de Hérat; un magnifique pont en pierres de taille, dit Poulimalan, construit sur vingt-trois arches, réunissait jadis les deux bords du fleuve. Maintenant il commence à tomber en ruines et l'eau de la rivière a changé de lit, en sorte qu'une partie du pont est à sec, ce qui entrave beaucoup le commerce; car pendant la crue des eaux, au printemps et en automne, la rivière cesse d'être guéable, et les caravanes venant de Kandahar, de même que celles qui s'y rendent, doivent camper sur la rive gauche du fleuve, en épiant le moment de pouvoir le passer sans danger.

Une grande rue traverse la ville de la porte nord-ouest à celle du sud; elle n'est interrompue que par une place qui se trouve devant le château. A l'époque de mon séjour à Hérat, toute l'activité de la ville était pour ainsi dire concentrée dans cette seule rue, qui contenait tous les bazars et tous les caravansérails; mais à droite et à gauche, derrière les boutiques, on ne voyait que ruines et décombres. Le quartier sud-ouest surtout était bouleversé, au point qu'il était presque impossible d'y distinguer la direction des rues. Le jour, cette grande artère de Hérat présentait un aspect très animé; on y rencontrait des représentants de toutes les peuplades de l'Asie centrale, et d'une grande partie de l'Inde et de la Perse. Nonobstant cette bigarrure de population, quoique même que le vin et le *beng* se vendent ouvertement, et que les courtisanes exercent leur métier d'une manière ostensible, il s'y commettait moins de crimes qu'à Méched; pendant les cinq mois que nous sommes restés à Hérat, il n'y a eu qu'un seul cas de vol avec effraction, et quelques cas de rixes et de coups de poignards plus ou moins graves. On doit attribuer

cette sécurité, peu commune aux villes orientales en général, et aux villes afghanes en particulier, à l'absence d'un asile inviolable, mais surtout à la vigilance de la police et à la sévérité déployée par les patrouilles qui parcourent la ville pendant la nuit.

Le chef actuel de Hérat, sultan Ahmed Khan, a fait preuve d'une grande énergie et d'un talent administratif peu commun, ayant su asseoir son pouvoir sur des bases assez solides, en dépit des nombreuses difficultés dont il était entouré au commencement de son administration. Tout homme que la police rencontre dans les rues après le coucher du soleil, et qui ne peut justifier, en prononçant le mot d'ordre, son droit de circuler dans la ville à cette heure indue, est saisi et détenu comme malfaiteur. En Europe, une pareille sévérité serait intolérable, mais dans l'Afghanistan, elle suffit à peine pour protéger avec efficacité la vie et les biens des habitants.

Le climat de Hérat est renommé pour sa salubrité. En été, la chaleur est tempérée par un vent d'est, soufflant presque sans discontinuer pendant quarante jours; en hiver, le thermomètre descend quelquefois à 19 degrés centigrades, mais ce froid ne dure que quelques heures. La neige couvre rarement le sol pendant deux semaines entières. Quant au printemps et à l'automne, ce sont ici les deux meilleures saisons. Nous n'y avons vu que la dernière, mais je puis certifier que la transparence de l'air y est admirable. La nébuleuse de la constellation d'Andromède était distinctement visible à l'œil nu; la comète qu'on a remarquée à Hérat le 14 septembre brillait avec un éclat extraordinaire, et même la voie lactée avait parfois une intensité de lumière telle que je ne me rappelle pas lui en avoir vu dans d'autres endroits. Le brouillard sec est très rare, et le grand réseau de canaux qui entoure la ville contribue à rendre la sécheresse moins grande que dans d'autres parties de l'Asie centrale.

Le type de la population masculine de Hérat est bien loin d'égaler en beauté celui des Persans ou des Afghans de Kaboul et de

Kandahar; les hommes sont généralement petits de taille, grêles, et présentent des signes évidents du long séjour des Monghols parmi eux. Les visages sont larges et plats ; la bouche et les oreilles sont grandes, mais les yeux le sont aussi, et ils sont taillés en amande comme chez les Persans ; le nez est beaucoup plus large à sa base que chez ces derniers, mais généralement beaucoup plus proéminent que chez les individus de race turque ou monghole. Le peu de femmes que j'ai eu l'occasion d'entrevoir ne m'ont paru différer en rien des Persanes.

Sous le rapport du commerce, Hérat se trouve, vis-à-vis de la Perse, dans la même position que Boukhara vis-à-vis de la Russie ; c'est-à-dire qu'elle sert de station obligée à toutes les caravanes qui viennent de l'est ou du sud-est en Perse. Elle forme un centre où aboutissent toutes les routes principales de l'Asie centrale dans leur direction de l'est à l'ouest ; et depuis que les déprédations des Turcomans établis à Merv ont fermé au commerce la voie directe entre la Transoxiane et le Khorassan, même les marchandises de Boukhara sont obligées de faire un long détour par Hérat pour arriver à Méched, en payant trois fois les impôts : aux Afghans à Balkh, au chef de Meimanèh dans la ville de ce nom, et enfin à Hérat. Malgré les rapports commerciaux assez actifs établis entre Hérat et l'Inde, les manufactures européennes parviennent jusqu'ici presque exclusivement par la voie de Téhéran ; les caravanes indiennes n'apportent que des mousselines, des mouchoirs en soie, mais surtout de l'argent pour alimenter l'usure, pratiquée sur une large échelle par les Hindous établis à Hérat, et aussi pour acheter les pistaches, les noix de galle et la manne, il en résulte que le commerce européen qui ne se fait avec Hérat qu'à travers la Perse est très languissant, et ici comme à Tébriz et à Téhéran j'ai été frappé de la disparition presque complète de manufactures anglaises des marchés de l'Asie centrale, où leurs draps et leurs indiennes, encore très répandus il y a quinze ans, sont expulsés complétement par les draps allemands et par

les indiennes suisses. Les produits français, tels que les velours, les brocards, les taffetas, les bijouteries communes, etc., pénètrent en petite quantité, ce qui est d'autant plus surprenant qu'étant même décuplés dans tous les centres commerciaux de la Perse et de l'Asie centrale, ils trouveraient un débit facile et avantageux. Les produits russes sont représentés à Hérat, comme dans presque tout l'Orient, par le fer en barre, le cuivre rouge, la fonte de fer, l'acier, le cuivre jaune en ustensiles, etc.; et la facilité que la mer Caspienne offre à la Russie pour le transport de ces marchandises la met à l'abri de toute concurrence nuisible, même en admettant l'achèvement définitif du réseau des chemins de fer indiens.

Le 13 octobre, je pus enfin expédier mes compagnons de voyage, sous la direction de M. le professeur Bunge, à Tebès, et moi-même j'entrepris, le 7 novembre, une excursion beaucoup plus courte, mais dans une direction qui n'a jamais été explorée avant moi, à Obèh et à Kourroukh, les deux villes les plus orientales de la province de Hérat.

Le voyage de M. Bunge, si riche en résultats utiles pour la botanique, la physique du globe et la topographie, vient d'être publié, d'après la relation de ce savant, dans le cahier VI des *Mittheilungen* du docteur A. Petermann pour l'année 1860, journal géographique si justement célèbre; quant aux données topographiques de ce voyage, elles sont consignées dans la carte qui accompagne le présent mémoire. En la comparant aux cartes du Khorassan intérieur publiées avant cette exploration, on s'apercevra facilement des rectifications importantes qu'elle introduit dans le tracé de la configuration du sol de ces pays; je me bornerai à donner quelques détails sur mon excursion à l'est de Hérat.

Ma première station, le 7 novembre, fut à Rouzèh Bagh, à 2 farsangs au sud-est de Hérat. Ahmed chah, le fondateur de la dynastie des Dourranis, y fit planter un vaste jardin, au fond duquel Mahmoud chah fit construire une chapelle destinée à contenir les

tombeaux de ses descendants; mais le sort en a décidé autrement, et il n'y a que lui et son fils Kamran qui y aient été enterrés. La dalle qui recouvre les restes de Mahmoud chah, homme célèbre par ses revers de fortune, porte une inscription qui mentionne du moins son nom; quant au tombeau de chah Kamran, il est simplement marqué par une élévation en pisé, que son fils, Séid Mouhammed Khan, se proposait, dit-on, de remplacer par un monument plus convenable. Mais, plongé dans l'ivresse et la débauche, il se laissa égorger par son tout-puissant ministre Yar Mouhammed Khan avant d'avoir exécuté son projet. Autour de ce jardin, est bâti le village du même nom, peuplé, en majeure partie, par les Afghans de la tribu Alikouzeï; ils se plaignaient amèrement de ce que le chef de Hérat, appartenant à la tribu Borikzeï, les laissait sans emplois et distribuait, d'après la coutume afghane, sans le moindre scrupule, leurs terres aux gens de sa tribu.

Le 8, ayant passé à gué deux canaux assez profonds, nous arrivâmes, après une heure et demie de marche, à deux grands villages contigus, Siaouchan et Kundjidjihan, séparés par un conduit d'eau qui sert à arroser les champs. Ici, pour la première fois, je rencontrai des Afghans nomades, de la tribu Guildjeï; la vie de ces voyageurs éternels se passe à parcourir la région située entre Dihi-Zenghi, dans les montagnes de Ghour, où ils restent en été, et les plaines argileuses et salines qui s'étendent aux pieds des montagnes de Kaïn, leur campement d'hiver. Le village de Kundjidjihan a une chapelle et un tombeau d'un saint où l'on va en pèlerinage; le cimetière de cet établissement contient quelques dalles d'apparence ancienne, mais, les ayant examinées avec soin, je n'y ai vu que des noms obscurs et des dates récentes. En suivant en amont le canal des deux villages susmentionnés, nous passâmes devant sept grands villages, Kourisse, trois villages portant le même nom de Nichin, Koul, Bitchighan et Salmati, et nous arrivâmes à deux heures et demie après midi à Menzil, après une marche de

cinq heures vingt-six minutes. A mon grand contentement, les habitants du village s'opposèrent à notre installation dans l'enceinte fortifiée du lieu, craignant, à ce qu'il paraît, d'exposer l'intérieur de leurs maisons à la curiosité rapace de mon escorte afghane de Hérat. On nous assigna pour logement la spacieuse mosquée du village. J'y fis placer ma tente, et je m'y trouvai beaucoup mieux que dans les sombres, froides et sales demeures des villageois. Nulle part en Orient je n'ai vu de cabanes aussi peu confortables que celles de ce pays; la seule chose que l'on semble avoir eue en vue, en les construisant, est de se mettre à l'abri de la chaleur estivale, d'où il résulte que les chambres, ou plutôt la chambre unique dont se composent ces maisons, est toujours assez vaste, mais sans fenêtres, sans cheminée et avec une porte très basse. Le feu est allumé au milieu de cette espèce de hangar, et la fumée, après avoir fait plusieurs fois le tour des murs, sort comme elle peut par une petite ouverture pratiquée dans le toit plat, et que l'on bouche, quand on ne s'en sert plus, par un gros pavé. Les murs de ces maisons, bâtis en pisé, sont couverts d'une couche épaisse de noir de fumée, et les niches qui y sont pratiquées pour y placer différents ustensiles de ménage, n'étant jamais nettoyées, sont remplies de poussière, de toiles d'araignées, de tarentules, et surtout de puces qui quittent ces recoins pour tourmenter les malheureux voyageurs dès qu'on se met à leur portée. Le 9, nous quittâmes ce village à huit heures et demie du matin; la plaine où nous marchions était bien cultivée. Ayant dépassé à neuf heures un petit château, Sérimâst, nous aperçûmes le Hériroud que nous avions perdu de vue depuis Rouzehbagh; il coulait à 4 kilomètres à notre gauche sous les montagnes. A droite aussi, une chaîne de montagnes se rapprochait de notre route, et au pied de ces hauteurs on voyait une suite de villages considérables. A neuf heures quinze minutes, nous passâmes près d'une grande bourgade, Mâamourèh; et laissant à notre droite les villages de Chahabad et de Derkaraz, nous nous dirigeâmes vers Balkhian, et nous dépassâmes à dix heures quinze minutes cette

vaste colonie d'habitants de Balkh, qui se sont expatriés depuis longtemps. Ayant devancé mon escorte, accompagné seulement de deux domestiques, je m'arrêtai près d'un petit château, Doustabad, le propriétaire vint poliment à ma rencontre, et fit apporter des tapis où nous prîmes place; mais après les compliments d'usage, il me demanda d'un ton bourru, et avec la brusquerie si commune aux Afghans, si je voyageais pour décrire tout ce que je verrais, selon la coutume des Anglais. Je ne pus m'empêcher de sourire à cette question naïve, et je m'empressai de tranquilliser ses appréhensions en lui faisant observer que je n'avais en main ni papier ni plume. Nous causâmes alors très amicalement jusqu'à l'arrivée de mon escorte, dont le chef expliqua à ce brave châtelain que je voyageais pour mon plaisir, du consentement du chef de Hérat dont j'étais l'hôte et l'ami; ces deux derniers titres changèrent l'opinion de l'Afghan sur mon compte, et il m'adressa d'un air assez gauche quelques excuses sur sa curiosité indiscrète. Ce petit incident me confirma dans l'opinion que j'ai toujours eue sur l'inconvénient d'exposer aux yeux des Orientaux, dans les pays où l'on voit rarement les Européens, une collection d'objets inusités dans le pays, tels que carnets, albums, crayons, boussoles, montres, thermomètres, etc., comme le font beaucoup de voyageurs, et surtout les Anglais; on peut facilement porter tout cet attirail du voyageur civilisé sans en faire parade et sans soulever des appréhensions des naïfs habitants de ces régions, où ils sont isolés de tout contact avec d'autres coutumes que les leurs, et qui, par cela seul, sont tout naturellement portés à interpréter en mauvaise part une activité qu'ils ne peuvent pas comprendre. L'impatience que mettent les voyageurs anglais à s'enquérir, dès leur arrivée dans une localité quelconque, des ressources du pays, ne leur procure ni des notions plus exactes, ni même des renseignements plus étendus qu'aux autres qui y mettent moins d'empressement; mais cela les expose à des dangers gratuits, et explique en partie pourquoi les voyageurs de cette nation comptent en

Asie tant de victimes de leur zèle, louable, mais intempestif. Ainsi mon malheureux ami, le colonel Stoddart, a certainement hâté son emprisonnement à Boukhara en se mettant en quête, le jour même de son arrivée dans cette ville, du nombre des prisonniers que les Turcomans y amenaient pour la vente, sur la manière dont on traitait ces malheureux, etc.

Une marche de trente minutes nous conduisit dans un grand village, Chahpoulani, situé sur les bords d'un large canal que nous dûmes remonter pendant une heure quinze minutes jusqu'au village de Tchaharbourdje, pour pouvoir le passer sur un pont en pierre presque ruiné. A une heure de cet endroit, nous nous arrêtâmes pour passer la nuit dans le grand village de Pouchtikouh, où malheureusement on nous fit la politesse de nous loger dans l'enceinte fortifiée, et où nous dûmes nous nicher dans une des habitations que je viens de décrire. A partir d'ici la vallée du Héri-roud se rétrécit visiblement. Le 10, nous nous dirigeâmes à huit heures trente minutes vers un escarpement du mont Davandar, dont la cime se trouvait exactement au nord-est du village. A mesure que nous nous éloignions de Hérat, le pays portait moins de traces des guerres et des commotions qui ont si souvent désolé cette ville dans le courant des vingt ou trente dernières années. Les villages devenaient de plus en plus nombreux, les ruines de plus en plus rares, et le bien-être des habitants plus manifeste; auprès de la plupart des châteaux et des villages, on voyait les tentes noires des Guildjeis, que le froid commençait à chasser des campements d'été. Dans cette partie de la vallée de Héri-roud, la population est très mêlée. La nationalité afghane est dominante; les tribus Alikouzeï, Guildjei, Populzei, Dourrani et Borikzeï comptent parmi les villageois et les nomades de nombreux représentants. Conjointement avec eux, sont établis les Tadjiks et les Zouris, deux branches de la race iranienne parlant un persan très pur, mais beaucoup plus riche en locutions anciennes que la langue parlée actuellement en Perse.

Après deux heures cinquante-six minutes de marche, nous traversâmes un large affluent de la droite du Héri-roud, à l'embouchure duquel est situé le riche village de Taghandouab. L'élévation de la vallée fait que les gelées précoces nuisent ici souvent à la maturité des fruits, et les froides nuits du printemps, arrivant après l'époque de la floraison des arbres fruitiers, tuent les récoltes en germe. Non loin de ce village, l'antique minaret de Sirvan se montre à l'horizon, et l'on y arrive après une heure 55 min. de marche. Ce minaret est le seul monument portant une inscription coufique que j'aie eu l'occasion de voir sur le territoire de Hérat; c'est une tour cannelée haute de 29 mètres (94 p. a.), assise sur une base prismatique octogonale. Une inscription coufique, en deux lignes, faisait jadis le tour de l'édifice ; les caractères sont très ingénieusement modelés au moyen de briques placées de champ, et un peu en relief sur la surface du mur, comme à Khosrouguird près de Sebzevar. Le temps et les replâtrages ont détruit beaucoup de mots de cette légende, et précisément les parties les plus intéressantes ont le plus souffert; ainsi la date de sa construction et le nom du souverain sous le règne duquel ce minaret a été construit, manquent. Mais comme la forme des lettres de cette inscription est en tout semblable à celle que j'ai eu l'occasion de constater sur les monuments de la seconde moitié du v^e^ siècle de l'hégire, je n'hésite pas à rapporter le minaret de Sirvan à cette même époque. L'inscription de ce monument, autant que j'ai pu la déchiffrer, dit : qu'il a été élevé par ordre de l'émir du grand Sipehsalar ..... Aboul Hassan Ali, fils d'Ahmed ٣٩١ (mot que l'on peut lire de plusieurs manières différentes), par un architecte de Nichapour, Ali, fils d'Osman, fils d'Ahmed, sous le règne du sultan fils des sultans..... Je suppose que cette tour est contemporaine du sultan gaznevide Mahmoud, ou de son fils.

Les carrières de marbre blanc qui fournissent depuis plusieurs siècles des matériaux inépuisables pour la construction des monuments funéraires de toutes les sépultures de la province de Hérat,

étant à peu de distance de Sirvan, j'ai pris le parti de les visiter avant d'aller à Obèh. Le 10, nous nous dirigeâmes vers les montagnes de la rive gauche du Héri-roud, et après une marche de trente minutes vers le sud-sud-est nous parvînmes à l'entrée d'un défilé peu profond qui s'enfonçait dans cette chaîne. La route le coupe en biais, puis franchit un embranchement peu élevé de la chaîne principale et descend dans un autre défilé, qui, plus haut, s'unit au premier, et conduit vers un joli petit village, Naristan, dont les peupliers avaient encore conservé leurs feuilles, tandis que dans la plaine ils les avaient perdues déjà depuis une dizaine de jours. En remontant le défilé, on arrive, après vingt minutes de marche, à la chapelle de Pir Mouhammed Karaouli, entourée d'arbres et ayant un bassin rempli d'eau thermale de 20 à 22 degrés centigr. de température (1); il était rempli de poissons. D'après ce que les gardiens de la chapelle m'ont dit, son eau gèle rarement et la neige ne s'y maintient pas, mais chaque fois que le froid est assez intense pour couvrir le bassin de glace, les poissons périssent; puis, après un ou deux ans, il en apparait de nouveaux qui se propagent très rapidement. Le tombeau du saint se trouve à une quarantaine de pas au nord du bassin; à la mode des sépultures sunnites, une colonne de marbre surmontée d'un turban sculpté, et haute d'à peu près un mètre et demi, marque l'endroit où le santon est enterré. On lit sur la colonne « qu'elle fut érigée » en 1140 de l'hégire par les soins du pèlerin des deux temples » Muhi-ed-dïn el Husseini, pour constater que d'après les firmans » autographes d'Ahmed chah, de Timour chah et d'autres princes » dourranis, le village de Naristan est donné en *vakf* à la chapelle » de Mouhammed Karaouli ».

Les carrières sont à une dizaine de minutes de cette localité. Jusqu'à présent on n'a attaqué la couche de marbre que dans un endroit; depuis trois siècles à peu près qu'on exploite la carrière,

(1) N'ayant pas mon thermomètre avec moi, j'ai estimé la température de l'eau approximativement.

la quantité de marbre qu'on en a extraite peut représenter un cube de 60 à 80 mètres de hauteur, sur une largeur de 30 à 40 mètres et une profondeur de 20 à 30 mètres; donc en tout de 40 à 100 mille mètres cubes. Le marbre est très beau; on en extrait des morceaux énormes d'une blancheur parfaite et d'un grain très fin. Quant au marbre plus ou moins gris, on le trouve partout dans la chaîne, et d'après ce que m'ont dit les villageois qui m'accompagnaient, elle contient en outre des mines de fer, de plomb, de vitriol et de soufre, tandis que les montagnes de la rive droite du Héri-roud ne sont riches qu'en mines de cuivre. Nous retournâmes de là à la chapelle, et après une marche fatigante d'une heure trente minutes, pendant laquelle nous franchîmes quatre chaînons latéraux de la chaîne principale, nous descendîmes dans la plaine par une pente très rapide et couverte de galbanum desséché, ayant rencontré sur notre route deux ou trois troupeaux de gazelles. Après une halte de quelques instants dans un grand village nommé Gunabad peuplé d'Afghans Ali Kouzeïs, nous nous rapprochâmes de plus en plus du lit du Héri-roud, où l'on descend en passant entre le village de Moussafiran, colonie de Khodjas de Boukhara émigrés depuis longtemps, mais n'ayant pas abdiqué leur costume, et un château appartenant à Chirali Khan, lieutenant du gouverneur du district d'Obèh. On passe la rivière à gué; elle est assez large en cet endroit, mais peu profonde à cette époque de l'année. Son eau, qui coule sur une couche de cailloux, avait la limpidité du cristal. Obèh n'est qu'à vingt minutes de marche de ce gué; nous mîmes dix minutes pour traverser le bourg, qui finit par une vaste enceinte fortifiée assez bien conservée extérieurement, mais pleine de ruines à l'intérieur. Le 11, après avoir rendu la visite aux autorités du pays qui étaient venues la veille à ma rencontre, et après avoir reconnu l'horrible dénûment des logements dont ils se contentent, je quittai Obèh pour visiter ses sources thermales, qui jouissent d'une grande réputation de salubrité.

Les montagnes sont à deux ou trois kilomètres de la forteresse, et l'on y entre par un défilé profond et étroit, servant de lit à un ruisseau impétueux qui serpente entre des touffes de broussailles et de joncs; souvent même il disparaît complétement sous les branches entrelacées des *cratægus*, et l'on ne devine son cours que par le murmure de son eau. Après une heure de marche en amont de ce ruisseau bordé de rochers très pittoresques, nous arrivâmes aux bains construits en pierre de taille sur la première source thermale, qui a 45°,6 centigr. de température; la seconde se trouve à vingt-cinq minutes de marche en amont de la vallée, et elle a 45°,8 centigrades de température : toutes les deux sont alcalines. Les bains que je viens de mentionner, comme tous les établissements de ce genre en Perse, consistent en une antichambre et en une grande salle voûtée, dont le milieu est occupé par le bassin d'eau chaude entouré de larges bancs de pierre, où les baigneurs déposent leurs vêtements. Cet édifice ne porte pas d'inscription; mais nous savons par la chronique d'Hérat, de Mouyineddin, traduite par M. Barbier de Meynard (*Journ. As.*, décembre 1860), qu'il a été construit par le sultan timouride Abou Saïd, et agrandi par le sultan Hussein, né en 842 de l'hégire et mort en 911. Tout à côté, on voit les ruines d'un tombeau assez révéré par les habitants des environs; mais les pâtres que j'ai rencontrés près de ce monument funéraire n'ont pu me donner aucun renseignement sur le saint personnage qui y est enterré, et qui est adoré malgré son *incognito*. Il y a bien une dalle de marbre, mais son inscription est si fruste, que je n'ai pu y déchiffrer que quelques mots sans suite, parmi lesquels se trouvaient les titres de « sultan et de refuge du monde », qualifications qu'on n'applique guère qu'aux princes de sang royal. Le défilé où sont situées ces sources thermales aboutit, dans sa partie supérieure, à un entonnoir entouré de rochers immenses de lave blanchâtre tachetée de points bruns; cette localité ressemble beaucoup à une vallée du mont Bouzgouch dans l'Aderbeidjan, où se trouvent les sources chaudes de Sérab.

Nous retournâmes dans la vallée du Hériroud par la gorge que je viens de décrire, et nous nous arrêtâmes pour la nuit à Gunabad. Le 12, ayant encore une fois traversé le village de Sirvan, nous atteignîmes, en quinze minutes de marche, un bourg considérable nommé Dihidiraz, dont les habitants sont des Ouzbeks de Koungrad, au voisinage des bouches de l'Oxus, émigrés ici au nombre de 100 familles, sous le règne de Mouhammed-Rahim Khan de Khiva. Ces pauvres gens se plaignaient amèrement des exactions du gouverneur actuel d'Obèh, qui, non content d'avoir élevé à 80 harvars de blé la redevance de 50 harvars qu'ils payaient autrefois, les molestait de toutes les manières. A quinze minutes de marche de ce village, nous passâmes encore une fois le Hériroud, et pendant quatre heures nous en longeâmes la rive droite.

Ici le pays est peu cultivé; çà et là on apercevait au loin quelques hameaux, mais la route était complétement déserte. Nous arrivâmes enfin dans un village considérable qu'en parlant on appelle Marva, mais qui s'écrit Marabad; ses habitants sont des Zouris, des Tadjiks et des Afghans Borikzeis. J'y reçus la visite d'un chef d'une tribu des Guildjeis nomades, revenu depuis peu de Meimanèh, où il s'était enfui pendant l'occupation de Hérat par les troupes persanes. Il venait de traverser le pays des Tchahar Aimaks, qui était livré à une complète anarchie. Les quatre tribus qui composent la horde, les Kiptchaks (100,000 familles), les Djemchidis (12,000 familles), les Téimounis (60,000 familles), et les Firouzkouhis (de 10 à 12,000 familles), étaient en guerre, et les caravanes restaient des semaines entières à Méimanèh, n'osant pas s'aventurer parmi ces peuplades rapaces et turbulentes. Le 13, pendant deux heures vingt minutes, nous longeâmes encore la rive droite du fleuve; mais au delà du village Gouriabad la route commence à s'en éloigner et à se rapprocher des montagnes que nous avions à notre droite, et qui, prenant une direction nord-nord-est, forment la limite orientale de la plaine de Hérat.

Peu à peu le pays prend un aspect tout à fait désert, les villages disparaissent entièrement, et le sol, creusé par de larges lits de torrents, ne porte aucune trace de culture. Les nomades évitent, même, cette route solitaire, qui ne s'anime parfois que par le passage des troupeaux considérables de moutons qu'on mène paître dans les montagnes qui bordent l'horizon à l'est.

Après une marche d'une heure vingt-cinq minutes, nous passâmes près de Zémanabad, grand village que ses habitants ont abandonné lors de l'invasion persane. Grâce au climat doux et sec de cette contrée, ce village désert semblait avoir été évacué de la veille; mais ses bazars vides et ses rues muettes faisaient un effet d'autant plus triste, que pendant tout le trajet de Zémanabad à Tounian, c'est-à-dire pendant trois heures de marche, on ne rencontre que le seul village de Toouran Tounian, où nous nous arrêtâmes pour la nuit. Il est peuplé par des Tadjiks et par des Afghans Nourzeïs, Alizeis et Dourranis. Le 14, nous marchâmes pendant cinquante minutes dans la plaine, en nous dirigeant vers le nord-est, puis ayant traversé un ravin assez profond, nous parvînmes, après quarante-cinq minutes de marche, à une chapelle dite Abi-Ghermek, dont le bassin, rempli d'eau thermale, de 14 à 15 degrés centigrades de température, est entouré de vingt-quatre pins orientaux d'une grande beauté : jadis il y en avait trente-huit, mais on a eu la barbarie d'abattre quatorze de ces arbres majestueux. Passé cet endroit, on entre dans un défilé pierreux au fond duquel coule un mince filet d'eau saumâtre, bordé d'efflorescences salines. Cette gorge nous conduisit, après cinquante minutes de marche, au sommet d'un col peu élevé, dont la pente septentrionale est creusée en long par un assez large ravin que nous suivîmes pour entrer dans la vallée de la rivière de Kerroukh. Laissant à notre droite le village de Madjendoch, nous remontâmes cette vallée dont la rive gauche est limitée par une chaîne de montagnes rocheuses d'un aspect aride, et qui porte des traces évidentes de puissantes commotions volcaniques. Nous rencon-

trâmes pendant ce trajet d'une heure beaucoup de Djemchidis nomades ; leurs tentes diffèrent de celles des Afghans et des Béloudjs en ce que, semblables aux tentes des Kurdes, elles sont faites de treillis de joncs entourés de laine, et non de drap grossier dit *palas*. Leur langue est le persan pur; mais par la forme du visage ils se distinguent, à leur désavantage, des Persans occidentaux. Le nez est retroussé, la bouche grande, les lèvres épaisses et disgracieuses. D'après leurs traditions, ils ont quitté le Séistan sous les Keïanides, avant l'émigration des Zouris, mais ils gardent néanmoins le souvenir de leur commune origine. Quant aux Tadjiks, les Djemchidis les considèrent comme des autochthones, propriétaires du sol qu'ils occupent actuellement eux-mêmes et qu'ils leur ont ôté par la force. En 1845 ou 1846, Allah Kouli, khan de Khiva, força les Djemchidis à suivre son armée, et les installa près de Kouhné-Ourgendj ; mais après sa mort, profitant des désordres qui désolèrent le Khanat, ils s'enfuirent, et la plupart des familles revenues de Khiva s'établirent à Maroutchak. A une distance de trente minutes de marche avant d'arriver à Kerroukh, on passe par un petit village assez propre appelé Dehani-Kar, habité par des Tadjiks qui avaient l'air opprimé et malheureux. Le nom de ce village signifie « bouche de neige » ; il lui a été donné parce que la neige qui tombe très abondamment et reste longtemps dans toute la vallée supérieure de Kerroukh, dépasse rarement cet endroit et disparaît promptement.

Kerroukh est une ville très ancienne; elle est mentionnée par Istakhri, auteur du x^e^ siècle (voy. *Das Buch der Lænder*, trad. par Mordtmann, p. 117). C'est le centre de la population des Djemchidis; et d'après ce que l'on m'a dit, c'était aussi la capitale du royaume de Ghour. Le bourg est assez vaste; sa population se compose de Djemchidis, d'Afghans, de Juifs et de Hindous. C'est le lieu de sépulture de deux saints musulmans : cheikh Maarouf Karroukhi, portier de l'Imam Riza et de Soufi Islam. La chapelle construite au-dessus du tombeau du premier tombe en ruines;

mais elle est encore très révérée par les Chiites. Il est très probable que ce mausolée est une création du clergé du temps des Séfévides, car Mouyined-din n'en dit pas un mot dans sa courte description de Kerroukh. Le second saint est beaucoup plus moderne: c'est le fameux Soufi Islam, dont Conolly a donné une biographie courte, mais exacte. Il fut tué en 1222, dans une rencontre avec les Persans, qu'il allait combattre à la tête de ses nombreux sectateurs. Son fils Aboul Kassim érigea un beau mausolée sur son tombeau, et planta autour du monument un jardin spacieux, remarquable par ses deux allées de pins orientaux longues chacune de deux cents pas. Dans la ville même, il y a une quantité de sources thermales, dix-sept ou dix-huit; j'ai mesuré la température de deux d'entre elles, qu'on m'avait désignées comme étant les plus chaudes: l'une avait 15°,8 centigrades, l'autre 14°,5. Les habitants de la ville se livrent à l'horticulture et à l'élève des moutons; ces derniers sont envoyés aux marchés de Hérat, et leur laine est achetée sur place par les Juifs et les Hindous. Kerroukh est à six farsangs de Hérat, et nous les fîmes d'une traite le 16, en suivant en aval le cours de la rivière de cette ville qui débouche dans la plaine de Hérat, non loin de Gazirghah; l'eau de cette rivière, ou plutôt celle de son unique affluent du côté droit, est conduite dans le bassin de ce pieux établissement par un long canal, en partie taillé dans le roc, et en partie creusé dans le sol. Je n'avais eu qu'un seul prédécesseur européen à Kerroukh, le malheureux colonel Stoddart, qui resta un jour dans cette ville, d'où il alla à Meimanèh; les habitants ont gardé de lui un bon souvenir.

Mes compagnons de voyage revinrent le 21 décembre de leur longue et pénible exploration du Khorassan central. La saison était trop avancée pour songer à continuer notre route dans un pays où même un voyageur seul trouve à peine la possibilité de se mettre chaque nuit à l'abri de l'intempérie de l'air, et où par conséquent un voyage en compagnie aussi nom-

breuse que l'était la nôtre devenait presque impraticable. En outre, nous avions une quantité de levés et d'observations à coordonner, travail qu'il était avantageux et même urgent de faire aussitôt que possible, pour profiter de tous les petits détails du voyage dont on se souvient immédiatement après l'avoir fait, et que plus tard on oublie facilement. Je me décidai donc à passer l'hiver à Hérat, et je n'ai eu qu'à me féliciter de cette résolution; car l'hiver, qui au commencement était très doux, sec et agréable sous tous les rapports, changea brusquement le 15 ou le 16 janvier 1859, et prit tout à coup un caractère de rigueur extraordinaire. La neige tomba très abondamment, et, même dans la plaine, elle resta plus de dix jours sans fondre. Enfin, vers le commencement de février, les beaux jours revinrent, la neige disparaissait à vue d'œil, et quoique les montagnes en fussent encore couvertes jusqu'à leur base, nous résolûmes de quitter Hérat, dont nous emportions tous un souvenir agréable. Pendant tout le temps de notre séjour, nous n'avions eu qu'à nous louer des bons et aimables procédés à notre égard du sultan Ahmed Khan, chef de cette province; et souvent, en causant amicalement avec lui, et surtout en répondant à ses intelligentes questions faites avec une lucidité, un tact et une urbanité parfaites, je me demandai si véritablement j'avais devant moi ce farouche gardien des prisonniers anglais à Kaboul, ce sultan Djan si souvent et si désavantageusement mentionné dans les mémoires de lady Sale. Son entourage imitait à notre égard la conduite du maître; le sardar Akrem Khan, Mansour Khan, Chah Navaz Khan, fils aîné du sultan, etc., tous tâchaient de nous être utiles ou agréables. Mais j'avais eu à me louer surtout des bons procédés de mon compagnon de voyage, entre Méched et Hérat, du Seid Mir Aboul Hassan Chah. Homme d'une instruction orientale solide, il m'a été d'une très grande utilité dans mes recherches, et j'ai trouvé dans ses conversations savantes maint éclaircissement qu'il m'eût été impossible de découvrir dans les livres.

Le 10 février 1860, nos apprêts étant terminés, nous prîmes congé du sultan Ahmed Khan, qui avait désigné, pour nous escorter jusqu'aux limites du Séistan, un certain Mouhammed Azim Khan de Kalékah, avec une quarantaine de cavaliers. Un jour le sultan me l'amena lui-même, et m'ayant présenté, avec toutes les cérémonies d'usage, ce géant doué d'une force herculéenne, il le congédia et me dit après son départ : « J'au-» rais pu facilement vous donner une plus nombreuse escorte, » mais dans le pays où vous allez, elle ne vous aurait pas servi à » grand'chose. La présence seule de cet homme dans votre cara-» vane vous sera plus utile que l'escorte d'un bataillon; car » il ne se commet aucun brigandage sur la frontière sud-est du » Khorassan qu'avec sa permission et même avec son aide. » Pour être plus sûr de sa bonne conduite à votre égard, je » garderai, pendant tout le temps qu'il restera auprès de vous, » sa femme et ses enfants pour otages. » Et véritablement pendant le voyage j'eus occasion de me persuader que le sultan avait raison. L'influence dans le pays et les connaissances topographiques de mon guide étaient incontestables, mais il usait d'une singulière méthode mnémonique pour se souvenir des localités; chaque place remarquable était gravée dans sa mémoire, non à cause de sa position et de ses propriétés naturelles, mais par suite de quelque incident de sa vie de brigand, dont il parlait tout à fait à son aise : là il avait dévalisé toute une caravane, dans tel autre endroit il était resté deux jours et deux nuits à guetter le passage d'un convoi de marchandises, etc. Bref, sa géographie était en même temps l'histoire de sa vie vagabonde.

Le 11, nous quittâmes enfin Hérat, et nous allâmes, par la route que j'ai déjà décrite, à Rouzèhbagh où nous restâmes le 12 pour compléter définitivement nos préparatifs de voyage dans un pays où il était impossible de rien trouver, sauf quelques provisions de bouche. La grande quantité de neige qui était tombée à la fin de janvier rendait très difficile le passage du col Madéri, qu'on

franchit en suivant la grande route de Khandahar, dite chaussée du Chah, parce qu'elle a été faite par ordre de Chah Abbas le Grand; notre guide nous proposa de prendre la route du col appelé Senguakissiah. Le 13, nous commençâmes par suivre la grande route pour traverser la plaine qui s'étend entre Rouzèhbagh et les montagnes; mais près du mamelon dit Kouhi-Ziaret nous laissâmes à notre gauche cette large voie jadis pavée, et nous entrâmes dans une gorge peu profonde qui nous conduisit dans la vallée d'un petit affluent de la rivière de Hérat, près des sources duquel est bâti un château de Rahman Khan Ali Kouzei, nommé Pouchtikouh. Nous nous y arrêtâmes pour la nuit. Le 14, une suite de terrasses nous conduisit au sommet du col. La route était bonne, malgré la pluie qui tomba toute la nuit sans discontinuer; seulement, au fur et à mesure que nous approchions du col les champs de neige devenaient plus fréquents. Vers midi, nous entrâmes dans une gorge assez large où coulait un filet d'eau entouré de joncs très touffus, repaire de sangliers dont nous vîmes partout des traces. Cette gorge, qui se rétrécit peu à peu, nous amena au col. La descente est encore moins rapide que la montée; les terrasses sont beaucoup plus étendues sur la pente méridionale de la chaîne que sur celle du nord, mais aussi la neige y était plus profonde, et nous ne pouvions avancer que lentement. Néanmoins, une demi-heure avant le coucher du soleil nous arrivâmes aux rochers appelés Sengui-ssiah (pierres noires), à cause de leur couleur. Ce nom est appliqué également au col, car *senguaki* est le diminutif du mot *sengue*, pierre. Nous y passâmes une nuit très froide, à la belle étoile. Le 15, après avoir traversé un terrain légèrement ondulé, nous entrâmes dans une gorge longue de 2 farsangs, et qui, se prolongeant en ligne droite, nous conduisit à la vallée de l'Adreskand richement boisée de saules, de *tamaris* et de *zygophyllum*. Là nous passâmes la nuit sous des tentes d'Afghans nomades de la tribu des Borikzeï. Une pluie torrentielle tomba pendant toute la nuit avec une abon-

dance extrême; vers le matin, la crue de l'Adreskand était telle, que jusqu'à onze heures nous ne savions pas si nous pourrions le traverser ou si nous serions obligés de prendre la route d'Oukal, endroit visité par Forster en 1784. Enfin, on vint nous dire qu'on avait trouvé un gué. Néanmoins le passage n'était pas facile; nous faillîmes perdre trois chevaux chargés de nos effets, et qui n'échappèrent qu'à grand'peine à l'impétuosité du torrent qui les emportait avec une extrême rapidité. Nous mîmes trois heures à traverser le courant.

Un défilé tortueux et très escarpé, taillé dans des rochers formés d'ardoises, nous conduisit de la rive gauche de l'Adreskand au col Mihminaz. La descente en est beaucoup plus facile que l'ascension; la gorge par laquelle nous débouchâmes dans la plaine est assez large, et la route est bonne. Le sol argileux et uni de cette spacieuse vallée avait un aspect riant, car dans beaucoup d'endroits elle commençait déjà à verdir. A son centre, on voit une chapelle érigée en l'honneur d'un saint peu connu, dont le tombeau était ombragé par un gigantesque *biotia orientalis*. Après avoir encore franchi une série de petites collines, nous arrivâmes en vue de Sebzar, ville située sur une élévation et entourée de champs richement cultivés, couverts de pousses de blé d'un vert éclatant.

Les chevaux et les hommes étaient tellement fatigués par les trois dernières marches, et le mauvais temps était si peu favorable à nos occupations scientifiques, que nous nous décidâmes à attendre à Sebzar que la disposition de l'air changeât. Nous restâmes dans cette petite ville le 17, le 18 et le 19 février; on nous logea dans le château, qui domine complétement les autres quartiers. De la terrasse supérieure de notre habitation on jouissait d'une vue immense, remarquable par sa beauté. La forteresse, avec son château, occupe le centre de la ville; l'enceinte fortifiée a une forme presque carrée, la face septentrionale ayant 260 pas de longueur et la face orientale 211. Le mur tourné

vers le nord est flanqué de deux tours à ses deux extrémités, et de cinq demi-tours espacées à intervalles égaux entre les deux premières. Le même genre de fortifications se retrouve sur les faces occidentale et orientale de la forteresse; quant à celle du sud, elle n'a que quatre demi-tours, et au milieu une tour massive percée par la porte d'entrée. La ville est divisée en deux quartiers; celui du nord est moins peuplé que celui du sud, et les deux ensemble n'ont en tout que quatre cents maisons. La population est mélangée; elle consiste en Afghans des tribus Borikzeis, Alikouzeis et Alizeis, en Tadjiks, en Zouris, en Teimouris, en Juifs et en Hindous. En été, la ville est presque déserte; tous les habitants vont camper dans les montagnes, plutôt par un reste d'habitude nomade que par nécessité, car, d'après ce que l'on m'a dit, la chaleur ici n'est jamais très intense. L'observation de M. Ferrier, que Sebzar est un point stratégique de premier ordre, est très exacte; non-seulement le district est salubre et fort riche en céréales, mais la plaine est admirablement défendue par la nature. Elle a la forme d'un plan elliptique, dont le grand axe est dirigé de l'est à l'ouest; les trois quarts de son circuit sont bornés par l'Adreskand. Si l'on examine cette plaine du haut du château de Sebzar, on aperçoit au sud, à 4 kilomètres de la ville, une chaîne de montagnes rocheuses qui se termine brusquement par un promontoire élevé, que couronnent les ruines d'une forteresse dite Senghi-Doukhter. Immédiatement derrière, s'élève à l'horizon une haute montagne ayant l'aspect d'une pyramide tronquée; ses strates forment comme de gigantesques gradins, et sur la cime est le tombeau d'un saint, Mouhammed Serbourideh (Mouhammed le décapité), qui a donné son nom à la localité. L'horizon oriental de la plaine est limité par trois chaînes de montagnes qui s'élèvent en amphithéâtre l'une au-dessus de l'autre. Au nord, comme nous l'avons vu, cette plaine est bornée par la chaîne rocheuse du bord gauche de l'Adreskand; à l'ouest, son horizon est plus ouvert, car la chaîne qui lui sert de limite de

ce côté est à 14 ou 15 kilomètres de la ville. Tout l'espace contenu dans ce circuit est richement arrosé par des canaux tirés du fleuve, et présente une suite ininterrompue de gras pâturages et de champs cultivés. La ville, dans son état actuel, n'est pas très ancienne; elle ne possède aucune curiosité digne d'être mentionnée, si ce n'est un vaste jardin planté devant la forteresse par Djelal-ed-dïn Mirza, l'un des enfants de chah Kamran. Mais il ne faut pas oublier qu'elle est bâtie sur les ruines d'*Isfézar*, ou plus correctement d'*Aspzar* (pâturage des chevaux) comme l'écrit le poëte Djami. Ainsi elle a remplacé une des plus anciennes villes du Sedjestan, non-seulement mentionnée par Istakhri, mais fondée avant Hérat, d'après l'opinion de ses habitants rapportée par Muyin-ed-dïn. Ce chroniqueur, qui termina son ouvrage en 897 de l'hégire, était natif d'Isfézar, et il dit y avoir vu dans son enfance plus de douze cents boutiques. De son temps déjà, la forteresse connue maintenant sous le nom de Senghi-Doukhter, et appelée alors château de Mouzaffer-kouh, était abandonnée à cause du tarissement d'une source d'eau douce qui jaillissait autrefois dans l'intérieur de cette place forte, construite par le sultan Seldjoukide Alp-Arslan.

Le 20, enfin, le baromètre remonta, et tout faisait présumer un changement de temps favorable; vers neuf heures nous quittâmes Sebzar, et ayant passé cette fois sans difficultés l'Adreskand rentré dans son lit, nous nous dirigeâmes vers les montagnes à travers une prairie fertile, arrosée par de nombreuses sources qu'on appelle Tchechmé-keissar. Les montagnes au sud-ouest de la plaine sont coupées par une gorge bordée du côté gauche par le mont Keissar, et à droite par les monts Roubah, Ziba et Milkouh. La première de ces trois montagnes est percée de nombreuses cavernes où les habitants de la ville, au moment d'une invasion, cachent ce qu'ils ont de plus précieux et vont se réfugier eux-mêmes. Les deux autres montagnes sont remarquables par la forme originale de leurs cimes, effilées comme des aiguilles. Cette gorge conduit au sommet d'un col assez large, sem-

blable à un petit plateau, d'où l'on descend dans une vaste plaine; deux farsangs et demie plus loin on rencontre une source saumâtre qui sort de terre dans un endroit désert actuellement, mais probablement habité autrefois, car il porte le nom de Dihi-Bola, c'est-à-dire « village supérieur ». Nous y restâmes la nuit du 20 au 21. Le 21, nous marchâmes dans la plaine jusqu'à Hami-Govïn, endroit situé au pied des montagnes qui bornent cette vallée au sud, et arrosé par une pauvre source d'eau saumâtre entourée de touffes de joncs. Nous y trouvâmes un grand campement d'Afghans Nourzeïs, qui accoururent en foule pour voir un singe que j'avais acheté à Hérat, et dont les gambades les amusaient comme des enfants. Ils se mirent à le caresser; mais ces bons rapports avec le quadrumane ne pouvaient durer longtemps. Un grand gaillard mécontenta l'animal par un geste un peu rude, et fut égratigné, ce qui affecta tellement cet enfant de la nature qu'il adressa à la pauvre bête une série d'invectives, et s'en plaignit les larmes aux yeux à ses compatriotes comme s'il s'agissait d'une offense faite par un homme.

Après avoir franchi la chaîne que je viens de mentionner par un col pierreux mais peu escarpé, nous descendîmes dans une vaste vallée bornée au sud par les montagnes d'Anarderèh, riche village peuplé de Tadjiks et caché dans une gorge étroite et pittoresque, à l'entrée de laquelle jaillit une source thermale de 22°,5 centigrades. Un ruisseau assez large coule le long de cette gorge. Sur la rive gauche, dans une anse bordée de rochers et célèbre pour ses échos multiples, s'entassent les maisons des villageois; la rive droite est occupée par de beaux et vastes jardins fruitiers dans lesquels il y a même deux palmiers qui portent des fruits et qui ont été transplantés ici, il y a seize ans, du village de Zighïn, situé à 14 kilomètres plus au sud. La montagne qui domine les derniers jardins du village est fendue depuis la base jusqu'à la cime. La distance entre les deux parois de cette crevasse très régulière ne dépasse nulle part un demi-mètre, ce qui fait supposer aux habitants d'Anarderèh qu'elle doit son origine à un coup d'épée

d'Ali. Ici, pour la première fois, depuis le Mazanderan, nous rencontrâmes le myrte, qui croît partout le long des murs des jardins, et s'appelle *mourt* comme au nord de la Perse. Le soir, nous observâmes une belle lumière zodiacale, qui avait comme toujours la forme d'une ellipse très allongée, et s'élevait au moins de 55 degrés au-dessus de l'horizon. Nous n'avions pas les moyens nécessaires pour mesurer exactement l'intensité de sa lumière; mais en la comparant, à l'œil nu, à celle de la voie lactée, il m'a semblé que la clarté de la lumière zodiacale était plus intense. Le 22, nous restâmes à Anarderèh, et nous eûmes le plaisir d'y voir ce jour-là les premières hirondelles.

Le 23, après être sortis des montagnes, nous marchâmes dans une plaine argileuse couverte d'une mince couche de sable à gros grains; les plantes que nous avions rencontrées jusque-là depuis Hérat, et parmi lesquelles dominaient la *Seratula* et la *Sapindiacea*, commençaient à disparaître et à faire place à l'amandier sauvage prêt à fleurir. Mais en général la végétation était très en retard, et il n'y avait que la *merendera* qui fleurît. Ayant visité les palmiers du village de Zighïn, où nous nous arrêtâmes pour quelques instants, nous nous dirigeâmes entre l'Adreskand et le Haroud à travers une masse de *tamaris* et de *cygophylum*, et nous nous arrêtâmes, pour passer la nuit à la belle étoile, près d'un canal qui réunit les deux rivières, et qu'on nomme Mianeh-roud. Comme nous étions campés au milieu d'un bois, nos serviteurs persans, malgré leur peur des voleurs, ne purent se refuser le plaisir d'allumer de nombreux et immenses bûchers; mais leur reflet ne nous empêcha pas d'observer la lumière zodiacale qui semblait ici, où l'horizon était plus découvert qu'à Anarderèh, briller avec plus d'éclat encore qu'hier et avant-hier. Le 24, nous commençâmes par traverser un bois de broussailles qui devenait plus épais à mesure qu'on s'approchait du Haroud; passé cette rivière, il disparut immédiatement, et le sol s'imprégnait de sel à vue d'œil.

Ayant laissé à notre droite le petit village de Kahrizek, au-

près duquel campait une forte tribu d'Afghans Nourzeis, nous nous arrêtâmes, pour observer le baromètre, dans un village abandonné par ses habitants trop exposés aux pillages des Afghans de Ferrah. Ici nous nous trouvions déjà dans la partie du district de Kalékah qui, d'après le dernier traité anglo-persan, a été restituée au chef de Lach et de Djouveïn, et les villageois ne voulaient plus nourrir *gratis* notre escorte de Hérat. Enfin à Khouchkek, village considérable peuplé d'Afghans Alizeis, Borikzeis et Nourzeis, de même que de malheureux Tadjiks qui souffraient cruellement des exactions de leurs sauvages vainqueurs, on fit droit aux réclamations de nos cavaliers, et nous nous y arrêtâmes pour passer la nuit dans un vaste jardin fruitier. Le propriétaire de ce jardin était l'ancien de l'endroit, petit vieillard sec et rusé qui prétendait être un Tahiride, descendant en droite ligne de Tahir-Zoul-Ïamïn, et qui me dit avoir possédé il n'y avait pas longtemps un document portant l'empreinte du cachet de Tamerlan ; mais il l'avait égaré en quittant précipitamment son village lors de la dernière invasion des Persans. Comme il était convenable de prévenir le chef de Lach de ma prochaine arrivée dans cette forteresse, j'y expédiai un de mes domestiques, et je dus rester à Khouchkek le 25 pour attendre une réponse à ma lettre. Je constatai ici un phénomène bien singulier, et selon moi assez difficile à expliquer. Le jour, la chaleur s'élevait, à l'ombre, à 22°,5 centigrades et la nuit elle ne descendait jamais au-dessous de 12° ; une grande quantité de mille-pieds avaient quitté leurs retraites hivernales; des essaims de papillons de nuit voltigeaient dans l'air au coucher du soleil ; les hirondelles étaient arrivées depuis plus d'une semaine : or, malgré tous ces indices certains du réveil de la nature, les arbres ne donnaient aucun signe de vie, et n'étaient pas plus avancés qu'en hiver. L'état chétif des jardins du village m'avait frappé, et j'en demandai la raison à quelques habitants; ils me dirent que les arbres chez eux ne vieillissaient guère et devaient souvent être plantés de nou-

veau, attendu qu'à des époques variables, mais séparées par d'assez courts intervalles l'eau souterraine montait à la surface, et non-seulement nuisait au rapport des arbres fruitiers, mais finissait par les étouffer entièrement. Le brouillard sec nous accompagnait depuis notre passage des montagnes; le 25 il devint tellement épais, que bien avant le coucher du soleil on pouvait regarder cet astre à l'œil nu, et à 5 ou 4 degrés au-dessus de l'horizon il disparut complétement dans la couche d'atmosphère poudreuse qui nous enveloppait. L'étoile polaire elle-même n'avait pas son éclat habituel, mais au zénith les astres brillaient comme toujours.

Le 26, l'attente du retour de l'exprès que j'avais envoyé à Lach me retint jusqu'à midi à Khouchkek; de là nous marchâmes dans la plaine jusqu'au village de Lenghèr, localité révérée comme sépulture du cheik Mahmoud Loughani, près du tombeau duquel, d'après la tradition populaire, un miracle révéla à chah Ahmed, fondateur de la dynastie afghane des Dourranis, son brillant avenir. On rapporte qu'après une fervente prière au tombeau du cheik il supplia mentalement le saint de lui faire voir, par un signe extérieur, si les plans qu'il roulait dans sa tête avaient quelque chance de réussite; un moment après, il sentit que son sabre se dégaînait de lui-même. L'ayant fait rentrer dans le fourreau, Ahmed Chah vit ce même phénomène se répéter trois fois, et forcé de reconnaître dans ce miracle une manifestation d'un pouvoir surnaturel, il sortit de la chapelle fermement résolu de donner suite à ses projets, et sûr de son triomphe. Le village est situé à l'entrée d'une large et courte gorge qui coupe le dernier chaînon séparant les plaines du Séistan de la province de Hérat. A peine y étions-nous entrés, que nous y rencontrâmes Ata Mouhammed Khan, frère du chef de Lach et de Djouvein, et Chams-ed-dïn Khan, son fils âgé de douze ans, qu'il envoyait à ma rencontre avec une lettre très polie, où il m'invitait à me rendre à sa résidence.

Au sortir de la gorge, une immense plaine, semblable à une mer en repos, se déroula devant nous : c'était l'antique Dran-

giane. Nous passâmes devant le petit village de Chouchkeh, et nous nous arrêtâmes dans une bourgade considérable nommée Kaléïnou, où l'on nous avait préparé un bon logement, la première chambre un peu confortable qui m'abritât depuis mon départ de Hérat. Bientôt après le coucher du soleil, une pluie torrentielle commença à tomber, et dura presque toute la nuit; j'étais loin de m'imaginer ce que cette pluie pouvait produire dans une plaine aussi étendue que celle où nous nous trouvions. Le 27, de grand matin, étant passé de ma chambre sur la terrasse, je vis, à mon grand étonnement, que nous étions comme au milieu d'une île. D'énormes flaques d'eau semblables à de vastes lacs couvraient la plaine; et dans quelques endroits elles étaient si profondes, que les chameaux s'y enfonçaient jusqu'aux genoux. On ne pouvait pas songer à se mettre en route; nous restâmes le 27 dans la bourgade, en attendant que l'eau s'écoulât et s'évaporât. D'après ce que l'on m'a dit, ce phénomène, que je n'ai jamais vu nulle part ailleurs, est assez fréquent ici, et se répète chaque année au printemps, où des averses pareilles à celles de la nuit précédente ne sont guère exceptionnelles. La pente de la plaine étant insensible, la moindre dépression du terrain suffit pour arrêter l'eau pluviale, et ce n'est que l'évaporation qui peut la faire disparaître, car le sol argileux de cet aride désert en absorbe une très faible quantité.

Le 28, nous pûmes enfin nous remettre en route. Les premiers 22 ou 23 kilomètres qui nous séparaient du ravin profond où coule le Khouchkéroud, se trouvèrent très difficiles à franchir. A deux reprises différentes il nous fallut marcher durant plus d'une heure au milieu de l'eau; mais au delà de cette rivière la route devint meilleure, et la plaine, parfaitement unie, n'était coupée que dans un seul endroit par un profond ravin sec, à mi-chemin entre le Khouchkéroud et le Ferrahroud : ce dernier coule à une vingtaine de kilomètres du premier, dans une vallée boisée. Pendant ce long trajet, nous ne vîmes aucun village, ni de

près ni de loin, ce qui s'explique en partie par l'aridité du sol, mais beaucoup plus par le peu de sécurité de ce district. Le soleil était déjà couché quand nous entrâmes dans la vallée du Ferrahroud; grossi par les pluies, il roulait impétueusement ses eaux jaunâtres entre des bords argileux et escarpés, et rappelait vivement le Kour (Cyrus) dans les environs de Tiflis. L'obscurité nous empêcha de poursuivre notre route jusqu'à Lach, et nous nous arrêtâmes dans le village de Pendjdih, situé sur la rive droite du fleuve. Le 1er mars, on vint m'avertir de grand matin qu'il était urgent de partir aussi vite que possible, car l'eau du fleuve montait avec tant de rapidité qu'on risquait d'un moment à l'autre d'être arrêté pour quelques jours. Les deux ou trois kilomètres qui nous séparaient de Lach furent parcourus en toute hâte; et à un demi-kilomètre de la porte de la forteresse, son gouverneur, le sardar Ahmed Khan Isakzei, vint à pied à notre rencontre, ce qui nous força aussi de descendre de nos montures, et grand bien nous en prit; car l'eau avait envahi la route qui conduit à la forteresse, en laissant à sec un sentier étroit à peine suffisant pour le passage d'un piéton.

La forteresse de Lach, semblable aux autres châteaux afghans, consiste en un donjon qui s'élève au milieu d'un amas de maisons disposées en terrasses le long de la pente très rapide d'un mamelon argileux. Tous ces bâtiments sont entourés d'un mur assez élevé construit en pisé, muni de meurtrières et de demi-tours. La faiblesse des moyens d'attaque, dont disposent les voisins de cette place forte, la rend presque inexpugnable. Elle n'est pas très ancienne, et Djouvein, situé vis-à-vis de Lach sur le bord gauche du Ferrahroud, au milieu de vastes ruines, est beaucoup plus connu en Orient; mais aucune de ces localités n'est mentionnée ni chez Istakhri, ni même chez Yaqout. La famille du sardar actuel, de la tribu afghane Isakzei, s'est établie dans cette contrée depuis la fin du siècle passé; son bisaïeul Kémal Khan ne voulant pas se soumettre à l'autorité d'un autre chef de cette tribu

appelé Madad Khan, devenu plus puissant que lui, s'expatria de Kandahar et vint à Hérat sous le règne de Timour chah Dourrani. Le fils de Kémal Khan, Rahim dil Khan, n'eut aucune influence sur les affaires publiques; mais son fils, chah Pessend Khan, attaché dès sa plus tendre jeunesse à Mahmoud chah, devint le grand écuyer et le favori de ce prince. Il partagea toutes les vicissitudes de sa carrière orageuse, l'accompagna dans sa fuite à Boukhara et en Perse; et enfin, quand Mahmoud chah s'empara de Hérat, Pessend Khan reçut de lui, à titre de cadeau et en récompense de sa fidélité, les territoires de Lach, de Djouvein et du Kalékah méridional. Ayant relevé Lach de l'état de ruine où ce bourg était resté depuis l'époque des Timourides, il s'y maintint presque indépendant durant 70 ans, et mourut très âgé en 1850. Son fils Abdourressoul Khan se brouilla avec le chef de Hérat Yar Mouhammed Khan, qui marcha contre lui et le contraignit à chercher un refuge auprès du chef de Ferrah, le Mirakhour Ahmed Khan. Il mourut en exil; mais son fils, le gouverneur actuel, profitant de la mort de Yar Mouhammed Khan, revint à Lach, qu'il ne garda que peu de temps; car, ayant essayé de défendre son patrimoine contre les Persans, lors de leur dernière expédition contre Hérat, il fut défait par eux et fait prisonnier. Envoyé à Téhéran, il a su plaire au chah et à son premier ministre, et le roi lui donna l'investiture de gouverneur indépendant de Lach, de Djouvein et de Kalékah, en conformité du traité anglo-persan qui stipulait le rétablissement de la province de Hérat dans le *statu quo* qu'elle avait avant la guerre. Parmi les serviteurs du sardar Ahmed Khan, j'ai trouvé un homme qui a assisté à l'assassinat du malheureux docteur anglais Forbes par le chef Beloudj de Tchékhansour, Ibrahim Khan. D'après ce qu'il m'a dit, le docteur s'était rendu de Hérat au Séistan à Sékouhé, sur l'invitation du chef de cette ville Ali Khan, pour soigner un de ses parents malade. Ayant terminé le traitement, il témoigna le désir de visiter Tchékhansour. Ali Khan fit tout son possible pour le

dissuader de cette périlleuse entreprise. Il lui dit franchement qu'Ibrahim Khan s'enivrait chaque soir de *beng*, et qu'une fois dans cet état, son caractère toujours violent ne connaissait plus de bornes; mais d'après ce qu'Ali Khan me raconta à Méched, peu de semaines avant d'être assassiné lui-même, Forbes lui répondit « qu'il était Anglais et que, comme tel, il craignait Dieu et n'avait pas d'autre crainte. » Arrivé à Tchékhansour, il fut très bien reçu par Ibrahim Khan; et après un séjour de courte durée dans sa résidence, il accepta l'invitation de ce chef Beloudj de l'accompagner à une chasse de sanglier dans les joncs des bords du Hilmend. La nuit qui précéda cette chasse, Ibrahim Khan prit du *beng* à très fortes doses, en sorte que le matin suivant il était encore complétement sous l'influence excitante de ce violent narcotique. Arrivé au bord du fleuve, il engagea Forbes à le traverser sur un bac, en promettant de le suivre immédiatement après; mais à peine le radeau monté par le docteur s'était-il éloigné de quelques mètres du rivage, le Khan saisit son fusil, le mit en joue, et cria en riant à Forbes de prendre garde à lui, car il allait tirer. L'homme qui me racontait ces détails se trouvait derrière Ibrahim Khan, et prétendait que le conducteur du bac fit des signes à Forbes de se jeter à plat ventre pour éviter le coup; mais le docteur répondit que le khan plaisantait et n'avait nullement l'intention de le tuer. Il resta debout et cria en souriant « *bézénid, bézénid,* » tirez, tirez; le coup partit et il tomba roide mort. Ibrahim Khan s'étant informé s'il avait frappé juste, ordonna qu'on lui montrât le cadavre pour juger du coup; mais il voulut que le corps du malheureux docteur fût préalablement plongé à plusieurs reprises dans l'eau, observant avec une gaieté féroce que, même après leur mort, c'était une bonne précaution à prendre contre ces chiens de frenguis, qui portaient toujours sur eux quelque substance infernale et fulminante facile à s'enflammer. Puis, ayant constaté que la balle avait traversé le cœur de sa victime, il fit enterrer le défunt. Ainsi, l'histoire

de la suspension de son cadavre, et toutes les autres particularités rapportées à cette occasion par M. Ferrier, sont, à ce qu'il paraît, une pure invention de l'individu qui les a contées au voyageur français. J'ai cru d'autant plus utile de communiquer cette version assez simple, qu'elle diffère un peu de celle qui est insérée dans le vol. XIV (p. 179-183) du *Journal de la Société géographique de Londres*, à la suite de l'intéressant itinéraire du malheureux docteur.

Le 3 mars, l'eau était considérablement baissée, et notre escorte étant prête, nous pûmes nous remettre en route, et faire une petite marche jusqu'à Samour, village fondé par chah Pessend Khan, et où il a planté un vaste jardin fruitier. La partie méridionale du territoire de Lach embrasse presque toute la côte septentrionale du lac Hamoun. Depuis l'embouchure du Ferrah-roud jusqu'à celle du Haroud, elle présente une suite de terrasses plus ou moins étendues, bordées par des ravins profonds creusés dans un sol argileux et salin par les eaux pluviales et les rivières. Les parties élevées de ces terrasses, ou, plus exactement, de ces petits plateaux, sont abondamment couvertes de plantes salines, excellent pâturage pour les chameaux et les moutons. On y rencontre aussi le *kerté*, herbe grasse très commune dans les plaines des deux Kalékahs, du Séistan et de Kandahar, et que les chevaux mangent volontiers. L'embouchure du Haroud forme un véritable delta. A une distance de 10 kilomètres du lac, ce fleuve se divise en une quinzaine de branches, et l'humidité communiquée à la terre par cette irrigation naturelle contribue à la croissance de nombreux tamaris, de peupliers, de saules et de broussailles de *cygophyllum*, mais elle rend aussi le terrain marécageux et d'un passage très difficile ; en sorte que le 4, quand nous approchâmes du lac, nous eûmes beaucoup de peine à traverser le sol détrempé de ce delta. Le lac, de ce côté, a l'aspect d'une grande lagune. L'eau en est douce, bourbeuse, très peu profonde ; aussi le lac change-t-il souvent de contour, comme l'ont déjà remarqué Istakhri dans le

x^e^ siècle, et Yakout, entre 612 et 617 de l'hégire (Voy. *Diction. géogr. de la Perse,* trad. par Barbier de Meynard, p. 86, et *das Buch der Länder,* p. 110). Je crois qu'il est impossible de voir ailleurs une plus grande réunion d'oiseaux aquatiques; les oies, les cygnes, les canards, etc., formaient une bande flottante et compacte de plus d'un kilomètre de largeur. Leurs cris plaintifs, presque lugubres, produisaient un bruit tout à fait extraordinaire qui ne ressemblait à rien de connu. Les Séistanis m'ont dit qu'ils savaient d'avance si la crue des eaux serait grande, en observant l'élévation à laquelle ces oiseaux faisaient leurs nids dans les joncs du lac au-dessus du niveau hivernal de son eau. L'hypsomètre de M. Regnault observé dans cet endroit a donné, pour le point d'ébullition, 361°,0 correspondant à une pression barométrique de 718^{mm},10, et le baromètre indiqua 564^{mm},60 à 14°,8 centigrades de température du mercure (717^{mm},03, ou bien, réduit à zéro de température, 715^{mm},32); la moyenne arithmétique de ces deux observations, calculée au-dessus du niveau moyen de l'Océan sous cette latitude, donne pour la hauteur absolue du lac, 471 mètres.

Nous passâmes la nuit au milieu d'un grand campement de Séistanis, habitants du village de Kougha, qui venaient à peine de quitter leurs résidences d'hiver. Ils restent l'été aux embouchures du Haroud dans des souterrains obscurs et humides, torturés par des essaims de moustiques, raison principale de l'absence complète de chevaux et de mulets dans le Séistan. La naïveté des populations de cette province n'est égalée que par leur superstition et leur fanatisme. L'usage de l'argent leur est inconnu; un *ghez* de toile est l'unité d'échange la plus généralement adoptée, mais on la remplace souvent par des aiguilles, du fil, et d'autres objets dont ils se servent dans leur ménage. A cause de notre escorte afghane et sunnite ils nous reçurent assez froidement; mais quand ils apprirent que tous nos serviteurs étaient Persans et Chiites, ils se comportèrent très amicalement à notre égard. Un de nos gens obtint

en échange contre une seule aiguille une grande jatte de lait caillé ; mais le vendeur, craignant de ne pas être assez bien payé, observa, après avoir livré sa marchandise, que l'aiguille lui paraissait un objet bien petit comparativement à la jatte, et ne se tranquillisa que lorsque le Persan lui répondit, avec un sérieux imperturbable, qu'il avait parfaitement raison quant à l'aiguille seule, mais qu'il le priait de faire bien attention à un petit bout de fil passé dans cet instrument. Le brave Séistani, après avoir débattu intérieurement la valeur de cette objection, finit par admettre qu'au fond l'acheteur avait raison, et s'en alla très satisfait.

Le Séistan doit être considéré sinon comme le berceau de la nation persane, du moins comme le théâtre où se déroula toute la période héroïque de son histoire. Même bien après cette époque reculée, notamment sous les Arsacides, l'élément national, malgré l'émigration de deux tribus considérables, les Djemchidis et les Zouris, y était encore si puissant, que le mouvement patriotique qui porta les Sassanides au trône de la Perse y naquit et s'y développa. Sous la domination arabe, c'est encore dans le Séistan, berceau des Soffarides, que s'organisa la première tentative sérieuse des Persans pour secouer le joug des khalifes. Sous les Monghols et sous les Timourides, le Séistan, de plus en plus affaibli, protesta néanmoins, assez souvent les armes à la main, contre l'autorité souveraine des étrangers ; et ce n'est que sous les Séfévides, dynastie éminemment nationale, que cette partie de l'empire persan resta constamment fidèle au trône des chahs. Les limites de cette province, telles qu'on les trouve décrites chez Istakhry, sont ses confins naturels, car ils embrassent toute la région de la dépression du sol khorassanien, dont le lac Hamoun est le point le plus bas. Actuellement, le district de Lach et Djouvein a été érigé en canton indépendant ; le Zamin-Daver, le Roudbar et Ferrah font depuis longtemps partie de l'Afghanistan ; enfin, sa partie occidentale forme un territoire presque neutre qu'on désigne par le nom de Seritchillei-Kain, ou

de district de Bendan. Ainsi le Séistan proprement dit, c'est-à-dire le district appelé ainsi par les Persans modernes et les Afghans, est réduit à un petit canton situé à l'embouchure du Hilmend, dans le lac Hamoun ou Ziréh, et a tout au plus 200 milles géographiques carrés de superficie, avec une population de 10 à 15,000 familles, dont la moitié sont nomades.

Quoique peu nombreuse, cette population est assez bigarrée; elle se compose de Persans autochthones, de Serbendis transférés de Chiraz par ordre de Nadir Chah, de Beloudjs établis sur les bords du Hilmend depuis le commencement de ce siècle, et enfin de quelques familles d'Afghans dispersées dans les villages du Séistan. Les anciens habitants se divisent à présent, comme dans les premiers temps de l'histoire persane, en *dihkans*, ou villageois, et en *keïanides*, haute noblesse, descendants des anciens rois de la Perse. Cette dernière tribu a constamment fourni des gouverneurs au Séistan, sous la dynastie des Séfévides comme sous le règne des Kadjars, jusqu'au temps de Mouhammed chah inclusivement. Ainsi j'ai eu l'occasion de copier des *firmans* royaux qui constatent que sous Chah Abbas I^{er}, cette charge était occupée par Hamzèh bek Keïani; sous Chah Séfi, par Mélik Djélal-eddin, de la même famille; sous Chah Abbas II, par Mélik Noussret khan; sous chah Souleiman, par Mélik Fazl Ali bek; enfin sous le règne du faible Chah Hussein, le Séistan a changé trois fois de gouverneurs : le premier était Fetkh Ali khan, qui fut remplacé, en 1121 de l'hégire, par son frère Mélik Djafar bek, et, en 1124, par Assad Oullah khan, témoin de l'invasion des Afghans. Nadir Chah conserva à la famille des Keïanides son ancienne prérogative, respectée même par les Dourranis lors de la seconde domination des Afghans dans la Perse orientale. Conformément à l'usage, l'aîné de la famille, à la mort de son prédécesseur, se rendait à la cour du roi pour solliciter en personne son diplôme d'investiture, avec lequel il recevait habituellement une robe d'honneur et un harnais d'or; quelquefois on joignait à ces cadeaux un

bouclier et un sabre, objets toujours spécialement mentionnés dans le *firman*. Après les Séfévides, les gouverneurs kéianides du Séistan furent Hussein khan, fils d'Assad Oullah khan susmentionné, qui transmit sa charge à son fils Souleiman khan. A la mort de ce dernier, contrairement à l'usage, le poste de gouverneur fut accordé à son second fils Behram khan, et après lui à son frère aîné Nassir khan, dont le fils Khan-Djan khan, nommé chef du Séistan par Fetkh Ali Chah, mourut sous le règne de Mouhamed Chah en 1837 ou 1838, et fut le dernier gouverneur keïanide de cette province. Pendant l'administration de Behram khan, une section de la tribu Beloudj des Narouis quitta sa patrie, et vint camper, sous les ordres d'Alem khan, sur les bords du Hilmend. Reçu à titre de tributaire, ce chef de clan sut peu à peu se rendre complétement indépendant de ses voisins, et légua en mourant son pouvoir fermement établi à son fils Dost Mouhammed khan, mort récemment, en 1857, regretté de tous ses compatriotes. Il laissa un fils unique Dervich khan, mais c'est son frère Chérif khan qui fut nommé chef de la tribu et, à l'époque de mon voyage, on le considérait comme l'homme le plus influent du pays. L'exemple donné par les Narouis fut bientôt suivi par les Toukis, tribu Beloudj du Haroun. Leur chef Khan Djan, fils de Djan bek et petit-fils de Rouchan, errait depuis quelque temps sur le bord gauche du Hilmend, lorsque Djélal-eddin khan, fils aîné de Behram khan, devint amoureux de la fille de ce chef beloudj, et l'ayant obtenue en mariage, fit cadeau à son beau-père d'une petite forteresse appelée Baringhuissiah, remplacée actuellement par la ville de Djéhanabad. Khan-Djan, occupé avant tout du soin de se créer une position indépendante, invita ses compatriotes à venir s'établir dans les environs de sa forteresse, organisa des bandes de brigands et accumula des richesses considérables, en pillant les villages frontières de la Perse et de l'Afghanistan. En même temps il réussit à agrandir ses domaines, soit en achetant aux Kéianides appauvris les terres qui leur appartenaient, soit en les leur enle-

vant par violence. Les *dihkans* établis sur ces terres se soumettaient difficilement au nouveau propriétaire, abandonnaient leurs habitations et étaient remplacés par des colons béloudjs du Haroun. Khan Djan avait six fils : Meïn Khan, Djan Bek, Ali Khan, Ibrahim Khan, Chahpeçend Khan et Chirdil Khan ; mais à sa mort il ne lui en restait que cinq, car le second de ses enfants mourut avant lui. D'après la coutume du pays, le pouvoir de chef de famille devait passer à Meïn Khan ; mais son frère Ali Khan l'invita à Tchekhansour, sa résidence habituelle, et l'ayant traîtreusement assassiné, il s'empara de ses biens. Adonné à tous les vices énervants de l'Orient, il jouit très peu de temps des résultats de son crime ; il mourut, en 1840, d'une maladie de poitrine. Son successeur Ibrahim Khan, tristement connu en Europe comme l'assassin du docteur Forbes, est un homme entreprenant et énergique ; mais son fanatisme, et surtout sa malheureuse passion pour l'opium, de même que sa férocité dans ses moments d'ivresse, en font une espèce d'épouvantail pour les membres de sa famille, pour ses sujets et pour les étrangers. Ainsi, son frère Chahpeçend Khan, inquiet pour sa vie, a dû s'expatrier, et vit à Méched, recevant une faible pension du gouvernement persan. Ibrahim Khan reste rarement à Tchekhansour. Il chasse presque toute l'année le sanglier dans les joncs du delta du Hilmend ; et comme il s'y rend accompagné d'une nombreuse suite de gens armés, il lui est facile de lancer à l'improviste des bandes de brigands partout où il espère pouvoir faire un riche butin. Aussi il a la réputation d'être fort riche.

Nadir Chah, voulant peupler en peu de temps le Séistan, eut recours à la colonisation forcée ; il ordonna d'y envoyer quelques centaines de familles de Serbendis, tribu nomade persane de la province de Chiraz. Leur chef Mir Kamber s'établit sous le titre de *kalentar* à Sékouhè, et depuis lors ses descendants conservèrent l'hérédité du pouvoir. Il eut pour successeurs son fils Mir Koutchik, puis son petit-fils Mouhammed Riza Khan, et le fils de ce dernier,

Mirkhan. Profitant du peu d'attention que le gouvernement de Fetkh Ali Chah accordait à ce lointain apanage de la couronne de Perse, Mirkhan devint presque indépendant, et, à l'exemple de ses voisins béloudjs, empiéta de plus en plus sur les terres appartenant aux Kéianides. Il laissa après sa mort cinq enfants : Mouhammed Riza Khan, Ali Khan, Chah Navaz, Sardar et Mouhammed. Mouhammed Riza était de droit et de fait chef de la famille, aussi il hérita sans aucune contestation du patrimoine paternel ; mais ayant une prédilection particulière pour Lutf Ali Khan, l'aîné de ses sept fils, il le nomma son successeur, contrairement à l'usage du pays et au détriment de son frère Ali Khan. Justement offensé par ce passe-droit, ce dernier se rendit à Téhéran dans l'espoir d'intéresser à son sort le tout-puissant premier ministre de Mouhammed Chah, Hadji Mirza Aghassi. Mais cet excentrique *moullah* ne rêvait en ce moment que réformes à introduire dans l'artillerie persane, et il ne fit rien en faveur d'Ali Khan, qui se décida à aller chercher fortune à la cour du chef de Kandahar, Kohendil Khan, frère du célèbre Dost Mouhammed Khan de Kaboul. Entré au service de ce sardar afghan en qualité de *djéloudar* ou palefrenier, il finit par être assez influent auprès de son maître, et lui inspira le désir de faire la conquête d'une partie du Séistan. Kohendil entra dans cette province à la tête d'une nombreuse armée, et le fort de Sékouhé, vaillamment défendu par les Serbendis, fut enfin pris par les troupes afghanes. Lutf Ali Khan, fait prisonnier, fut livré à son oncle, qui ordonna de lui crever les yeux. Tant que le sardar de Kandahar vivait, Ali Khan, malgré sa prédilection pour les chiites, n'osait pas le trahir ; mais immédiatement après sa mort, il s'empressa de nouer des relations avec la cour de Téhéran et s'y rendit en personne. Le Chah l'accueillit avec bienveillance, lui donna en mariage sa cousine, la fille du prince Behram Mirza, et le congédia en lui promettant de l'aider à former un bataillon de troupes régulières. Revenu à Sékouhé, Ali Khan froissa imprudemment l'amour-propre des anciens de sa tribu,

s'obstinant à forcer ces gens naïfs d'adopter dans leurs rapports avec lui les formes cérémonieuses usitées à la cour du Chah; il finit ainsi par s'aliéner tellement son entourage, que Tadj Mouhammed Khan, frère cadet de Lutf Ali Khan, réussit à s'emparer du pouvoir suprême, après avoir tué son oncle dans son propre palais.

Je me suis permis d'entrer dans quelques détails sur l'histoire ancienne et moderne du Séistan, presque aussi riche en crimes et en faits révoltants que celle de l'Afghanistan et du Beloudjistan, en partie pour suppléer aux données peu exactes et embrouillées publiées par M. Leech dans le vol. XIII, n° 146, du *Journal of the Asiatic Society of Bengal* (p. 116-118), et en partie pour montrer que dans l'état actuel de nos connaissances sur la Perse, il n'y a peut-être pas de province de ce vaste empire où l'on puisse espérer avec plus de fondement de trouver autant de faits précieux et inconnus de son passé. J'ai l'intime persuasion qu'un voyageur bien préparé découvrira dans les archives religieusement conservées jusqu'à nos jours par quelques membres de la race des Kéianides, des documents de la plus grande importance pour l'histoire ancienne de la Perse. En même temps, l'étude des mœurs et des coutumes des Séistanis lui fournira la solution de plusieurs problèmes littéraires, ethnographiques et archéologiques, qui, sans ce secours, ne pourront jamais être éclaircis. Cette entreprise présente quelques dangers, il est vrai; mais avec de la prudence et avec le soutien du gouvernement persan, je réponds de la possibilité de la mener à bonne fin, surtout en prenant la route de Méched, Birdjand, Nih et Lach. Le chef actuel de cette dernière ville a déjà accompagné et protégé un voyageur européen, M. Conolly, dans sa tournée malheureusement trop rapide, et certes il ne se refusera pas de répéter le même service, s'il peut compter sur une bonne récompense.

Le 5 mars, après avoir cheminé avec beaucoup de peine pendant quatre à cinq heures, dans les boues du Séistan, devenues à

juste titre proverbiale dans la Perse orientale, comme celles du Ghilan le sont dans le nord, nous sortîmes enfin du delta du Haroud. Nous longeâmes pendant quelque temps la côte septentrionale du lac, puis nous entrâmes dans une gorge qui coupe les montagnes formant la limite naturelle du Khorassan et du Séistan, et nous couchâmes à la belle étoile, dans un endroit nommé Oudjghan, à 42 kilomètres à peu près du campement de la veille. Dans les vallées de ces montagnes, le sol est fertile, l'eau assez abondante, et même le bois de chauffage n'y manque pas; néanmoins personne n'ose s'y établir, par crainte des attaques des Béloudjs. La route que nous suivions est la plus courte voie de communication avec le Khorassan; c'est celle que Nadir a choisie pour aller aux Indes. Elle est soigneusement évitée par les caravanes, qui font un long et pénible détour par Bendan et Dihi-Salm pour ne pas trop s'éloigner des endroits habités, sans toutefois que cela les garantisse beaucoup du pillage. Le 6, nous remontâmes la même gorge jusqu'au col rocailleux appelé Teberkend, c'est-à-dire « taillé par la hache », nommé ainsi parce que Nadir Chah le fit élargir pour faciliter le transport des canons. Malgré cela, la route y est étroite et tortueuse; et non-seulement ma litière dut y être portée à bras, mais nous fûmes obligés de faire transporter de la même manière la plupart de nos bagages. La descente dans la plaine qui s'étend à l'ouest au pied des montagnes est assez abrupte; mais comme la route est bien tracée et travaillée en zigzag, elle ne présente aucune difficulté sérieuse. La plaine où nous entrâmes n'est accidentée que par des monticules isolés; et à une vingtaine de kilomètres du bassin d'eau douce dit Houzi Djanbek Béloudj, où nous campâmes le 6 au soir, le terrain devient complétement uni. Au delà de ce bassin, creusé et abrité par une construction de briques, due aux soins d'un riche pâtre béloudj, la route commence à monter presque insensiblement sur la seconde chaîne de montagnes, limite politique du Khorassan persan à l'est. Son point culminant est le col de Bourdji-Ghourab,

appelé ainsi à cause d'une tour construite, dit-on, par Nadir Chah, pour abriter une petite garnison qu'il y installa pendant que ses troupes franchissaient cette gorge. La descente de ce col est encore moins abrupte que la montée, car la ville de Nih se trouve au milieu d'une plaine très élevée, qui était couverte, à l'époque où nous la traversâmes, d'une quantité surprenante de *merendera* en fleur.

Nih, mentionnée déjà par Isidore de Charax, puis par Istakhri et par tous les géographes musulmans, tout en étant le chef-lieu de deux districts et la résidence d'un gouverneur, n'est, à proprement parler, qu'un grand village. Cependant, je dois avouer, avec Christie et Pottinger, que, revenu en Perse après un séjour prolongé parmi les Afghans, il m'a semblé que j'entrais dans un pays très bien administré. Quoique le chef actuel de Hérat soit, par son caractère et ses talents, un homme tout à fait hors ligne parmi les sardars afghans, je suis convaincu qu'on a agi contre les intérêts de l'humanité en forçant le Chah de Perse à restituer Hérat à ses sauvages voisins, et sans aucun doute cette belle province aurait beaucoup gagné en restant sous la domination persane. Le génie afghan, jusqu'à présent du moins, n'a encore rien créé, mais il a beaucoup détruit; et il n'y a aucune raison de croire qu'il modifie de sitôt sa nature. Nih a peu de curiosités dignes de fixer l'attention du voyageur; mais parmi celles-ci, je n'hésite pas à donner la place d'honneur à ses moulins à vent. Dans les parties de l'Asie que j'ai visitées, depuis Samarcande jusqu'à Angora, ce n'est que dans le district de Kaïn, limitrophe du Séistan, et faisant jadis partie de cette province, que j'ai rencontré des moulins de ce genre. Cette particularité mérite d'autant plus d'être signalée, que nous savons par M. Reinaud que Massoudi et Istakhri en ont vu dans le Séistan au x^e^ siècle de notre ère, c'est-à-dire bien avant l'introduction de ces moulins en Europe (voyez *Géographie d'Aboulféda*, trad. par M. Reinaud, t. I, introd., § III, p. CCCII, et *Das Buch der Länder*, trad. par A. D. Mordtmann, p. 110); en sorte qu'il est très probable que

ce fut ici qu'on a songé, pour la première fois, à utiliser la force du vent. Ces moulins sont faits différemment des nôtres. Comme on ne s'en sert que pendant quelques jours de l'année, notamment en automne après la récolte, on les a disposés de façon à profiter exclusivement du vent du nord-est qui paraît être dominant pendant cette saison de l'année. On fixe la meule à l'extrémité d'un cylindre de bois, large d'un demi-mètre et haut de 3 1/2 à 4 mètres, placé verticalement dans une tour ouverte du côté du nord-est, afin d'intercepter le vent qui souffle dans cette direction. Ce cylindre est muni d'ailes faites de bottes de jonc ou de feuilles de palmier, et ajustées le long de l'arbre mobile autour de son axe. Le vent, s'engouffrant dans la tour, exerce une forte pression sur les ailes, et fait ainsi tourner l'arbre et la meule. Parmi les ustensiles propres à cette partie du Khorassan, le *khabièh* mérite d'être mentionné spécialement : c'est une espèce de clepsydre que je n'ai vue que là. Il consiste en un vase de cuivre de forme hémisphérique, perforé dans sa partie basse et divisé en 8 compartiments d'égale capacité, marqués par 7 traits gravés intérieurement sur ses parois. La capacité totale de ce vase doit être telle, que rempli d'eau jusqu'aux bords, il puisse se vider par l'orifice du fond 50 fois en 24 heures, c'est-à-dire une fois en 28^{m} 48^{s}; chacun des 8 compartiments devrait ainsi se vider en 3^{m} 36^{s}. On se sert de cette horloge à eau pour mesurer le temps pendant lequel chaque propriétaire d'un jardin ou d'un champ cultivé a droit de profiter de l'eau communale pour arroser son lot de terrain. Cet instrument est conservé par le *mirab*, employé nommé par la commune pour veiller à l'exacte répartition de l'eau. Comme les habitants de Nih avaient quelques doutes sur la précision de la clepsydre dont se servait leur *mirab*, ils s'adressèrent à nous pour nous prier de vérifier l'instrument. M. Lentz voulut se charger de ce travail, et voici le résultat de son observation sur le temps que l'eau met à s'écouler du vase :

Le vase, étant plein d'eau, s'est vidé jusqu'au 1er trait en		3m 28s
—	du 1er au 2e	3 46
—	du 2e au 3e	3 36
—	du 3e au 4e	4 42
—	du 4e au 5e	4 02
—	du 5e au 6e	3 36
—	du 6e au 7e	3 22
—	du 7e à l'orifice	7 32
Les 8 compartiments se sont vidés en . . .		34m 04s

Donc, en moyenne, chaque compartiment se vidait en 4m 19s, c'est-à-dire avec un retard de 43s sur $\frac{1}{60}$ des 24 heures, et ce n'est que le 3e et le 6e trait qui étaient exactement gravés. La plus petite valeur de la différence avec cette moyenne était de 8s en moins, et le maximum de 3m 56s en plus. Comparativement à nos moyens de mesurer le temps, cet instrument paraît extrêmement grossier; mais quand on songe qu'il n'a été réglé que par le déplacement de l'ombre du mur de la mosquée sur le sol mal nivelé de la place publique, et qu'il n'est employé que dans une opération où une dizaine de minutes de plus ou de moins ne font rien, on doit convenir qu'il atteint son but, et que son application à la distribution de l'eau d'irrigation est préférable à l'arbitraire qui régit ce partage dans les autres provinces de la Perse. La plaine de Nih, bordée au nord-ouest par une petite chaîne de montagnes éloignée de 7 à 10 kilomètres de la ville, est riche en sources thermales, dont presque toutes sont dirigées par des aqueducs souterrains vers la ville. Au pied de ces montagnes, les puits par lesquels on descend jusqu'à l'eau sont très profonds; dans la ville même ils n'ont pas moins de 18 à 20 mètres de profondeur. Il était intéressant de connaître leur température. M. Gœbel, s'étant chargé de cette recherche, a constaté que l'eau d'un de ces puits, à une profondeur de 33m,527mm (111 p. a.), avait 26°,25 centigrades (21° R.) de température, tandis que dans la ville j'ai trouvé, pour la température de l'eau d'un puits qui avait 16m,459mm (54 p. a.) de profondeur, 14°,5 centigrades. Toutes

les montagnes des environs de Nih sont riches en quartz, surtout l'une d'elles, située au sud-est de la ville, nommée Kouhigouli ou Goulinas; on y trouve même de grands morceaux d'améthyste de la plus belle eau.

Notre intention première était de traverser le grand désert de Lout par la route de Dihisalm, village considérable renommé pour ses dattes et situé à six farsangs au sud de Nih; mais personne ne consentait à nous louer les chameaux indispensables pour le transport de l'eau et du fourrage. Le refus des chameliers était basé sur le manque de force des chameaux, lesquels, à cause du développement tardif de la végétation, n'avaient pas encore eu le temps de se refaire assez pour supporter les fatigues d'un pareil trajet. Après sept jours de halte à Nih, écoulés en pourparlers inutiles avec les habitants, force nous fut donc d'aller chercher plus à l'ouest les moyens de traverser le désert. Le 16, nous couchâmes à Tchaharfarsakh, village situé, comme l'indique son nom, à quatre farsangs de la ville. Non loin de là, on entre dans une gorge qui conduit à un col assez élevé appelé Serdérèh. Malgré son élévation, on l'atteint facilement en suivant une vallée bien arrosée, très pittoresque, et même légèrement boisée de *zygophyllum*, de *pteropyrum*, de pistachiers à mastic et d'amandiers. On descend de ce col par une gorge assez étroite au commencement, mais qui s'élargit bientôt, et quoique son sol soit fortement imprégné de sel, le pistachier y réussit bien et prend un développement considérable. Cette gorge débouche dans la plaine du village de Méigoun, entouré de champs cultivés avec un soin dont on ne rencontre pas souvent d'exemples en Perse, sauf dans cette partie du Khorassan et dans les environs d'Ispahan. Le 18, nous nous rendîmes à Bassiran, après avoir franchi une petite chaîne de montagnes peu élevées. Nous restâmes le 19 dans ce village, en attendant une réponse de Séritchah, où nous expédiâmes un piéton pour avoir des nouvelles de la grande caravane du Khorassan qui devait, nous disait-on, s'y réunir pour traverser

le désert. Profitant de cette halte, notre géologue, M. Gœbel, alla visiter d'anciennes mines de cuivre et de plomb situées dans un endroit nommé Kaléhzéri, à une vingtaine de kilomètres au sud-ouest de Bassiran. Actuellement cette localité est inhabitée; mais jadis c'était un centre d'exploitation métallurgique très renommé, et mon compagnon de voyage y a constaté des restes d'anciens puits, des chambres de mine, des galeries spacieuses de dimensions colossales, taillées dans le roc vif, travaux qui par la grandeur de leur style prouvaient qu'il y eut une époque où les arts mécaniques et le génie d'entreprises étaient bien autrement développés dans ce pays qu'ils ne le sont maintenant. Les indigènes n'ont rien pu me dire de précis sur l'âge où ces constructions souterraines ont été exécutées; ils les rapportent à l'époque de Cheddad, expression indéterminée par laquelle, autant que j'ai pu le comprendre, on désigne en Perse la période du premier triomphe des nations sémitiques sur les races iraniennes, événement dont le souvenir s'est vaguement conservé dans les traditions populaires. Ces mines contiennent du cuivre, du plomb, du manganèse et des turquoises. A ce qu'il paraît, aucune des dynasties musulmanes qui ont régi ce pays pendant douze cents ans n'a eu l'intelligence et les moyens pécuniaires de reprendre ces travaux. Les géographes des premiers temps de l'islamisme n'en parlent pas; et dans un document contemporain des Séfévides j'ai eu l'occasion de voir que, même à cette époque où le Khorassan jouissait d'une prospérité comparativement assez grande, ces mines étaient délaissées par peur des attaques des Béloudjs. Entre Bassiran et Séritchah, la route ne quitte pas la plaine. Rarement accidenté par des soulèvements rocheux peu considérables, le sol est argileux et salin; à droite et à gauche de la route, on voit des chaînons de montagnes : celles du sud forment la limite du grand désert. Sur tout ce trajet, long d'une cinquantaine de kilomètres, il n'y a qu'un seul puits d'eau assez potable. Des deux chaînes que nous venons de mentionner, celle du nord est la

plus élevée; elle forme le bord méridional de la vallée de la rivière de Birdjand et de Khousse. Au nord, le bassin de cette rivière est limité par la chaîne qui passe entre Birdjand et Toun, et dont la hauteur absolue dépasse considérablement celle des deux premières. Ainsi nous voyons que la partie orientale du Khorassan moyen est protégée par une triple barrière de montagnes contre les influences climatériques du grand désert. La rivière de Khousse a peu d'eau, et ce peu d'eau est complétement absorbé par l'irrigation des champs du district; mais son lit desséché traverse en long tout le grand désert. Jamais de mémoire d'homme on ne l'a vu rempli d'eau dans le Lout; même dans les années pluvieuses, son eau ne dépasse guère les limites des pays habités, et pourtant cette tranchée est trop profondément creusée dans le sol du désert pour qu'on puisse en attribuer l'origine à un simple accident météorologique, tel, par exemple, que le passage d'un torrent d'orage. Évidemment ce lit doit son origine à une action longue et constante de l'eau coulante, et cela permet de croire qu'ici, comme dans le nord de l'Asie centrale, où Lehmann l'a constaté pour le Zerafchan, le niveau des eaux fluviales a considérablement baissé depuis une époque très reculée; par conséquent, la quantité totale d'eau douce de cette partie du vieux monde a dû diminuer, et le désert y a élargi ses limites.

La réponse que nous attendions était arrivée; une caravane allait partir en effet de Séritchah pour traverser le désert, et l'on m'informait que Mouhammed Riza-Bek, chef de cette bourgade, avait reçu l'ordre du gouverneur de Kaïn d'escorter en personne, avec un détachement de vingt-cinq cavaliers, les négociants et les voyageurs jusqu'aux limites du Kirman. Comme cette caravane était la dernière de l'année, je ne voulus pas laisser passer une aussi bonne occasion d'explorer le désert. Nous nous mîmes en route le 20, vers les sept heures et demie du matin, et nous arrivâmes à Séritchah vers les trois heures de l'après-midi, la veille de la fête du Nourouz, le nouvel an persan, qui correspond

à l'équinoxe du printemps. La plaine entre Bassiran et Séritchah est argileuse et saline; elle est enclavée entre deux rangées de montagnes, et présente, dans beaucoup d'endroits, de bons pâturages pour les moutons et les chameaux. Souvent aussi le sol recouvre des roches ferrugineuses, surtout dans les environs de Bassiran, et il faut se garder de placer dans ces endroits la boussole sur la terre, si l'on veut obtenir des angles mesurés exactement.

Le départ de la caravane n'était encore qu'à l'état de projet; mais comme nous nous proposions de traverser le désert avec vingt-cinq hommes et quarante-deux chevaux, et que nous avions devant nous une marche de trois jours et de quatre nuits sans eau dans un pays isolé de toute habitation humaine, il fallait songer à nous munir d'outres, à les éprouver pendant quelques jours pour être sûrs qu'elles tiendraient bien l'eau, à acheter les provisions de bouche pour nous et du fourrage pour nos chevaux, enfin à louer des chameaux en nombre suffisant pour transporter ce surcroît de bagages. Ces préparatifs nous retinrent à Séritchah jusqu'à la fin de mars; mais cette halte ennuyeuse n'a pas été complétement perdue pour le but principal de notre voyage. Mes collègues faisaient des excursions dans les environs du bourg, et j'expédiai M. le topographe Jarinof à Birdjand, afin qu'il pût relier, par une triangulation exacte et un lever détaillé, notre itinéraire aux travaux topographiques exécutés lors du voyage de M. Bunge à Tebès. L'influence calorifique du grand désert se manifestait ici d'une manière très évidente. A Nih encore, le mercure du thermomètre s'abaissait quelquefois, pendant la nuit, à zéro et au-dessous, et le jour il ne montait guère au delà de 18°,5 centigr.; ici la température de l'air, à l'ombre, variait dans les vingt-quatre heures entre 20 et 29 degrés centigr., l'eau du ruisseau, où nous allions nous baigner, avait, vers les deux heures de l'après-midi, 22 degrés C., et sur le versant méridional des montagnes, dans les endroits inaccessibles aux vents du nord, croissaient des palmiers isolés.

Enfin, après de longs et ennuyeux délais, après une foule de bruits mensongers sur de soi-disant détachements de Béloudjs qu'on prétendait avoir vus errer sur la lisière du désert, guettant notre passage, on nous amena, le 1er avril, nos chameaux, et l'on nous annonça que l'escorte était prête, et même qu'elle était portée en notre honneur, par ordre du gouverneur de Kaïn, à cinquante hommes. Vers les deux heures de l'après-midi, la distribution des bagages entre les chameliers et le chargement des chameaux étant terminés, nous quittâmes Séritchah. Ayant traversé Aliabad, petit village attenant au bourg, nous entrâmes dans une plaine couverte d'efflorescences salines et brillant au soleil comme un champ de neige. Le terrain plat ne s'étend que jusqu'au village de Salmi; plus loin il devient onduleux. Le sol argileux, salin, et en partie sablonneux du pays que nous traversions, couvert de broussailles dispersées, de *haloxylon*, de *caligonum* et de *cygophyllum* (nommé en persan *guidje*), rappelle le triste et monotone aspect de la lisière septentrionale du Kizilkoum, grand désert situé au nord de Boukhara et de Samarcande. Après avoir franchi une petite chaîne de mamelons, nous descendîmes dans une vallée étroite entourée de montagnes rocheuses, ne présentant d'autre issue qu'une gorge du côté sud-ouest. Un puits d'eau saumâtre et amère, nommé Zerdek, est creusé au fond de cette vallée, et nous nous y arrêtâmes pour passer la nuit. Le chef de notre caravane nous avait déclaré, le soir, que son intention était d'aller prendre sa dernière provision d'eau, non à Ambar, comme cela se fait toujours, mais à un puits dit Mahiguir, d'où il se proposait d'entrer immédiatement dans le désert. Pendant la nuit, il abandonna son projet; on l'avait informé que ce puits avait trop peu d'eau pour abreuver nos chameaux à satiété. Je ne mentionne ce fait, insignifiant par lui-même, que pour montrer l'inconcevable ignorance des habitants sur l'état des localités les plus rapprochées de leurs villages, et qu'ils sont intéressés à connaître exactement.

Le 2, à une heure après midi, nous gravîmes, par la gorge que je viens de mentionner, la montagne qui borde au sud-est le vallon de Zerdek. La montée est rocailleuse et le chemin assez étroit, mais sans difficulté sérieuse pour le passage des bêtes de somme. Cette route conduit à un large plateau, qu'on traverse pour descendre dans une vaste plaine d'où l'on voit distinctement trois points de l'horizon faciles à reconnaître : à gauche, le Chah-kouh; au sud-ouest, la montagne de Mihiambar, au pied de laquelle se trouve le puits du même nom; et directement au sud, un mamelon à trois cimes près duquel est situé le puits d'Atech-Kerdèh, creusé dans un endroit couvert de broussailles. Ce puits n'est alimenté que par des torrents qui descendent, en hiver et au printemps, des montagnes voisines, en marquant leur passage sur le sol argileux de la plaine par de larges sillons. Peu de temps avant le coucher du soleil, notre conducteur découvrit trois chameaux qui erraient seuls parmi les broussailles : cet incident, sans importance partout ailleurs, était d'une nature très inquiétante dans cette solitude; ces bêtes furent immédiatement capturées, et tous les cavaliers de la caravane se mirent à battre les alentours pour savoir si ces chameaux n'appartenaient pas à quelque bande de Béloudjs en embuscade. L'alerte se trouva fausse et fut de courte durée; nos chameliers reconnurent ces animaux comme appartenant aux villageois de Séritchah, d'où ils s'étaient probablement échappés, et de pâturage en pâturage avaient gagné la lisière du désert. Le nom Atech-Kerdèh signifie « fait par le feu », et l'on pouvait s'attendre à trouver dans le voisinage du puits quelques traces d'éruptions de gaz ou de lave, mais nous ne vîmes rien de pareil. L'eau était assez bonne, et se trouvait à une profondeur de 1 mètre et quart ou 1 mètre trois quarts; mais pour que le réservoir soit autant que possible à l'abri de l'évaporation, on l'a muni d'une ouverture très étroite, ce qui fait qu'on ne peut puiser l'eau qu'au moyen d'un seul seau à la fois, en sorte que jamais cet endroit ne pourra servir de station pour une caravane considérable.

Voulant atteindre de grand matin la source d'Ambar, où nous devions abreuver nos chameaux pour la dernière fois, nous pliâmes nos tentes au petit jour et traversâmes en une heure 45 m. les 8 kilomètres qui nous séparaient de cette localité importante. Elle est entourée de collines sablonneuses couvertes de *tamaris* qui commençaient à fleurir : ces arbres, et des joncs touffus, croissent abondamment dans le large ravin où se déverse l'eau de cette source, qui, du reste, n'est potable qu'à son origine; car un peu plus loin, son contact avec le sol salin la rend tellement saturée de sel, que même les chameaux, si peu exigeants pour la qualité de leur breuvage, s'en détournent avec dégoût. Notre halte à Ambar se prolongea plus de trois heures; ce ne fut que vers les onze heures du matin que nous pûmes nous remettre en marche. Un pays triste et nu s'étendait devant nous; une série de mamelons sablonneux dénués de toute végétation s'élevait au-dessus d'une plaine argileuse, dont le sol résonnait sourdement sous les pieds des chevaux, comme s'il recouvrait un gouffre. L'air était chaud, et un vent d'ouest extrêmement violent nous lançait au visage des nuées de poussière fine composée d'argile, de sable et de sel : ce dernier surtout la rendait insupportable pour les yeux. Heureusement cette bourrasque cessa bientôt, et nous débouchâmes dans une vallée elliptique, entourée de monticules, et couverte de broussailles de *tamaris* et de *haloxylon*. Elle était sillonnée de traces laissées par le passage des torrents, et quelques-uns de ces sillons étaient encore humides, chose assez extraordinaire; car depuis trois semaines il n'était pas tombé d'eau dans les environs. Cette vallée nous conduisit à une gorge étroite bordée des deux côtés par des rochers élevés; on l'appelle Gueloui-Saoudagher, c'est-à-dire « gosier de marchand », en souvenir d'un malheureux négociant qui fut assassiné ici par les Béloudjs, au moment où il croyait être hors de tout péril après avoir heureusement traversé le désert.

En sortant de cette gorge, qui n'est pas longue, on voit devant

soi le désert dans toute son immense uniformité, mais non encore dans toute l'horreur de son aridité. Quoiqu'ici déjà le sol prenne le caractère uniforme qu'il conserve sur toute l'étendue du Lout, c'est-à-dire qu'il consiste en un sable grisâtre à gros grains, étendu sur une couche sablonneuse cimentée en matière rendue compacte par une solution de sel, la terre n'est pas encore entièrement dénuée de végétation. Toute chétive qu'était cette végétation, nos botanistes constatèrent avec étonnement que les plantes des déserts de la Transoxiane que nous avons constamment rencontrées jusqu'alors, avaient brusquement disparu, et qu'elles étaient remplacées par des plantes spéciales aux *flores* de l'Arabie et de l'Egypte. La seule chose qui rende l'aspect du Lout un peu moins désolant que celui des déserts de la Transoxiane, c'est que dans aucune de ses parties l'horizon ne prend la forme monotone d'un immense cercle absolument régulier, comme c'est le cas dans beaucoup d'endroits de la steppe kirghise. Ici, soit au sud, soit à l'ouest, on voit poindre dans le lointain quelques montagnes, qui, semblables à des nuages bleuâtres, rompent la régularité fatigante de la limite visible de la plaine, et inspirent au voyageur l'assurance consolante qu'il ne risque pas de s'égarer dans l'immensité d'une solitude dont tous les points se ressemblent. Une heure avant le coucher du soleil, nous tournâmes un monticule appelé Mihibakhtou, couronné de rochers, et nous nous arrêtâmes dans un endroit situé à un demi-farsang d'une chaîne de montagnes rocheuses. Trois bassins naturels creusés dans les rochers de cette chaîne conservent quelquefois assez longtemps l'eau pluviale qui s'y accumule. Nous y envoyâmes nos chevaux dans l'espoir de pouvoir les y abreuver sans toucher à la provision d'eau que nous portions avec nous, mais cette attente fut déçue ; à peine y trouva-t-on assez d'eau pour remplir les bouteilles et les cruches que nous avions eu le temps de vider depuis notre départ de Séritchah, et pour désaltérer deux chevaux de notre caravane. Dans l'endroit où nous campâmes, on découvrait encore quelques vestiges de vie

animale. Au moment où l'on déchargeait les chameaux, une gerboise traversa le camp en quelques sauts; des coléoptères bourdonnaient dans l'air, et d'énormes tarentules accouraient de tous côtés, attirées par la lueur des feux qu'on avait allumés pour préparer le maigre souper de la caravane. Les hirondelles avaient disparu, et je n'ai pas remarqué non plus de chauves-souris.

Nous nous remîmes en marche à onze heures du soir. La nuit était sombre, et nous errâmes pendant quelque temps; enfin, fort heureusement, notre conducteur réussit à s'orienter, et nous avançâmes sans déviation notable vers le but de notre seconde halte, qui était un endroit dit Balahouz. Au fur et à mesure que nous nous enfoncions dans le désert, le sol devenait de plus en plus aride; au petit jour je distinguai encore quelques *caligonum* et quelques *salsola* desséchés, et non loin de là j'aperçus une alouette et un oiseau blanchâtre, derniers êtres vivants que nous vîmes dans cette triste solitude. Avec les premiers rayons du soleil, la chaleur commença à se faire sentir et s'accrut très rapidement. Les mamelons au-dessous desquels se trouvait Balahouz semblaient être à une portée de fusil; mais nous marchâmes des heures entières sans pouvoir les atteindre. Enfin, le matin du 4 avril, vers les onze heures, nous nous arrêtâmes à Balahouz par une chaleur suffocante. On voyait dans cette localité quelques traces d'une citerne ruinée, privée d'eau depuis longtemps. Ici le désert avait pris complétement son caractère de terre maudite, comme l'appellent les indigènes. Pas le moindre brin d'herbe, aucun signe de vie animale n'égayait la vue; aucun bruit autre que celui qu'engendrait la présence de la caravane ne venait rompre ce morne silence du néant. Le calme profond et solennel qui régnait autour de nous me rappelait vivement un phénomène semblable que j'avais observé en 1850 sur la cime du grand Ararat, où, à une hauteur de 1500 mètres au-dessus de la ligne des neiges éternelles, aucun bruit de la terre habitée ne pouvait plus arriver.

Grâce à la lenteur de la marche des chameaux, et à la perte de temps que nous éprouvâmes pendant que nous perdîmes la route, l'étape nocturne ne fut que de 25 kilomètres. Après une halte de quatre heures, nous nous remîmes en marche, et nous nous dirigeâmes vers des mamelons dits Kellehper, éloignés de Balahouz de 20 kilomètres, mamelons qu'on voyait distinctement et qui semblaient positivement fuir devant nous. Ayant devancé la caravane, je m'assis au pied de cette élévation sablonneuse, et jamais je ne pourrai rendre le sentiment de tristesse et d'abattement dont je ne pus me garder à la vue de la lugubre solitude qui m'entourait. Des nuages dispersés voilaient les rayons du soleil, mais l'air était chaud et lourd; la lumière diffuse éclairait avec une uniformité désolante le sol grisâtre du désert fortement échauffé, et ne présentait presque aucune variation de teinte sur la surface immense que l'œil embrassait. L'immobilité absolue de tous les points de ce morne paysage, jointe à une absence complète de sons, produisait une impression accablante; on sentait que l'on se trouvait dans une partie du globe frappée d'une stérilité éternelle, où la vie organique ne peut reparaître que par suite de quelque bouleversement terrible. On assistait pour ainsi dire au commencement de l'agonie de notre planète. Les musulmans, qui aiment tant à rattacher le nom de leur prophète à tous les incidents de leur passé, racontent qu'avant la naissance de Mahomet ce désert était couvert d'eau salée, mais qu'elle s'est évaporée subitement au moment où l'envoyé de Dieu vint au monde, et ils croient le prouver par la présence des coquilles dans le Lout : fait que nous n'avons pu y découvrir, mais qui n'a rien d'improbable. Quelque absurde que soit cette légende, rapportée au VI^e^ siècle de notre ère, elle peut facilement être l'écho d'un phénomène réel arrivé bien antérieurement, toutefois de mémoire d'homme.

La seule chose qui nous consolait dans le désert, était la conscience d'avoir marché; les monts Mourghab, qui, la veille encore, nous apparaissaient à l'horizon comme un brouillard sans

forme déterminée, se dessinaient nettement sur un ciel de plomb, et derrière eux s'élevait le mont Derbend, qu'on disait être rapproché de la limite du désert du côté de Iezd. Bientôt après avoir dépassé Kellehper, nous descendîmes dans le lit desséché de la rivière de Khousse, où nos chameliers enfouirent dans la terre, à peu de profondeur de la surface, quelques provisions qu'ils se proposaient de reprendre à leur retour, étant sûrs que personne, pas même une bête fauve, ne viendrait les déterrer. Le coucher du soleil nous surprit dans cet endroit, et ce fut seulement à la nuit tombante que nous atteignîmes un ravin sablonneux, appelé Goudi-Nimeh, « la dépression du milieu », après avoir parcouru dans l'après-midi 24 kilomètres. Cette localité est considérée par les indigènes comme le point exactement central du désert, quoique par le fait il ne se trouve qu'aux deux cinquièmes de la distance qui sépare Ambar de Dihiseif, points extrêmes du terrain privé d'eau. Ici quelques gouttes de pluie rafraîchirent un peu l'air, qui jusqu'alors, malgré la nuit, était chaud et même étouffant. A l'horizon occidental on voyait des nuages d'orage, illuminés parfois par des éclairs; mais le bruit du tonnerre n'arriva pas jusqu'à nous. Nous quittâmes cet endroit avant minuit, et parcourûmes jusqu'à l'aube du jour 20 kilomètres. Au delà du mamelon de sable dit Badriz, mot qui signifie « amoncelé par le vent » et qui, très probablement, explique l'origine de cette colline, le désert change de caractère; la plaine unie est remplacée par une suite de terrasses sablonneuses et descendantes. Non loin de cet endroit, nous trouvâmes le cadavre complétement desséché d'un renard, qui sans doute avait succombé à la soif en voulant traverser le désert.

Vers les onze heures du matin, le 5 avril, l'extrême chaleur nous obligea de nous arrêter dans un endroit dit Telli-Kalendar, « la terrasse des derviches »; et comme chaque point remarquable de cette solitude a une légende dramatique qui explique son nom spécial, on raconte, au sujet de la localité où nous nous trouvions, l'histoire suivante. Par une claire matinée

d'été, trente derviches qui allaient à Kirman avaient distingué à l'horizon, dans les environs de Mihibakhtou, les cimes neigeuses des montagnes de Khabis. Trompés sur la distance de cette chaîne, ils se hasardèrent à traverser le Lout à pied et avec une faible provision d'eau; mais, arrivés dans cet endroit, ils se sentirent défaillir et moururent tous de fatigue, de chaleur et de soif. De l'emplacement où nous campions, on voyait une vaste dépression dont le fond était hérissé de rochers isolés, et limitée à l'ouest par un plateau nommé Ghendoum-Birian, ou « blé rôti », surnom rattaché à une autre histoire. Des brigands Béloudjs avaient attaqué et pillé dans cet endroit une caravane venant du Khorassan. Les moyens leur manquaient pour emporter tout le butin, et entre autre ils répandirent sur le sol une grande quantité de blé, se proposant de venir le reprendre quelques jours plus tard; mais quand ils retournèrent, ils virent que ce blé était brûlé par le soleil. Ce fait n'a rien d'improbable, car à midi trente minutes la température de l'air à l'ombre et à trois quarts de mètre au-dessus du sol, était de 39°,52 centigrades; le thermomètre mouillé marquait 20°,10 centigrades, et le baromètre se tenait à $729^{mm},48$; la température du mercure étant 39°,25 centigr. Ces chiffres étant substitués dans la formule de M. Régnault, $f = \frac{0,480\,(t-t')}{610-t'}\,h$, donnent pour la tension des vapeurs $6^{mm},045$, et pour l'humidité relative, 11,2 p. 100 de saturation complète à la température de l'air à l'ombre; ce résultat est de 0,8 p. 100 moindre que la sécheresse observée par le baron de Humboldt dans la steppe Barabinskaya, et qu'il regardait comme la plus grande sécheresse constatée sur la surface de la terre. Quant à la température du sol, elle était si forte, que même le pied chaussé la supportait difficilement.

Nous étant mis en marche vers les deux heures de l'après-midi, nous descendîmes par une pente assez rapide dans la dépression que je viens de mentionner. Les rochers calcaires qui percent la surface de cette plaine basse, ont des formes bizarres; quelques-

uns ressemblent à des maisons surmontées de coupoles, d'autres à des minarets, à des mosquées et à des murs crénelés, etc.; aussi nomme-t-on cet endroit *Nagorèh khanèh*, « le pavillon des timbaliers », chambre ouverte de tous les côtés et placée au-dessus de la porte principale du palais. Peu d'instants avant le coucher du soleil, nous atteignîmes le bord méridional de cette dépression; il a la forme d'un mur vertical très élevé, large d'une vingtaine de mètres. Un sentier étroit, très escarpé et travaillé en zigzag, conduit au faîte de ce rempart naturel. L'ayant franchi à la lueur d'une lune de deux jours, nous descendîmes dans la vallée d'un large cours d'eau salée et amère dit Chour-roud, qui se déverse dans une seconde dépression située au sud de Baghi-Assad, où le sel se dépose en couches épaisses, et où il est recueilli par les habitants du bourg de Khabis et du village de Dihi-Seif. Le passage de ce ruisseau bourbeux présenta quelque difficulté pour les chameaux, en sorte que nous fûmes obligés de faire une halte un peu au delà de cet endroit, à 20 kilomètres de Telli-Kalendar et à 55 de Goudi-Nimeh. D'après le témoignage de nos conducteurs, nous avions une étape de 13 farsangs pour sortir complétement du désert, et nous nous décidâmes à la parcourir d'une traite, et non en deux marches comme on le fait habituellement. Ayant donné aux chevaux le reste de nos provisions d'eau, nous quittâmes notre dernier campement dans le désert, non sans éprouver quelque inquiétude sur l'issue de notre résolution chanceuse. Heureusement la nuit du 6 avril était claire et assez fraîche, en sorte que nous traversâmes avant l'aube matinale, les endroits les plus difficiles à franchir par la chaleur qui y règne pendant le jour, tels que Koutché, « la rue », surnommé ainsi à cause de deux rangées de mamelons régulièrement alignés des deux côtés de la route, et qui ont quelque ressemblance avec des maisons; Baghi-Assad, endroit où la route de Dihi-Salm s'unit à celle de Séritchah, et enfin Righi-Pendj-Angoucht, partie du désert remarquable par son caractère mamelonné. Au petit jour, nous passâmes près du

mamelon dit *Dou-Douvanek*, c'est-à-dire « cours petit coureur », nommé ainsi à cause d'une ancienne coutume des voyageurs de caravane de se livrer dans cet endroit à un jeu qui consiste à monter cette élévation en courant et en tâchant de se devancer mutuellement. Celui qui se laisse dépasser paye une petite somme d'argent à son vainqueur; et même ceux qui s'excusent à cause de leur âge ou par d'autres considérations, sont passibles d'une légère amende.

La litière où j'étais couché, à moitié endormi, avait devancé la caravane; le jour commençait à poindre, et déjà à l'horizon on voyait une raie noirâtre qui indiquait la lisière des *tamaris* et la fin du désert, lorsque tout à coup mon muletier s'arrêta brusquement et se jeta à bas du cheval qu'il montait, avec des vociférations de mauvais augure où je ne pouvais discerner que le nom de Beloudj. Étant descendu de la litière, je vis en effet une masse obscure qui s'approchait de nous du côté de l'Orient; mais la clarté du jour était encore trop faible et la distance qui nous séparait trop grande pour que je pusse distinguer ce que c'était. La seule chose qui me parut tranquillisante, était l'extrême lenteur et même une certaine indécision dans le mouvement de cette masse. En effet, quand elle s'approcha un peu plus, nous vîmes que c'était une caravane d'ânes chargés de sel et accompagnés d'une quinzaine d'habitants de Khabis, venus de ce bourg dans le désert pour s'approvisionner de cet unique produit utile du Lout. Eux aussi nous avaient pris pour des Beloudjs, et ne s'avançaient que très timidement jusqu'au moment où ils purent discerner la litière.

Les attaques de ces nomades sont assez fréquentes dans cette partie de la Perse; généralement ils entreprennent ces expéditions au nombre de 80 à 100 hommes montés deux à deux sur un chameau. L'extrême sobriété de ces sauvages leur permet de se contenter de peu de provisions, et ils supportent des privations inouïes en guettant le passage des caravanes. Arrivés près de l'en-

droit où ils comptent faire un coup de main, ils laissent leurs montures à la garde de cinq ou six hommes et souvent même à celle des femmes, et se rendent eux-mêmes au lieu choisi pour l'embuscade, n'emportant que leurs armes, une petite outre remplie d'eau et deux petits sacs, dont l'un contient de la farine, et l'autre du fromage de brebis sec. Les Persans les craignent beaucoup et racontent des histoires effrayantes sur la cruauté avec laquelle ils tuent les prisonniers, ayant pour principe de ne jamais faire de quartier à un ennemi. L'énergie sauvage de leur attaque est aussi un sujet d'étonnement et d'effroi pour les paisibles Kirmaniens. La plupart du temps, les Béloudjs ne sont armés que de piques et de sabres : sur dix il y en a à peine un qui ait un fusil à mèche ; mais cela ne les empêche pas d'être presque toujours victorieux dans leurs rencontres avec les gardes-frontières, assez bien montés et beaucoup mieux armés qu'eux. La tactique de ces nomades est celle des anciens Parthes ; ils commencent toujours par fuir, attirent les assaillants aussi loin que possible dans l'intérieur du désert, où la fatigue des chevaux et la soif des montures et des cavaliers leur viennent en aide, et alors ils les attaquent vigoureusement, se servant, pour les combattre et les exterminer, de leurs dents et de leurs ongles, à défaut d'autres armes plus efficaces. Récemment, le gouvernement du chah a eu l'heureuse idée d'envoyer à Iezd et à Kirman des compagnies de *Djasairtchis*, artilleurs montés sur des chameaux, et c'est, selon moi, le seul moyen de protéger sérieusement la tranquillité de ces pays ; car ce n'est que monté sur un chameau qu'on peut, avec quelque chance de succès, poursuivre ces brigands dans le désert.

Nous atteignîmes enfin le bois de *tamaris*, et à 2 ou 3 kilomètres plus loin nous traversâmes un courant d'eau salée nommé Djoui-Roumi, au bord duquel était campée une caravane de Bender-Abbassi, qui, après avoir attendu longtemps l'arrivée de celle du Khorassan, s'était décidée à traverser toute seule le désert. La joie des marchands fut grande quand ils apprirent que non-

seulement nous leur amenions une escorte, mais qu'elle était commandée par Mouhammed-Riza-Bek, personnage qui semblait jouir d'une grande popularité dans ce pays. A 2 kilomètres plus loin, on parvient au village de Dihiseif. Malgré l'attrait que présentaient quelques bouquets de palmiers pittoresquement disséminés autour de l'enceinte fortifiée du village, nous préférâmes l'ombre beaucoup plus fraîche de leurs murs en pisé aux ombrages des jardins où la chaleur était étouffante.

Nous avions marché pendant onze heures de suite, et nous avions parcouru, depuis notre halte de la veille, 61 kilomètres ; les hommes et les bêtes de somme étaient exténués de fatigue, et l'on comprendra facilement le bonheur que nous éprouvions à nous trouver sains et saufs sous le toit d'une habitation humaine, après avoir traversé un désert qui n'a pas d'égal en aridité sur toute la surface du continent asiatique, car le Gobi et le Kizil-Koum, comparés au Lout, sont des prairies fertiles. Déjà au x^e^ siècle, Istakhri déclarait que le Sahara persan, qu'il ne connaissait pas sous son nom actuel, était « le désert le plus inhabité de tous les pays soumis à l'Islam ». J'ai vu depuis les mornes paysages de l'isthme de Suez : dans beaucoup d'endroits cette région aride semble être frappée de la même stérilité que le Lout, mais elle ne garde pas ce caractère désolant sur une étendue aussi immense. On y rencontre parfois des sillons creusés par les pluies hivernales, où les graines des plantes herbacées parviennent à s'établir et à fructifier, et ce seul phénomène de la vie organique en évoque beaucoup d'autres du même genre et contribue à animer cette contrée déserte.

Dihiseif est un endroit trop pauvre pour qu'on puisse y séjourner longtemps ; aussi, malgré notre fatigue, nous nous remîmes en marche le jour suivant. Ayant fait 20 kilomètres dans un pays mamelonné et riche en plantations de *tamaris*, nous arrivâmes à Khabis où l'on nous avait préparé un spacieux logement dans un vaste jardin de palmiers, d'orangers, de citronniers et de

grenadiers; la même maison avait été occupée par mon unique prédécesseur européen, M. Abbott. Arrivés le 7 avril à Khabis, nous y restâmes jusqu'au 12, pour avoir le temps de prévenir les autorités de Kirman de notre prochaine arrivée dans cette ville, et pour donner un peu de repos à nos chevaux qui se soutenaient à peine.

Les habitations de Khabis ne sont ni riches ni commodes. Les portes sont considérées comme un luxe qu'on se permet rarement; les fenêtres sont remplacées par un grillage modelé en pisé, presque toujours d'un dessin original et quelquefois stuqué d'albâtre, treillage qui n'empêche ni les hirondelles, ni les chauves-souris, ni même les chacals d'entrer dans la maison de l'homme comme chez eux. Mais pour la plupart du temps ces modestes cabanes sont perdues dans de vastes jardins, et l'on n'a qu'à monter sur leurs toits, toujours très élevés, pour jouir d'un coup d'œil qui fait oublier le manque de confort des logements. Sous un ciel bleu foncé, d'un éclat insoutenable en plein midi, on voit à ses pieds un immense tapis mouvant d'aigrettes de palmiers, dont le vert jaunâtre se marie très bien à la sombre verdure des citronniers et des orangers plantés à leurs pieds. A l'horizon méridional se dresse un majestueux amphithéâtre de montagnes verdoyantes à leurs bases, et couronnées par des cimes neigeuses, tandis qu'à l'est et au nord, le Lout s'étend à perte de vue, semblable à une masse de métal incandescent d'un rouge pâle, inondé, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, d'une lumière intense sans la moindre trace d'ombre. L'eau qui circule abondamment dans les jardins du bourg y entretient une végétation vigoureuse, et presque partout les ruisseaux et les bassins sont bordés d'oléandres, nommées *guiche* en persan, qui, à cette époque de l'année, commençaient à fleurir et embaumaient l'air d'un doux parfum qui ne permettait guère de soupçonner le caractère éminemment vénéneux de cette plante. Le dattier prospère à Khabis; on y compte plus de 60 000 arbres, et ici ils ne sont jamais détruits comme dans

le district de Iezd par des froids précoces en automne ou des abaissements de température subits au printemps. Cet arbre atteint ici une élévation considérable; j'ai mesuré trigonométriquement la hauteur de trois troncs renommés pour leur dimension, et j'ai trouvé les chiffres suivants : 16m,7 (54,8 p. a.); 16m,5 (54,2 p. a.); et 16m,1 (52,9 p. a.), mais comme ce dernier palmier était recourbé, la longueur totale de son tronc ne sera pas moindre de 16m,8 (55 p. a.). Le *henneh* (*Lawsonia alba*) de Khabis est à juste titre renommé dans toute la Perse; on le vend sur place 1 fr. 20 cent., le batman et un quart, et la quantité de matière colorante contenue dans cette plante est cinq ou six fois plus grande que celle de tout autre *henneh*. Pendant notre séjour à Khabis, mes compagnons de voyage firent une excursion dans les montagnes de Sirtch, et M. Gœbel visita les sources chaudes situées dans cette chaîne; elles ont, d'après son observation, de 33 à 37 degrés cent. de température.

Le 12, nous nous mîmes en route et ne fîmes qu'une petite étape de 16 kilomètres jusqu'au village nommé Tchahar-Farsang, près duquel, au-dessus d'une source thermale, croît le dernier palmier des environs de Khabis. De là jusqu'à Kirman, notre route coïncide avec celle de M. Abbott, et comme j'ai eu déjà l'occasion de le remarquer, mon prédécesseur a très exactement décrit son itinéraire, en sorte que je puis me borner à quelques observations générales sur le caractère orographique du pays situé entre Khabis et Kirman. Cette région est très montagneuse; l'art y a très peu fait pour rendre les communications praticables. Ainsi des trois cols qu'on a à franchir en suivant cette direction, la montée du premier, nommé Goudar, est un peu travaillée par ordre du sardar Khan Baba Khan; mais la descente de ce col, et la route qui franchit les deux autres, sont restées presque telles que la nature les a faites. Non-seulement cette voie n'est pas carrossable, mais une modeste litière ne peut y passer sans être portée en beaucoup d'endroits à bras d'hommes. Cette partie alpestre du district de Kirman est de tous côtés cernée

de montagnes formant un circuit elliptique, dont le grand axe, long de 60 kilomètres, est dirigé presque exactement du nord au sud et sert de ligne de faîte à la chaîne des montagnes de Sirtch. En même temps elle partage les eaux qui coulent à l'est vers le Lout de celles qui se dirigent à l'ouest vers la plaine de Kirman. Dans un des défilés de ces montagnes, à l'endroit dit Derrei-Sakht, remarquable par la quantité d'oléandres qui y croissent, les chevaux de la caravane broutèrent quelques feuilles de cette plante vénéneuse, et l'un d'eux succomba avant d'arriver à Dangh-ou-Nim, notre station du 13 avril. Cinq autres périrent dans ce village. Chez toutes les bêtes empoisonnées, l'action du toxique se manifestait en premier lieu par une grande faiblesse dans les jambes, puis la pupille et même tout le globe de l'œil se dilataient d'un cinquième ou d'un sixième de leur grandeur normale; une bave mousseuse apparaissait au coin de la bouche, les mâchoires se serraient convulsivement, et l'animal expirait. Les indigènes prétendent qu'on peut sauver le cheval en lui versant dans le gosier, immédiatement après l'empoisonnement, une forte décoction de dattes. Ce remède peut être bon, mais tout ce que je sais, c'est que, appliqué deux ou trois heures après l'empoisonnement, il ne produisit aucun effet, en sorte que le seul moyen efficace d'empêcher un accident aussi fâcheux dans un pays où les chevaux de bât sont introuvables, c'est de leur mettre des sacs sur le museau pendant tout le temps qu'on traverse le taillis d'oléandres où serpente la route dans le défilé que nous venons de nommer. C'est évidemment la même plante que celle que Strabon décrit comme ressemblant aux lauriers dans le § 7 du chap. II du livre XV de sa Géographie.

Nous arrivâmes le 14 avril à Kirman, et la difficulté d'y trouver des chevaux et des mulets nous força d'y rester jusqu'au 5 mai. Cette ville est peut-être la moins connue de toutes les cités de la Perse; très peu d'Européens y ont été. Après Marco-Polo, c'est Pottinger qui le premier y a passé quelques jours; puis elle a été

visitée par M. Westergaard, qui n'a rien publié jusqu'à présent sur son voyage dans cette partie de la Perse; enfin, notre dernier prédécesseur est M. Abbott. Mais son itinéraire ne nous conduit que jusqu'aux portes de la ville, et sa description de Kirman, probablement très circonstanciée, d'après ce qu'il dit dans une note placée au bas de son mémoire, n'a jamais été publiée.

Kirman est située dans une plaine, ou plutôt dans une vallée de forme oblongue dirigée de N.-N.-O. au S.-S.-E. d'une trentaine de kilomètres de longueur; sa largeur, à la hauteur de la ville, n'est guère que de 20 kilomètres, mais elle devient plus grande au nord et s'unit aux plaines élevées traversées par la route de Iezd. En venant de l'est, on n'aperçoit la ville qu'à une distance de 5 à 6 kilomètres, et vu le grand nombre de ruines assez bien conservées qui l'entourent, elle paraît de loin assez considérable; mais cette illusion cesse aussitôt que l'on entre dans les tristes décombres du Mahalei-Gebrié (1), faubourg jadis florissant, habité exclusivement, comme l'indique son nom, par les ignicoles. Il fut pillé par les Afghans, mais c'est Agha Mouhammed Khan, en 1208 et 1209 de l'hégire, qui l'a définitivement saccagé et démoli. Des ruines plus vastes encore s'étendent du côté méridional de la ville; mais comme leur origine est plus reculée (car cette destruction date de la seconde invasion des Afghans en Perse après l'assassinat de Nadir Chah), il y a beaucoup moins d'édifices sur pied, et l'œuvre de dévastation porte un cachet de vétusté qui en atténue un peu l'effet désagréable. A l'ouest aussi, une bande de ruines, large de 400 à 500 mètres, défend les abords du mur de la ville nouvelle. Ce mur a la forme d'un hexagone irrégulier, dont le côté nord a, en chiffres ronds, 500 mètres de longueur, celui du nord-ouest, 600, celui du sud-ouest, 1125, le côté sud, 500, celui du sud-est, 750 et celui du nord-est, 600; mais la longueur exacte de l'enceinte est de 4625 mètres. La citadelle, adossée à la partie moyenne du mur sud-ouest, a une forme presque carrée de 300 à 350 mètres

(1) Voyez le plan annexé.

de côtés. Les murs de la ville et de la citadelle sont en pisé, et dans beaucoup d'endroits ils demanderaient de sérieuses réparations ; cette enceinte est munie de cinq portes : Soultani, Gebrié, Bagh, Mesdjid et Rigabad. Deux ruisseaux passant au nord et au sud de la ville y amènent l'eau potable. Kirman ne possède que trois mosquées considérables, Djouma, Mélik et Kalentar ; une école supérieure dite Médressei-Ibrahim Khan, et sept caravansérails : Gendj-Ali-Khan, Ilindoué, Gebrié, Gulchan, Mirza-Hussein Khan, Salehi-Nazir et Khorassanié. Il n'y a que deux jardins dans la ville, et tous les deux sont dans la citadelle. Le premier, nommé Gulchan, occupe l'intérieur de la grande cour du palais du gouverneur. C'est plutôt un parterre de fleurs qu'un jardin, car, sauf un hêtre remarquable par sa dimension, et deux cyprès assez chétifs, il n'y a pas d'autres arbres ; mais on y trouve une quantité de rosiers et d'églantiers. Les roses se distinguent par leur beauté et leur variété; deux espèces surtout méritent une mention particulière, car je ne les ai rencontrées que là : c'est une rose jaune à cent feuilles, et une très petite, mais très bien garnie, d'une teinte rouge pâle. Les interstices entre les rosiers sont occupés par des jasmins qui fleurissent immédiatement après les roses, en sorte que jusqu'au mois de juin, il y a toujours dans ce parterre une grande quantité de fleurs odoriférantes qui saturent l'air de leurs parfums. L'autre jardin n'est pas loin du palais ; il s'appelle Baghi-Nazar, et ne contient que des peupliers et des arbres fruitiers. A 3 kilomètres à l'est de Kirman, une chaîne de montagnes rocheuses, dite Kouhi Seri-Assiab, s'élève au-dessus de la plaine; un embranchement de ces montagnes, série de collines peu élevée, mais très escarpée et hérissée de rochers, se dirige vers le nord-ouest. Elle finit près de la ville d'une manière abrupte, non loin d'un monument funéraire dit Mazari-Hussein Khan, érigé en face de la porte Mesdjit sur le tombeau d'un *dervich*, chef d'une secte religieuse. Sur la cime des rochers qui couronnent cette crête, on voit les restes d'une ancienne forteresse, dite Kalei-Doukhter,

qu'on prétend être une construction contemporaine de la fondation de la ville, et l'on y montre encore un puits profond et large, creusé dans le roc, au moyen duquel on descendait dans une galerie souterraine qui conduisait la garnison de la forteresse, pendant qu'elle était assiégée, vers l'eau qui coule dans un ravin qui sépare ce chaînon des jardins de Mouhammed Ismaïl Khan, vézir actuel de Kirman et de celui d'Agha-Khan, les deux plus beaux jardins qui soient dans les environs de la ville.

L'air de Kirman serait très salubre s'il n'était pas aussi sec. Pendant le mois d'avril, la saturation variait de 18 à 23 pour 100, et ne dépassait jamais ce chiffre, même après de légères pluies. A en juger par les températures que nous avons eu l'occasion d'observer à Kirman, surtout si l'on tient compte de l'augmentation de la chaleur de jour en jour, elle doit être très forte en été; et quoique chaque hiver le mercure du thermomètre descende au-dessous de zéro, cet abaissement de température n'est jamais considérable et ne dure que très peu de temps. Ainsi la chaleur moyenne de l'année à Kirman sera comprise entre 16 et 17 degrés centigrades. La pression de l'air varie très peu, et la quantité de pluie et de neige est tellement insignifiante, que je n'ai jamais entendu parler, dans la province de Kirman, de *deïmi*, c'est-à-dire de terre cultivable sans une abondante irrigation.

D'après une tradition répandue jusqu'à présent parmi le peuple de Kirman, et consignée même dans quelques écrits historiques, cette ville a été fondée du temps d'Ardéchir Babeghan, qui régna entre 226 et 238 de l'ère chrétienne. Le Tarikhi Mu'djam a conservé une légende très connue dans le pays, d'après laquelle, non loin du rocher où est bâtie la forteresse de Kalei-Doukhter, se trouvait un petit village dont un des habitants les plus notables portait le nom de Heft-Abad. Il avait sept fils et une fille. Un jour que les villageoises s'établirent comme de coutume devant leurs maisons pour filer du coton, et que, conformément à un ancien usage, on fixa une certaine récompense en faveur de celle

d'entre elles qui terminerait sa besogne avant les autres, la fille de Heft-Abad, assise à l'ombre d'un pommier, ramassa une pomme récemment tombée de l'arbre. L'ayant coupée en deux, elle remarqua qu'une moitié du fruit était piquée de vers dont un seul était encore vivant. Elle fit vœu de conserver ce ver intact et même de le nourrir si elle parvenait à obtenir le prix de travail; en cas contraire, elle se promettait de l'écraser. S'étant mise à l'œuvre, elle épuisa avant toutes ses compagnes sa provision de coton, et alla en demander une nouvelle à sa mère qui en fut très étonnée. Pressée d'expliquer cette activité extraordinaire, elle répondit qu'elle n'en savait rien, mais que le travail se faisait presque tout seul; enfin elle avoua le vœu qu'elle avait fait, et sa mère l'engagea à s'en acquitter sur-le-champ et de prendre bien soin de cet animal bienfaisant. Le ver élevé dans la famille de Heft-Abad lui porta bonheur; les brigandages auxquels se livraient le père et les fils et dont ils vivaient, réussirent, dès ce jour, à merveille. Le ver grandissait à vue d'œil et l'influence et la richesse de la famille de Heft-Abad croissaient en proportion; enfin, ce villageois devint le roi de cette province, et le ver fut l'objet de l'adoration de ses sujets. On construisit pour lui une somptueuse demeure taillée dans le roc, où on lui servait journellement des quantités énormes de riz et de beurre, immédiatement dévorées par ce dieu glouton. La fille de Heft-Abad était gardienne et prêtresse de son temple. Ardéchir, ayant secoué le joug des Arsacides, songea à s'emparer de Kirman; mais les astrologues qu'il consulta, lui déclarèrent que, tant que le ver resterait dans la forteresse de Heft-Abad, il n'avait aucune chance de la réduire. Le Sassanide eut alors recours à une ruse. Il prit le costume d'un marchand et habilla de même l'élite de ses guerriers; puis, ayant chargé sur des mulets quelques coffres vides et une forte provision de riz et de plomb, il se rendit dans le voisinage de la forteresse et s'y établit sous des tentes. Etant allé au marché du village, il fut aperçu par la fille de Heft-Abbad qui en

devint éperdûment amoureuse. Après de vains essais pour combattre sa flamme, elle l'avoua dans une lettre, qu'elle lança, au moyen d'une flèche, dans la direction de la tente d'Ardéchir, lui promettant, dans cette épître, d'exaucer tous ses vœux s'il consentait à l'épouser. Ardéchir lui répondit qu'il n'était qu'un modeste négociant, et qu'ayant manqué de périr dans une tempête qu'il essuya dans la mer des Indes, il fit vœu de rassasier une fois à ses frais le ver de Kirman, si, par son influence, il parvenait à être sauvé. Étant heureusement arrivé à bon port, il désirait, avant tout, s'acquitter de son engagement; après quoi il pourrait songer à d'autres projets. La fille de Heft-Abad lui accorda la permission d'entrer dans l'intérieur de la forteresse. Il plaça ses guerriers dans les coffres vides et les ayant chargés sur ses mulets, les introduisit dans la forteresse avec ses provisions de riz et de plomb. Sous prétexte de préparer le sacrifice, il alluma un grand feu et fondit le plomb qu'il avait apporté avec lui, et après avoir stimulé l'appétit du ver, en lui présentant une petite portion de riz bien cuit, il lui versa dans la gueule du plomb liquéfié que le dieu vorace avala sans défiance. Mais, après avoir goûté une seconde fois du même plat, il quitta brusquement sa demeure et s'envola du côté de Bam, où il éclata avec un bruit tellement intense, qu'à Kirman, à 240 kilomètres, la terre en trembla. Ardéchir profita de la confusion que cet événement répandit dans la forteresse pour s'en emparer, et pour mettre à mort Heft-Abad et ses fils. Sa fille parjure ne fut pas épargnée non plus, en punition de la facilité avec laquelle elle sacrifia à un caprice du cœur le sort de sa famille. Kirman devint ainsi la capitale de la nouvelle dynastie persane, mais la tradition rapporte que bientôt Ardéchir s'en dégoûta. Allant un jour à la chasse, il commanda à son chef de cuisine son repas pour l'heure du coucher du soleil, en l'engageant de n'en rien donner avant son retour à qui que ce fût et sous aucun prétexte. Peu d'instants avant le coucher du soleil, un pèlerin, exténué de fatigue, s'arrêta

devant les portes du palais, et supplia les serviteurs du roi de lui donner un peu de nourriture. A force de prières il obtint quelques bouchées de pilau qu'il mangea, et il disparut. Ardéchir revint bientôt après, et ayant appris que, contrairement à son ordre et avant son retour, on avait nourri à sa cuisine un pauvre voyageur, il s'écria : Ce pèlerin a emporté la prospérité du pays, et dorénavant cette province restera éternellement pauvre. Par suite de cette conviction, il transporta sa capitale à Istakhr.

Ces traditions n'ont certainement rien de sérieux dans les détails, mais le fond peut être vrai, c'est-à-dire que Kirman peut avoir été la première capitale des Sassanides, et que ces rois, ayant acquis la conviction que cette province n'était pas assez fertile pour nourrir une population considérable, l'abandonnèrent. Ce défaut de forces productives dans le district de Kirman est tellement vrai, que dans le siècle passé Nadir chah étant obligé de puiser trois ans de suite dans ce pays une quantité notable des approvisionnements de son armée, y produisit une famine dont la population souffrit beaucoup, et qui dura sept à huit années consécutives. La numismatique sassanide corrobore en quelque sorte ces indications fournies par la tradition, car, d'après M. Mordtmann, c'est sur les monnaies de Chapour III, en 383 et 388, que l'on rencontre pour la première fois deux caractères pehlévis qu'il transcrit par *kr*, et qui, selon lui, doivent être les initiales du mot Kirman. On rencontre le même sigle sur les monnaies de Bahram V, entre 420 et 440 de l'ère chrétienne; depuis lors, il apparaît jusqu'à la trente et unième année du règne de Khosrou II, qui correspond à l'an 622 de J.-C., et ce n'est que sur les monnaies frappées sous le Khalifes, qu'on trouve le nom de cette ville figuré en toutes lettres. Sans accorder à ces faits une trop grande valeur, j'observerai qu'il me semble incontestable que Kirman a existé comme ville sous les Sassanides, et que les Arabes musulmans y trouvèrent établi un des principaux foyers de la doctrine de Zoroastre, et que leur propagande armée et

violente n'a pu extirper cette ancienne croyance, remarquable par sa vitalité tenace qui l'a soutenue en dépit de tout, pendant 1277 ans. Mais l'islamisme finira bientôt par absorber complétement les faibles restes des ignicoles, car, de 12000 familles guèbres qui résidaient à Kirman à la fin du siècle passé, au moment où Agha-Mouhammed Khan assiégea cette ville, il n'y en reste que 70 à Kirman et 2 à 300 dans les villages voisins, tels que Firouzan, Djoufar et Mahan (qu'on prononce Mahoun). Le nombre de Guèbres qui abjurent leur religion chaque année est considérable. Non-seulement ils se mettent ainsi à l'abri d'injures continuelles et de persécutions incessantes, mais rien n'a été négligé pour leur rendre ce changement de religion aussi attrayant que possible. Ainsi un membre mineur d'une famille guèbre qui se fait musulman devient, par le fait seul de son apostasie, chef de sa famille, et propriétaire exclusif des biens meubles et immeubles de ses parents. Le sexe n'y fait aucune différence, car une fille guèbre qui épouse un musulman en changeant de religion, donne par cela même à son mari le droit de s'approprier tout ce que possèdent son père et sa mère. J'ai vu moi-même à Iezd un seïde qui commandait en maître dans la maison d'un riche ignicole; et quand je lui en exprimai mon étonnement, il me répondit très tranquillement qu'ayant épousé la fille du chef de cette famille, il avait acquis le droit d'agir comme il le faisait. Le clergé guèbre de Kirman ne peut opposer à cette oppression que des obstacles tout à fait insignifiants, tant à cause de la peur des musulmans, que de sa profonde ignorance de toute chose, même des dogmes de sa religion. Dans tout le Kirman, je n'ai trouvé qu'un seul *Destour*, Behrouz, fils de Moullah Iskender, qui eût quelques connaissances; il déchiffrait l'alphabet zend et houzvarech, mais il ne pouvait traduire un mot ni de l'Avesta, ni même du Vendidad. Les Guèbres de Kirman parlent entre eux une langue particulière, très différente de celle que M. Spiegel nomme la langue des Parsis. Je leur ai montré quelques spécimens de cet idiome, publiés

dans la *Grammatik der Parsi-Sprache* de ce savant distingué, et ils m'avouèrent qu'ils ne comprenaient les textes rapportés dans cet ouvrage que très difficilement. Ils nomment leur langue *Déri*, et prétendent : 1° qu'elle n'est qu'un travestissement artificiel de la langue persane pure, dans le genre du balaibalan des Arabes; 2° qu'elle ne date que du temps où les musulmans envahirent leur contrée; et 3° que les Guèbres n'eurent recours à cet artifice que pour cacher le sens de leurs paroles à leurs compatriotes qui embrassèrent la foi nouvelle. Ils disent que dans l'origine, cette langue n'était comprise que par ceux d'entre eux qui l'avaient étudiée dans les écoles, mais que peu à peu elle devint familière à tous. Quoiqu'il n'y ait rien d'absolument impossible dans cette tradition, il faut néanmoins se défier des hypothèses philologiques formulées par des gens aussi ignorants que les Guèbres actuels. D'après le peu d'échantillons de cette langue placés sous mes yeux, il m'a semblé que ce n'est pas un argot, mais bien un dialecte du persan pur; et sans vouloir rien identifier, je crois devoir rappeler que Strabon, citant l'opinion de Néarque, dit que la plupart des Mages, et les Karamaniens surtout, parlaient persan et mède : ce qui permet de supposer que déjà, à l'époque d'Alexandre le Grand, deux langues assez différentes existaient dans le pays.

Le zèle fanatique que les musulmans apportent à détruire dans les contrées placées sous leur domination toute trace des temps antérieurs à l'islamisme, explique pourquoi les monuments de l'époque sassanide ont complétement disparu. Le plus ancien monument de la ville est la mosquée dite de Mélik; elle se trouve dans un bas-fond quadrangulaire où l'on descend par un long escalier. Elle était très ruinée et on la reconstruisait quand je la visitai. Je n'ai pu y trouver qu'un débris d'un verset du Koran, tracé en caractères qu'on ne rencontre pas avant le VIII° siècle de l'hégire. La tradition, cependant, en rapporte la construction au seldjoukide Mélik Chah, qui régna entre 466 et 485 de l'hégire. Le second monument, dans l'ordre chronologique, est la mosquée de

Djoum'a ; elle porte une inscription qui dit qu'elle a été construite par ordre de Mouhammed Mouzaffer, le premier du mois de chawal de l'an 750 de l'hégire. Ce personnage n'est autre, évidemment, que Mouhariz-ed-din-Mouhammed, fils de Mouzaffer, né l'an 700 de l'hégire et mort l'an 765 (*voy.* Defrémery, *Mémoire sur la dynastie des Mozaffériens*, *Journ. asiatique*, août 1844 et juin 1845). Le monument le mieux conservé, mais aussi le plus moderne, est le medresseh d'Ibrahim Khan, construit par ce gouverneur de Kirman qui administra cette province presque en souverain indépendant, au commencement du règne de Fetkh-Ali-Chah. En dehors des murs de la ville, il n'y a que les deux monuments que j'ai déjà mentionnés : le mausolée du dervich Hussein-Khan, surmonté d'une coupole en briques émaillées de couleur bleu foncé, et la forteresse de Kalei-Doukhter.

Les maisons particulières de Kirman se distinguent des habitations persanes en général par une haute tour ou cheminée carrée appelée Badghir, « ventilateur », placée sur le toit au-dessus d'une découpure dans le plafond. Ce tuyau est percé en haut de larges ouvertures faisant face aux quatre points cardinaux. Le besoin d'avoir ici de la glace pendant l'été fait que nulle part en Perse on ne trouve autant de glacières aussi bien construites qu'à Kirman. Le plus habituellement on donne à ces édifices la forme de cônes élevés, abrités au sud, à l'est et à l'ouest par de hautes murailles qui les préservent de la réverbération des parties du sol les plus éclairées par le soleil. En hiver, dès que la température de l'air s'abaisse au-dessous de zéro, on introduit de l'eau dans des bassins larges et peu profonds, puis on recueille la glace qui s'y forme, et on l'empile dans ces glacières où elle se conserve pendant tout l'été. Le grand nombre de ces établissements prouve que cette industrie est profitable, et permet de livrer la glace à un prix très modique.

L'industrie principale de Kirman est la confection des châles. Ils le cèdent beaucoup en finesse aux étoffes du même genre fabriquées dans le Kachemir ; mais ils coûtent moins cher, leurs

dessins sont plus variés, et leurs couleurs tout aussi belles et aussi durables. Malgré la protection spéciale que le chah actuel accorde à cette industrie, elle dépérit néanmoins de jour en jour; au lieu de 1200 ateliers qu'il y avait là jadis, on en compte aujourd'hui à peine 200. Il faut en chercher la cause dans la quantité et le bon marché des contrefaçons européennes, qui coûtent beaucoup moins cher, à la vérité, que les étoffes orientales, mais qui durent infiniment moins et qui restent fort en arrière de leurs modèles pour la variété et le bon goût des dessins, pour la beauté et l'éclat des couleurs. S'il est vrai que l'art oriental n'a su s'élever que jusqu'à l'arabesque, il faut convenir que les artistes asiatiques l'appliquent en maîtres partout où ils en font usage.

La position avantageuse de Kirman sur la grande route continentale des Indes vers l'Occident, donnerait le droit de s'attendre à trouver dans cette ville un commerce beaucoup plus florissant qu'il ne l'est en réalité; mais la proximité de Iezd, centre éminemment industriel et commerçant, lui porte préjudice. Les ballots de marchandises venant de Bender Abbassi ne sont presque pas ouverts à Kirman, en sorte que les nombreuses caravanes qui y arrivent traversent la ville sans y laisser de traces. Du reste, le musulman de Kirman est trop homme de plaisir pour songer sérieusement au commerce; et les Guèbres, qui ont beaucoup de dispositions pour ce genre d'occupation, obtiennent très difficilement la permission de sortir du pays, même pour aller à Téhéran. On les empêche surtout de visiter l'Inde, où l'état florissant de la communauté ignicole leur montrerait avec trop d'évidence la différence qui existe entre l'intolérance du régime musulman et la conduite éclairée d'un gouvernement chrétien, fort et grand, qui respecte la liberté de conscience. Il n'y a pas trop à s'étonner de l'indifférence avec laquelle les habitants de Kirman supportent l'état de médiocrité de fortune qui est général parmi eux; car la vie est à bon marché, le climat agréable, le vin capiteux et abondant, les femmes belles et faciles,

et le clergé très tolérant sur l'article de la boisson prohibée par le Koran. Le despotisme gouvernemental ne pèse même que sur les sommités sociales, en sorte que toutes les conditions d'une existence matériellement heureuse se trouvent ici à la portée de la majorité. Aussi Kirman a une réputation de pays de Cocagne bien établie en Orient; pour s'en convaincre, on n'a qu'à parcourir les inscriptions dont les voyageurs musulmans ont la manie de couvrir les murs des stations de postes. Dans toutes les autres parties de la Perse, ce sont des sentences philosophiques, des versets du Koran, des imprécations contre le premier ministre ou contre le gouverneur de la ville voisine, etc., tandis que sur la route de Kirman à Iezd, l'albâtre des murs des stations ne reproduit que des rimes louangeuses sur la beauté des dames du pays et sur la qualité de son vin. Il ne faut cependant pas croire que le Kirmanien ne songe uniquement qu'aux plaisirs matériels de cette vie; il est très enclin aux extravagances théologiques, et surtout aux recherches alchimiques. Cette dernière faiblesse est si grande, que sur dix habitants de Kirman trois dépensent certainement tout ce qu'ils ont en recherches laborieuses et patientes pour découvrir la pierre philosophale. Leur croyance dans la transmutabilité des métaux est inébranlable. J'ai beaucoup disserté avec eux sur ce sujet, et j'ai acquis la conviction que c'est plutôt à leur complète ignorance de la physique qu'à celle de la chimie qu'il faut attribuer leurs folles espérances de réussite par les moyens qu'ils appliquent à ce genre de recherches. Ils ne sortiront jamais du cercle vicieux où ils tournent, tant qu'ils ne renonceront pas aux idées erronées qu'ils se font des propriétés générales des corps, telles que leur couleur, leur poids, leur densité, leur malléabilité, etc. Ainsi pour eux, le problème de la confection de l'argent consiste uniquement dans l'invention d'un moyen de solidifier le mercure sans altérer sa couleur et son éclat, et ils ne voulaient pas croire qu'il y a des températures auxquelles le mercure devient solide, sans passer pour cela à l'état d'argent. La

nécessité d'avoir beaucoup d'alambics pour la distillation de l'eau de rose, qui est très bonne à Kirman, facilite ce genre de recherches. Cette industrie donne même un semblant de raison aux folles dépenses auxquelles ces manipulations alchimiques entraînent les crédules qui s'y livrent. Malheureusement, s'ils gagnent 1 fr. sur l'eau de rose, ils en dépensent 100 dans la poursuite d'un but imaginaire.

J'ai profité de mon séjour forcé à Kirman pour visiter le village de Mahan, célèbre par ses fabriques d'opium et par le tombeau du cheikh Ni'met-Oullah, le Nostradamus de la Perse. Il naquit le 22 redjeb de l'an 730 de l'hégire, et mourut à Mahan à la même date en 834, à l'âge de 104 ans. Il laissa une série de prédictions rimées, dont une est surtout très connue en Perse. C'est un tableau de l'avenir de ce pays où l'on croit reconnaître une prévision exacte des règnes de Fetkh-Ali-Chah, de celui de Mouhammed-Chah, et enfin de celui du chah actuel. Selon lui, ce monarque portera le nom de Nassr-ed-din, règnera de quatre à cinq ans, et sera le dernier roi de la Perse. Comme preuve de l'exactitude de ses prédictions, évidemment fausses quant à la durée du règne du chah actuel, les gens qui croient à ces prophéties ne manquent jamais d'observer : 1° que le chah porte un nom prédit par le cheikh et très peu commun en Perse; 2° que dans la quatrième année de son règne, il a manqué d'être assassiné par les Babis; et 3° que Mouhammed-Chah et son prédécesseur ont régné exactement le nombre d'années prédit par le saint. Mais on oublie toujours, dans ces sortes d'appréciations de prophéties, que la foi même aux rêves creux d'un vieillard ascète a pu contribuer à leur réalisation. Ainsi, Mouhammed-Chah lui-même avait une vénération sans bornes pour la mémoire du cheikh. Étant encore très jeune, et presque sans aucune chance de devenir roi, puisque son père Abbas Mirza était dans la force de l'âge et avait beaucoup plus d'inclination pour ses autres enfants, ce prince fit élever à grands frais un beau mausolée à l'endroit de la sépulture du cheikh.

Il y fit construire aussi un acqueduc coûteux et un grand caravansérail, où les pèlerins qui viennent honorer les mânes du saint sont logés et hébergés gratis. Jadis la mosquée du cheikh possédait une riche bibliothèque, mais à présent les manuscrits sont tous enfermés dans une chambre humide où ils sont détruits par les rats. J'ai acquis, par l'entremise d'un seïd, membre de l'administration du *Vakf* de cette mosquée, quelques feuillets d'un Koran coufique, et j'ai beaucoup regretté de ne pas avoir connu l'existence de cette collection de manuscrits au commencement de mon séjour à Kirman; j'aurais pu consacrer plusieurs jours à leur examen, car il n'est pas impossible que cette bibliothèque contienne quelques ouvrages rares. Mahan n'est éloigné que de 26 kilomètres de Kirman, mais le pays qu'on traverse pour y aller est un désert presque aussi aride que le Lout. A moitié chemin, on a creusé un puits, où l'on a trouvé une bonne source d'eau à une profondeur assez considérable. Ce puits est confiée à la garde d'un pauvre vieillard qui distribue l'eau aux passants, et qui vit d'aumônes.

L'arrivée du nouveau gouverneur de Kirman, fils aîné du défunt prince Kahraman Mirza, me donna enfin le moyen de quitter cette ville, car je pus louer les chevaux qui avaient amené ses femmes et ses bagages. Nous partîmes de Kirman le 5 mai 1859, le jour de la fête de Ramazan, au moment même où le jeune *Emir-Zadeh* faisait son entrée dans le palais d'où nous sortions.

La route de Kirman à Iezd est tellement uniforme que je n'ai presque rien à ajouter aux détails consignés à ce sujet sur la carte de mon itinéraire. Elle ne quitte pas une plaine élevée, dont le sol argileux et salin est souvent couvert de sable mouvant. A droite, pendant tout le trajet, on a une série de collines qui séparent cette plaine du grand désert de Lout, à gauche, s'étend la chaîne principale, qui, sous différents noms, tels que Kouhi-Paris, K. Méched et d'autres marqués sur la carte, s'élève comme un mur entre la province de Chiraz et celles de Kirman et de Iezd, et conserve une direction constante N. 60° O. jusqu'au nord

d'Ispahan. Son élévation absolue doit être assez considérable, car jusqu'à la fin de mai beaucoup de ses cimes étaient couvertes de neige. Les villages sont très rares dans la plaine que nous parcourions, en partie à cause des incursions des Beloudjs, mais principalement à cause du manque d'eau. Dans les quinze endroits habités que j'ai marqués sur la carte, dont deux sont des caravansérails isolés, l'eau a été amenée de très loin à frais considérables, au moyen de galeries souterraines où l'on descend par des puits larges et profonds. Quoique cette eau coule à une certaine profondeur, sa direction est marquée sur le sol par une végétation plus abondante qui indique le cours souterrain. D'après notre levé, la distance entre Iezd et Kirman est de 314 kilom. ; les Persans l'évaluent à 72 fars., ce qui donne pour la longueur du farsang un peu plus de 4 kilom. 1/3. Les stations de poste sont à Baghin (7 fars.), Robat (4 fars.), Kaboutarkhan (4 fars.), Bahram abad (8 fars.), Kouch Kouh (8 fars.), Baïaz (5 fars.), Anar (5 fars.), Chimch (7 fars.), Kirman Chahan (5 fars.), Seri-Iezd (11 fars.), et Iezd (8 fars.).

Le plan de Iezd, joint à ce mémoire, me dispense d'entrer dans de trop grands détails topographiques sur cette ville ; mais je dirai quelques mots sur son passé et sur son état actuel, d'autant plus que même M. Petermann, si exact et si circonstancié dans la description des endroits qu'il a visités, n'en dit que peu de mots.

Iezd est une ville d'une haute antiquité. Déjà d'Anville, avec sa lucidité habituelle, disait, page 277, vol. II de sa *Géogr. ancienne abrégée*, « qu'on peut reconnaître dans le nom Iezd sur la frontière » de Kirman, celui d'*Isatichae*, quoique placée en Caramanie par » Ptolémée. » Istakhri rapporte cette localité au district de sa ville natale; d'autres, et avec eux d'Herbelot, la comptent parmi les cités du Khorassan. Cette indécision des géographes anciens et modernes au sujet du classement de Iezd dans telle ou telle autre partie de l'empire persan, doit être exclusivement attribuée

à sa position géographique, cette ville se trouvant située au point d'intersection des frontières des trois provinces de Kirman, du Khorassan et de Fars. Jusqu'à nos jours encore les chahs de Perse confient indistinctement l'administration de Iézd; tantôt aux gouverneurs de Chiraz, tantôt à ceux de Kirman quelquefois même ils y envoient des fonctionnaires qui ne dépendent que de Téhéran. Sous le règne des Halakouïdes, cette ville était souvent placée sous la juridiction des lieutenants des souverains monghols dans le Khorassan. Istakhri, et presque tous les géographes orientaux (voyez Barbier de Meynard, *Dict. géogr. de la Perse*, pag. 611) disent que le district de Iezd avait pour chef-lieu *Ketèh;* or, actuellement aucune des localités des environs de Iezd ne porte ce nom. Aussi je crois que, d'après la description qu'Istakhri donne de *Ketha* ou de *Hauma-Iezd* (voy. *Buch der Länder*, pag. 68), il est permis de croire qu'il nommait ainsi la ville même de Iezd actuelle. Il rapporte que la citadelle de Ketha ou Ketèh n'avait que deux portes, dont l'une était appelée porte d'*Aberd* et l'autre porte de la *Mosquée.* Cette dernière se trouvait dans le voisinage de la mosquée cathédrale, située dans l'intérieur de l'enceinte fortifiée, et tout ceci est encore parfaitement exact de nos jours, comme on peut le voir sur le plan annexé, où la mosquée en question est indiquée sous le n° 4. Il s'entend de soi-même que depuis le temps d'Istakhri ce temple a été plusieurs fois reconstruit; les inscriptions tracées jadis sur ses murs sont tellement frustes, qu'il m'a été impossible d'y déchiffrer aucune date. Le plus ancien monument portant une indication chronologique, est la mosquée dite Mesdjiti Emiri Tchakmak. Dans la légende qui orne ses murs, on lit que cet édifice a été construit en 699 de l'hégire par ordre de l'émir Sounghour, fils d'Abdoullah Roumi. Voilà à peu près tout ce que l'on peut dire sur les monuments de Iezd qui présentent quelque intérêt archéologique; car ni la coupole des Zenguain, ni le Bourdji Afghani, n'ont conservé aucune

inscription. Le nom du premier de ces monuments rappelle la dynastie qui a régné à Chiraz, et dont le pouvoir s'étendait jusqu'au delà de Iezd; le second est une fortification élevée lors de la première ou de la seconde invasion des Afghans, dont les troupes campèrent près de ce bastion. La partie de la ville qui offre actuellement le plus d'intérêt aux voyageurs est, sans contredit, le riche *bazar* voûté, autour duquel sont groupées les nombreuses manufactures d'étoffes, les teintureries et les fabriques de sucre candi, établissements qui constituent la base de la richesse et de l'importance commerciale de Iezd.

Avant l'islamisme, cette ville était un des principaux centres du culte du Feu. Ses habitants ont gardé leur ferveur religieuse, même après avoir abjuré l'ancienne croyance de leurs pères, et dès les premiers temps de la conquête arabe Iezd a été surnommé *Dar-el-ébadet* « cité de l'Adoration. » Les habitants sont très fiers de cette épithète et tâchent de la justifier par une intolérance extrême. M. Petermann a eu le désagrément de constater personnellement l'impudence du fanatisme de la population de Iezd; et quoique j'aie été plus heureux que lui sous ce rapport, je n'ai aucun doute sur la réalité et l'intensité des sentiments hostiles des Iezdis à l'égard de tous ceux qui ne sont pas musulmans. Aussi leur rapport avec les ignicoles sont très cruels. Le meurtre d'un Guèbre par un musulman reste toujours impuni. Les parents de la victime ne poursuivent même pas l'assassin devant les tribunaux; car ils savent qu'une pareille démarche les exposerait à de fortes dépenses pécuniaires et à la vengeance certaine du meurtrier. Ils achètent bien cher le droit de garder leur ancienne croyance, et leurs prêtres évitent autant que possible de se montrer dans les quartiers habités par les musulmans, étant sûrs d'y être conspués et outragés de la manière la plus brutale. D'après ce que m'a dit le *Ketkhouda* des Guèbres, on comptait, en 1859, 850 familles ignicoles à Iezd et dans une quinzaine de villages de son district; mais leur nombre diminue rapidement, et je crois

qu'on verra même avant la fin de ce siècle l'extinction complète de leur communauté en Perse. Empêchés par la concurrence des musulmans de prendre une part active dans le commerce et dans l'industrie manufacturière, les Guèbres se livrent presque exclusivement au jardinage, et surtout à la culture du coton blanc et du coton brun. Je n'ai rencontré que dans cette partie de la Perse cette espèce de coton que les musulmans ne cultivent presque pas, d'autant plus que les étoffes tissues avec les fils de cette plante servent à la confection des habits dont le port est obligatoire pour les ignicoles. La crainte qu'a le clergé musulman de voir l'hérésie de Zoroastre infecter la foi des vrais croyants, est telle qu'ils ne permettent pas aux Guèbres d'avoir un temple de Feu à Iezd ; à peine tolèrent-ils qu'ils en aient un à Taft.

Ce village considérable est situé à 4 farsangs au sud-ouest de la ville, et il est renommé pour ses fabriques de feutres et pour ses mines de plomb. M. Grewinck a publié, dans son ouvrage sur la géologie de la Perse septentrionale, une description de la route qui conduit de Iezd à Taft, d'après les renseignements qui lui ont été fournis par le docteur Buhse. MM. Abbott et Petermann ont aussi donné quelques détails sur ce village, en sorte que je me bornerai à observer qu'il a servi pendant longtemps de résidence au fameux cheikh Ni'met Oullah de Mahan, et que l'on y voit encore les ruines de l'immense palais où le cheikh enseignait la religion et les principes du soufisme à ses nombreux disciples. Je terminerai cette digression par quelques mots sur la fameuse caverne de Taft, connue en Perse comme une des plus riches mines de plomb.

M. Gœbel a visité cette localité curieuse, et il y a découvert des gisements de turquoises. A Taft, on m'a montré un petit ouvrage persan intitulé *Toouhidi mufassal*, où il est rapporté que pendant la domination des Monghols un vizir du Khakan, amateur de minéralogie, chargea un homme connu par sa véracité de visiter cette caverne pour l'informer de ce qu'il y verrait. Cet individu s'y rendit avec deux habitants de Taft, et ayant ordonné à l'un

d'eux de l'attendre jusqu'au soir à l'entrée de la grotte, il y pénétra avec l'autre villageois. Une galerie qui s'enfonçait rapidement sous la montagne les conduisit dans un vaste assemblage de cavités spacieuses rayonnant à perte de vue dans toutes les directions. Un conduit semblable à la première galerie aboutissait à l'une de ces cavités et débouchait dans une caverne étendue, où une abondante veine d'eau jaillissait d'une fissure latérale. Un vaste bassin formait le fond de cette caverne, et son eau, s'écoulait par un des bords de ce réservoir qui tombait avec un bruit sourd dans un gouffre qui semblait être très profond. Un étroit sentier, où à peine on pouvait placer le pied, permit aux explorateurs de faire le tour d'une partie du bassin et de continuer leurs recherches. Après avoir parcouru une suite de cavernes plus ou moins spacieuses où l'on risquait de s'égarer à chaque pas, ils entrèrent dans une grotte où ils aperçurent des squelettes humains et quelques lambeaux de vêtements à demi pourris, tristes dépouilles de quelques-uns de leurs hardis prédécesseurs qui y avaient perdu la vie. Bientôt après, l'un des explorateurs, celui qui portait la torche allumée, fit une chute et la torche s'éteignit. Restés dans une profonde obscurité, ils firent de vains efforts pour rallumer leur flambeau; ne pouvant y réussir, ils résolurent néanmoins de continuer leur exploration en s'avançant à tâtons. Ils parvinrent ainsi dans une cavité à base carrée, faiblement éclairée par une fissure latérale. Un immense bloc détaché de la voûte de cette caverne gisait sur le sol, et bouchait, à ce qu'il parut aux explorateurs, l'entrée d'un passage qui conduisait probablement à d'autres cavités souterraines. Ayant fait plusieurs fois le tour de ce rocher sans avoir pu trouver aucune issue nouvelle, ils résolurent de revenir sur leurs pas, d'autant plus que leur montre, qu'ils n'avaient pas eu le loisir de consulter jusque-là leur indiquait qu'il était une heure de la nuit, et qu'ainsi ils avaient marché pendant plus de douze heures. Les spécimens de roches qu'ils apportèrent avec eux permirent d'établir que les

cavernes qu'ils avaient visitées, contenaient des gisements de lapislazuli et du minerai d'argent.

Je ne sais à quel point cette relation écrite est authentique quant à ses détails historiques, du reste assez vagues; mais elle me semble porter un certain cachet de vérité, et j'ai cru utile de la rapporter en extrait, dans l'espoir qu'elle pourra servir à quelqu'un des voyageurs qui viendront après moi dans cette partie de la Perse.

La route entre Iezd, Ispahan et Téhéran a été trop souvent examinée pour qu'il soit utile d'en parler de nouveau. Dernièrement encore, elle a été très bien décrite par M. Petermann, le savant explorateur de Damas et du pays des Druzes (1). Je terminerai donc ce mémoire par un tableau succinct des propriétés physiques de la partie méridionale de l'*Asie centrale*, et je commencerai par préciser le sens qu'il faut, selon moi, attacher à ce terme géographique.

Cette dénomination est assez moderne; les pays que nous désignons actuellement par ce nom étaient appelés autrefois Asie supérieure, haute Asie, Tartarie indépendante, etc. C'est seulement depuis qu'Alex. de Humboldt, MM. Murchison, de Verneuil, Ehrenberg, Rose, etc., ont exploré quelques parties de cette vaste région, qu'on a senti le besoin de créer un mot spécial pour la désigner dans son ensemble, et que l'on a adopté l'expression d'Asie centrale. Il semblerait au premier abord qu'en introduisant dans ce terme l'idée géométrique si précise de centre, on excluait toute possibilité de confusion; il n'en est pas ainsi. Le centre d'une figure est un point qu'on conçoit aisément et

(1) Voy. *Reisen im Orient*, Leipzig, 1861, t. II, p. 210 à 220.

Je profite de cette occasion pour faire remarquer que la page 249 de ce Mémoire, où je dis que « Dupré est le seul voyageur européen qui ait décrit la route de Chiraz à Iezd » était imprimée avant la publication du t. II de l'ouvrage cité du savant professeur de Berlin, qui donne aussi des détails très intéressants sur la nature des pays situés entre ces deux villes. (Voy. p. 185-210, chap. 11 et 12.)

avec une grande netteté ; mais une région centrale, c'est-à-dire une surface qui comprend ce point central et l'entoure, ne se présente clairement à l'esprit qu'à condition de bien préciser ses limites. Là était toute la difficulté. On sentait bien qu'il était impossible de se contenter d'une délimitation arbitraire basée sur un éloignement constant et purement conventionnel d'un périmètre quelconque de ce point central ; car il ne s'agissait pas ici d'une surface géométrique, dont tous les points qui satisfont à une condition donnée sont égaux entre eux : mais on avait affaire à une surface dont les diverses parties jouissaient de propriétés physiques différentes. Il était évident, dès lors, qu'il fallait trouver dans les régions du continent asiatique, disposées autour du milieu de cette partie du globe, quelques points de ressemblance qui permettraient de les réunir sous un seul nom générique. Or, en examinant la carte de l'Asie, on voit qu'il y a d'énormes territoires dont les fleuves se déversent dans l'océan Glacial, d'autres où ils se dirigent vers l'océan Pacifique ou vers l'océan Indien, et enfin une région intérieure contenant des bassins isolés. Si l'on réunit par des lignes droites les sources des petites rivières qui se déversent dans le golfe Persique, à celles de l'Euphrate, du Kour, du Volga, de l'Obi, de la Léna, de l'Amour, du fleuve Jaune, du Brahampoutra, du Gange et de l'Indus, on obtient un immense périmètre qui comprend cette région de bassins méditerranéens, ne communiquant ni entre eux, ni avec aucun des océans qui baignent les côtes de l'Asie. Je crois donc qu'il serait plus rationnel d'appliquer le terme géographique d'*Asie centrale* à l'ensemble de la région comprise dans ce vaste périmètre, où se trouvent les lacs de Van, d'Ourmiah, la Caspienne, le lac d'Aral, etc., comme j'ai eu l'honneur de l'exposer dans une communication présentée à l'Académie des sciences le 9 avril 1860. Cette manière de voir justifie la dénomination de *partie méridionale de l'Asie centrale* que j'ai appliquée au Khorassan.

Chez les géographes arabes, les limites de cette province n'a-

vaient rien de bien déterminé ; quelques-uns d'entre eux comprenaient dans le Khorassan toute la Transoxiane et l'Afghanistan, c'est-à-dire confondaient sous un seul nom des pays très distincts par leurs propriétés physiques et par leur caractère orographique. Cette confusion provenait en partie du manque de données exactes sur la configuration de ces pays, et en partie aussi du peu de valeur qu'on attachait alors, et même tout récemment, aux particularités orographiques de la surface du globe. En effet, si l'on jette un regard sur la carte annexée à ce mémoire, on verra qu'au sud-ouest le Khorassan est complétement séparé des autres provinces de la Perse. Cette limite est formée par la chaîne de montagnes que nous avons relevée entre Kirman et Iezd, laquelle, dépassant souvent la ligne des neiges éternelles, suit avec une constance remarquable, depuis l'océan Indien jusqu'à sa rencontre avec le petit Caucase, une direction qui coupe le méridien sous un angle de 30 à 40 degrés. Au nord, cette province est limitée par le grand soulèvement latitudinal qui va de l'Hindou-Kouch au Démavend, et à l'orient, par les embranchements de l'Hindou-Kouch qui bornent à l'ouest les terrasses de l'Afghanistan ; enfin, au sud, par les monts du Béloudjistan, dont la direction et la constitution sont assez peu étudiées. Ce trapèze, qui n'a pas moins de 350000 kilomètres carrés, se subdivise naturellement en quatre terrasses présentant chacune une dépression. Celle du nord-ouest, qui comprend le grand désert salé situé entre les villes de Kachan, Koum, Damghan, Tourchiz et Tébès, est la plus vaste. Le point le plus bas de ce plateau, point que nous n'avons pas visité nous-même, est indiqué par la direction des cours d'eau qui, des confins de la terrasse se portent vers l'intérieur, et il doit se trouver sur la ligne droite qui joint les villes de Bastam et de Tébès. Ses limites au nord et à l'occident ne s'abaissent nulle part au-dessous de 900 mètres d'altitude absolue, tandis que la hauteur de ses limites au sud et à l'est est d'à peu près 600 mètres ; conséquemment sa pente moyenne est dirigée du nord-ouest au sud-est.

La seconde terrasse comprend le désert de Lout; elle s'étend, comme nous avons vu, entre les villes de Nih, Bendan, Tébès, Iezd et Kirman. Son point le plus bas se trouve sur la droite qui joint Khabis et Nih. C'est, sans le moindre doute, la dépression la plus profonde de tout le Khorassan, car la hauteur absolue de sa limite septentrionale varie de 900 à 1200 mètres; sa limite du sud-est, à Dihi-Seif, n'a que 380 mètres, et son point le plus bas n'a très probablement que 120 ou 150 mètres d'élévation absolue. Sa pente moyenne est dirigée du nord-nord-ouest au sud-sud-est.

La troisième terrasse est celle du Séistan, limitée au nord par la ligne de partage entre les pentes du nord et celles du sud, crête qui s'étend entre Sebzar et Birdjand. Cette dépression atteint son point le plus bas dans le lac de Hamoun (471 mètres); sa pente, extrêmement douce, est dirigée du nord au sud, et elle se distingue de toutes les autres par son extrême richesse en eau.

Enfin, la dernière terrasse, la plus petite de toutes, qu'on peut même considérer comme une espèce de vallée, est située entre les villes de Khaf, de Toun, de Birdjand, le village de Iezdoun et Hérat. Sa limite méridionale a une élévation moyenne de 760 mètres, et celle du sud de 518; sa pente est dirigée du sud-ouest au nord-est.

Il ne faudrait pas croire cependant, d'après ce que nous venons de dire, que ces divisions naturelles du sol khorassanien soient partout séparées par des limites très marquées; bien au contraire, il arrive souvent que le voyageur passe de l'une à l'autre sans s'en douter. Ce n'est que le changement dans la direction de la pente des ravins et celui des courants d'eau, qui l'avertissent du passage d'une terrasse à une autre. Toute naturelle qu'est cette division, elle n'a pu être constatée qu'après que tous les levés que nous avons faits dans cette partie de l'Asie ont été discutés et orientés, d'après le réseau de plus de 1200 triangles qui ont servi de base à nos travaux topographiques.

La chaîne latitudinale qui traverse le nord du Khorassan n'est

pas seulement une limite orographique, elle coïncide avec la ligne isotherme de 12 degrés centigrades, qui, passant dans l'isthme caucasien par Tiflis et Bakou, entre le 42e et le 41e degré de latitude septentrionale, s'infléchit brusquement près de cette dernière ville vers le sud, comme l'a déjà observé M. Abich, et, en suivant la côte occidentale de la Caspienne, n'entre dans cette mer qu'à la hauteur de Lenkoran, sous le 38e degré de latitude septentrionale. A Méched, elle touche le 36e degré, et à Hérat le 34e, et ce n'est qu'à Boukhara et à Pékin que nous la retrouvons de nouveau sous le 39e degré de latitude boréale. Cette coïncidence de la limite septentrionale du Khorassan avec cette isotherme, mérite, sous beaucoup de rapports, l'attention des physiciens et des géographes, car elle constate un fait assez singulier dans la distribution de la chaleur sur la surface du continent asiatique. Si l'on accepte la latitude d'Orembourg, ou plutôt le 52e degré de latitude comme une limite septentrionale des plaines de l'Asie centrale, et que l'on remarque que la température annuelle des contrées situées dans le voisinage de ce parallèle et du méridien de la ville susmentionnée est de 5 à 6 degrés centigrades, on voit que dans toute la zone des steppes des Kirghiz et des Turcomans, large de 16 degrés d'équateur, la température de l'année varie en tout de 6 à 7 degrés centigrades. Ceci peut assez bien s'expliquer par la différence des latitudes et de l'élévation absolue de ces deux limites, Méched étant de 823 mètres au-dessus d'Orembourg. Mais il est beaucoup plus difficile de se rendre compte pourquoi, au sud de Méched, l'indice des lignes isothermes augmente si rapidement, et comment à Tébès, par exemple, et sur toute la limite septentrionale du Lout, il atteint le chiffre considérable de 18 à 20 degrés centigrades, c'est-à-dire qu'il varie, dans cette bande large seulement de 2 degrés, un peu plus que dans la zone de 16 degrés de largeur dont il vient d'être question. Même, en prenant en considération la différence d'élévation des villes de Tébès et de Méched, dont la première est à 300 mètres

au-dessous de la seconde, il ne sera pas facile d'assigner une raison à cette anomalie météorologique, et certes je ne le tenterai même pas avant que toutes les observations physiques, faites pendant notre expédition, ne soient convenablement réduites et publiées. Mais dès à présent je n'hésite pas à avancer, que l'absence complète de végétation et d'eau dans le Lout, son grand échauffement pendant le jour, la profondeur à laquelle la chaleur solaire y pénètre dans le sol, et peut-être même la configuration de sa surface, joueront un grand rôle dans l'explication de ce phénomène climatologique. Partout où l'influence thermique de cette chaude terrasse se fait sentir, nous voyons la température annuelle s'élever bien au-dessus de la valeur qu'elle a dans les endroits voisins, mais abritée contre son influence immédiate par quelques accidents de terrain. Cette action est encore très manifeste dans le Mazanderan, où les courants d'air chauds et secs, qui s'écoulent du Lout vers le nord-ouest, produisent une évaporation rapide sur toute la surface méridionale de la mer Caspienne. Traversés par les vents froids du nord, ces couches d'air saturés de vapeurs produiseut des pluies abondantes et chaudes, qui entretiennent une végétation presque tropicale sur la côte du Talich, du Ghilan et du Mazandéran. Nous pouvons poursuivre la marche de ces courants atmosphériques engendrés dans le Lout jusqu'à Bakou et Derbend, où l'on a constaté le passage périodique d'une espèce de *sirocco* soufflant deux fois par an du sud-sud-est au nord-nord-ouest. Au delà, l'influence frigorifique du nord est trop prépondérante, et la côte septentrionale de la Caspienne, à partir de Derbend, prend complétement le caractère du climat excessif de l'Asie septentrionale. Mais si, pour les contrées assez éloignées du Lout, l'action de la chaleur qui s'y développe est bienfaisante, il n'en est pas ainsi pour les localités situées dans son voisinage immédiat. Ainsi, à Khabis, personne ne peut impunément s'exposer en été au vent qui souffle du désert, car aussitôt que ce courant d'air, presque absolument sec, atteint les organes respiratoires

de l'homme, l'individu éprouve un vertige, et au bout de quelques instants il perd connaissance et meurt, s'il n'est pas immédiatement soustrait à l'influence destructive de ce vent pestilentiel.

Sans entrer dans trop de détails météorologiques, incompatibles avec le but purement géographique de ce mémoire, je me bornerai à observer, pour caractériser la chaleur excessive qui règne en été dans cette partie de l'Asie centrale, que près de Méched nos provisions de stéarine et de sulfate de soude ont été liquéfiées par l'action de la chaleur de l'air, ce qui suppose que la température des coffres où elles étaient conservées avait dépassé 65°,5 centigrades. Dans le Lout, au mois d'avril, à midi, la température de la surface du sol au soleil avait 38 degrés centigrades, et à 50 centimètres au-dessous de cette surface 36 degrés centigrades. En hiver, à Méched et à Hérat, le thermomètre descend souvent jusqu'à 18°75 centigrades au-dessous de zéro; mais, comme j'ai eu l'occasion de l'observer, ce froid ne dure pas longtemps. Près de Kirman, ainsi que nous l'avons vu, M. Abbott a constaté le 14 janvier une température de — 1°,67 centigrades, mais comme toutes les glacières de la ville sont approvisionnées par la glace qui se forme dans des bassins creusés dans leur voisinage, on peut dire positivement que chaque hiver l'eau y gèle à plusieurs reprises.

La distribution de la sécheresse présente beaucoup plus d'uniformité. Sur la côte méridionale de la mer Caspienne, la saturation de l'air est très grande; elle varie entre 80 et 90 %. Mais dès qu'on entre dans les montagnes elle devient moindre et ne dépasse guère 60 %; à peine les a-t-on franchies pour descendre dans les plaines du Khorassan, à Chahroud, cette saturation est comprise entre les limites de 20 et 22 %. Une fois seulement, après une pluie abondante, elle est montée à 35 %; mais par contre, M. Lenz y a consigné dans son journal 14 %. A Méched, où nous avons séjourné pendant les mois les plus chauds de

l'année, la saturation de l'air n'était jamais descendue au-dessous de 20 %, mais aussi n'a-t-elle jamais dépassé 25 %. Dans le désert, au mois d'avril, nous avons trouvé seulement 11,2 %. A Kirman, la saturation de l'air variait de 16 à 20 %.

La particularité la plus frappante du climat de ces contrées est la constance de la pression atmosphérique; le baromètre oscille très peu dans le courant des vingt-quatre heures et même durant presque toute l'année, car j'ai trouvé à Méched, en été, presque les mêmes valeurs pour les hauteurs de la colonne barométrique, que celles qu'on obtient en réduisant au baromètre les points d'ébullition qui y ont été observés par Fraser en hiver.

Ces propriétés, pour ainsi dire exceptionnelles, du climat de cette partie de l'Asie centrale, produisent beaucoup de phénomènes météorologiques peu fréquents dans d'autres parties du continent asiatique. Nous mentionnerons ici en peu de mots, quelques-uns des plus frappants tels que les trombes de poussière, le brouillard sec, les pluies qui n'arrivent pas à la surface de la terre, et les nuages de poussière.

Le premier de ces phénomènes n'est rare nulle part; mais comme je ne l'ai jamais vu se produire ailleurs avec autant de régularité qu'ici et se développer avec autant de puissance, j'en dirai quelques mots. Entre 9 et 11 heures du matin, selon la chaleur du jour, on voit se former à la surface de la plaine de petits tourbillons de poussière, qui augmentent rapidement en hauteur et en volume jusqu'à 2 heures de l'après-midi. Presque toujours doués d'un faible mouvement de translation, ils s'élèvent à de grandes hauteurs et ont la forme de cônes renversés, à base plus ou moins large. La force ascensionnelle qui enlève la poussière du sol et lui fait parcourir un chemin contournant en hélice la surface du cône du tourbillon, n'est jamais très grande ici; dans les déserts de la Transoxiane, où ce phénomène est beaucoup moins fréquent, les courants d'air qui le produisent ont infiniment plus de force. Je me souviens que dans le Kizyl-koum, m'étant trouvé

dans une de ces trombes, j'ai eu mon turban arraché de ma tête et porté à une assez grande hauteur, tandis que jamais chose pareille ne m'est arrivée dans le Khorassan, où je me suis trouvé une centaine de fois au centre de ces typhons. Étant au milieu d'un pareil tourbillon, on éprouve toujours une différence sensible entre la température à l'extérieur du cône de poussière et celle de son intérieur. La même chose a été observée par M. Masson à Kaboul, où il dit avoir remarqué constamment un abaissement de température notable quelques instants avant qu'une trombe de poussière passât par cette ville. Or, en rapprochant ces deux faits, 1° l'apparition de ces trombes toujours après que la température des 24 heures a passé par sa valeur moyenne, et 2° la différence de la température à l'intérieur et à l'extérieur de la trombe toujours plus grande en dedans qu'en dehors de son enveloppe, on est porté à croire que ce phénomène est produit par les courants ascendants qui sont engendrés dans les différentes parties de la plaine par l'échauffement inégal du sol. Si un courant de cette nature en rencontre un autre qui se meuve en rasant le sol, avec une vitesse égale ou peu différente de la sienne le choc des molécules d'air déplacées par ces deux courants ne peut leur communiquer qu'un mouvement rotatoire. Ces tourbillons portent souvent les parcelles les plus ténues de la poussière à des hauteurs considérables, et ces particules, à cause de l'exiguïté de leur masse, retombent très lentement sur la terre. Leur accumulation dans l'air produit cet affaiblissement de transparence qu'on nomme brouillard sec, et qui disparaît toujours après une forte pluie. Pour m'en convaincre, j'ai profité de la seule averse que nous ayons eue à Méched; l'on me permettra de rapporter ici mon expérience en détail.

Après une longue série de jours chauds et secs, pendant lesquels le ciel restait parfaitement serein, le brouillard sec devenait de plus en plus épais; le 22 juillet, des nuages commencèrent à se former au-dessus de Méched, et à 2 heures de l'après-midi

une pluie torrentielle vint rafraîchir l'air. Ayant laissé passer les premières 15 minutes de pluie, pour lui donner le temps d'abattre les couches de poussière qui recouvraient les toits des maisons voisines, je plaçai sur le sol de la cour où j'observais, et loin de tout mur, un bol de faïence parfaitement propre, où je trouvai, après que la pluie eut cessé, une couche d'eau de 7 à 8 millimètres au fond de laquelle on voyait un dépôt terreux d'un millimètre d'épaisseur à peu près. Cette poussière n'avait pu pénétrer dans le vase qu'avec les gouttes de pluie qui tombaient presque verticalement. J'ai à peine besoin d'ajouter qu'immédiatement après cette averse, l'air devint parfaitement transparent.

La grande sécheresse de l'air explique un autre phénomène météorologique que je n'ai observé que dans le Khorassan. Il arrive qu'on se trouve sous un nuage pluvieux qui se dissout en pluie sans que le sol en soit humecté, car presque toutes les gouttes s'évaporent avant de parvenir à terre, et à peine si deux ou trois d'entre elles, évidemment les plus grosses, tombent à de rares intervalles, comme pour prouver qu'il ne s'agit pas ici d'une illusion d'optique, mais bien d'une pluie véritable qui se vaporise dans l'air.

Les nuages de poussière, d'après ce que l'on m'a dit, sont assez fréquents dans la Perse méridionale, mais je n'en ai vu que deux, l'un près de Tébriz, au mois d'août ou de septembre de l'année 1856, et l'autre le 12 avril de l'année 1858 à Séri-Iezd. Comme ce phénomène n'a été constaté en Asie, à ma connaissance, que par quelques voyageurs dans l'Inde, je crois utile de donner la description du dernier dont j'ai été témoin. Toutefois je préviens que ce phénomène me paraît très difficile à expliquer, et je ne me permettrai même de formuler aucune hypothèse à ce sujet.

Vers les quatre heures de l'après-midi du jour mentionné plus haut, une masse de poussière de couleur brune apparut à l'horizon nord-est, et, semblable à une muraille élevée et compacte, s'ap-

procha lentement du village de Seri-lezd sans que le baromètre eût éprouvé aucune variation notable. Ce mur mouvant se projetait sur le bleu du ciel comme un long parallélogramme dont on ne voyait que l'un des angles, et au fur et à mesure qu'il s'approchait de nous on pouvait apercevoir sur sa surface des trombes effilées qui semblaient précéder la masse principale de la poussière. Quand ce nuage ne fut qu'à un kilomètre du village, l'air commença à s'obscurcir, et l'affaiblissement de la lumière croissait très vite, en sorte que quand la partie centrale de cette onde poudreuse traversa Séri-lezd, l'obscurité fut plus complète que pendant une éclipse totale de soleil. Ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté que je pus distinguer l'heure sur le cadran de ma montre. Le passage de ce nuage de poussière dura à peu près cinq minutes, et le baromètre ne varia pas plus pendant le phénomène qu'auparavant. La force du vent était assez grande, mais n'avait rien d'extraordinaire, et pas un arbre des jardins du village ne fut brisé ; enfin le thermomètre descendit comme il le fait d'ordinaire quand les nuages interceptent les rayons du soleil. La fin du phénomène fut suivie des mêmes indices ; seulement l'ordre dans lequel ils se produisaient était renversé. Les champs et les maisons du village étaient recouverts d'une épaisse couche de poussière argileuse très ténue.

Ayant exposé dans ce mémoire les principaux résultats géographiques obtenus pendant mon voyage dans le Khorassan, je me propose de traiter dans un second travail la question ethnographique de cette contrée, qu'on peut considérer, en quelque sorte, comme le berceau de la race iranienne.

INDEX

DES

NOMS PROPRES D'HOMMES ET DE LIEUX

ET DES PRINCIPALES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PRÉSENT MÉMOIRE.

A

Abbas. Voy. *Chah Abbas.*
Abbas Abad, 83, 119. — Population georgienne d', 83.
Abbas Koulikhan (école de), 107.
Abbas le Grand. Voy. *Chah Abbas.*
Abbas Mirza, 18, 24, 32, 33, 38, 198.
Abbas I (chah). Voy. *Chah Abbas.*
Abbas II (chah), 102, 103, 107, 159.
Abbott (le capitaine), envoyé à Khiva, 56. — (James, consul.) Son voyage, 62, 63, 64, 65, 184, 185, 187, 203, 211.
Abdallah Roumi, 201.
Abdalabad, 114.
Abdoul Ali Maani (divan de), 102.
Abdourressoul Khan, 154.
Abdourrezak (mine d'), 93.
Abi Bekr-Kert, 118.
Abi Ghermek (chapelle de), 139.
Abi Méched, 54.
Ablich (M.) cité, 209.
Abou Choudja Askar-Bek, fils d'Ispahan, roi de....., 75.
Aboul Hassan Ali, fils d'Ahmed, 134.
Aboul Hassan Chah (le seid), 111.
Aboul Kassim, 141.
Aboul Mekorim, 116.
Abou Mouslim, 94.
Abou Saïd, sultan Timouride, 137.
Abraham, 116.
Abulfeda, cité, 23.
Achkara, 8.
Achouradeh (île de la mer Caspienne), 69, 71, 72.
Achref, 34, 38. — Ruine d', 70.
Aderbeidjan, 26, 33, 44, 69, 80, 104, 113, 137.
Adil (chah), 102.
Adrescand (l'), 67, 145, 146, 147, 149. — Vallée de l', 144.
Afghanistan, 3, 5, 8, 36, 37, 50, 52, 55, 56, 57, 62, 105, 110, 127, 158, 160, 163, 207.
Afghans, 35, 36, 51, 52, 73, 80, 102, 110, 120, 121, 122, 124, 127, 128, 130, 132, 136, 139, 140, 144, 146, 148, 150, 159, 160, 165, 187, 202.
Agha Khan, 189.
Agha Mouhammed Khan. Voy. *Mouhammed Khan.*
Agha Zein el Abeddin, 101.
Aghda, sa température, 65.
Ahem, 101.
Ahmed, 116.
Ahmed Abad, 102.
Ahmed Chah, fondateur de la dynastie des Dourranis, 129, 135, 151.
Ahmed, fils de Chems Eddin Mouhammed, 105, 106.

Ahmed Khan, sultan de Hérat, 120, 127, 142, 143, 154. — Sa conduite, 142.
Ahmed Khan Isakzei, gouverneur de Lach, 153.
Ahmedi, 65.
Aivan (l') à Achref; date de sa construction, 70.
Akrem khan, 142.
Ala el Moulk, de Djam, 116.
Alem Khan, 166.
Alexandre le Grand, 4, 12, 24, 53, 191.
Alexandrie, 6.
Alhak, caravansérail, 83.
Ali, 81.
Ali (coup d'épée d') 149.
Ali, fils de Mohamed, fils de Hussein, fils de chah....., 75.
Ali, fils d'Osman, fils d'Ahmed, architecte, 134.
Ali Abad, 38, 172. — Sa hauteur, 72.
Ali de Bouzdjand (le derviche), 116.
Ali Naki Mirza (école de), 107.
Ali Riza (l'imam), 98, 99, 100, 102, 106, 108. — Son tombeau, 98, 99. — Empreinte de son pied, 95.
Alikhan, chef de Sekouhé, 154, 155, 161, 162.
Alikouzei (tribu), 130, 133, 136, 146.
Alizeis (les), 139, 146, 150.
Allah Iar, khan de Djouvein, 86.
Allah Kouli khan, 145, 140.
Almaly (tribu kurde), 93.
Alp Arslan, sultan Seldjoukide, 147.
Ambar, 172, 174, 178.
Amghan, 115.
Amir chah Melik, 118.
Ammien Marcellin, cité, 50.
Amour (l'), fleuve, 206.
Anar, 200.
Anardereh, 19, 148, 149.
Anglais (les) s'établissent en Perse, 7.
Angora, 165.
Antiocheia, 53.
Anville (d'), cité, 10, 46, 200.
Apollonius, 101.
Arabes (les), 16. — Leurs ouvrages géographiques cités, 5.
Arabes musulmans, 192.
Arable, 175.
Arachosie, 49.
Aral (mer d') 41, 206.
Ararat (mont), 176.
Araxe, 44.
Archives de Meched, 102.
Ardebil, 114.
Ardéchir, 51, 190, 191, 192.
Ardéchir Babeghan, 189.
Argouvani, 44.
Ariane, 49.
Arie, 10, 48.
Arménie, 10, 26.
Arokhadj, 49.
Arran (l'), 113.
Arrien, cité, 49.
Arrowsmith, cité, 11, 29, 30, 39, 40, 56.
Arsacides, 158, 190.
Asie, 3, 4, 10, 11, 12, 16, 21, 68, 97.
Asie centrale.—Valeur qu'il faut attacher à ce mot, 205, 206, 207. — Climat de l', 208, 209, 210, 211. — Sécheresse de l', 211. Voy. aussi *Humboldt*.
Asie Mineure, 10, 13, 113.
Aslandouz, 18.
Aspzar, 147.
Assad Oullah Khan, gouverneur du Séistan, 159, 160.
Asssad Oullah il Khatouni, 100.
Assassins (les), 109, 117.
Astrabad, 28, 34, 38, 44, 69, 70, 71, 72, 80, 83,
Astracan ou **Astrakhan**, 42, 71, 72.— La compagnie d', 69.

Ata Mouhammed Khan, 151.
Atech Kerdeh, 173.
Atrek (l'), 53, 55.
Azeri (langue), 113.

B

Baber, sultan, 50, 67. — Ses mémoires cités, 50.
Babis (les), 198.
Bactriane, 10, 11, 49.
Badakhchan, 113.
Badalkhan, 107.
Badghir, ou ventilateur des maisons de Kirman, 195.
Badghis, 112.
Bafk, 64.
Bagdad. Voy. *Baghdad*.
Bagh (porte), 188.
Baghdad, 5, 6, 13, 22, 26, 80, 105, 109.
Baghi Nazar, 188.
Baghin, 200.
Bahghi Assad, 180.
Bahram V (monnaies de), 192.
Bahram-Abad, 64, 200.
Balax, 200.
Baisongour Mirza, petit-fils de Tamerlan, 100.
Bakou, 69, 209, 210.
Bakoua, 8.
Balahouz, 176, 177.
Balfrouch, 8.
Balkh, 10, 11, 37, 49, 52, 53, 66, 102, 128, 132.
Balkhian, 131, 132.
Bam, 65, 90, 191.
Bamian, 66.
Bampour. Voy. *Benpour*.
Banviz, sa température, 65.
Barabinskaya (steppe), 179.
Barbier de Meynard (M.), cité, 137, 157, 201.
Baringhuissiah, 160.
Bassiran, 168, 169, 171.
Bassorah, 80.
Bastam, 78, 80, 207. — Ses monuments, 78, 79, 80. — Population, 80.
Bayazid Bastami (cheikh). — Sa sépulture, 79.
Bedecht, 80, 81, 87.
Beha eddin Nakchbend, chef de secte, 115.
Behmen Abad, 86.
Behram Khan, 160.
Behram Mirza, 162.
Behroux, 193.
Beikend, anc. ville de la Sogdiane, 38.
Beloudchistan, 13, 20, 21, 66, 163, 207.
Béloudj (les), 21, 140, 159, 161, 164, 169, 172, 173, 174, 179, 181, 182, 200. — Campements de, 90, 93.
Beloutchiki (le), 21.
Bendan (district de), 159, 164.
Bendan, 208.
Bender-Abassi, 13, 182, 196.
Bender-Abouchir, 13.
Bendi Ali, 81.
Bendi Firidoun, 112.
Bengale, 52.
Benpour, 18, 21.
Berberis (les), 81.
Berg (le colonel), cité, 11.
Berkiarouk, 117.
Berlas, tribu, 112,
Bessel, 11.
Bétik, 38.
Bibliothèque de Meched, 100.
Binert (membre de l'expéd.), 69.
Birdjand, 163, 170, 171, 208.
Bitchighan, 130.
Blaremberg (le col.), 11, 15, 56. — Son ouvrage cité, 56.

Bolesor (école de), 107.
Bombay, 18, 28.
Bonaparte. 18. Voy. *Napoléon*.
Bora (rivière de), 93.
Borikzei, tribu, 130, 133, 138, 144, 146, 150.
Bouchir, 28, 29, 38.
Boudjnourd, 28, 38, 44.
Boukhara, 11, 28, 36, 37, 49, 69, 81, 82, 97, 112, 115, 125, 128, 133, 136, 154, 172, 209.
Boukharie, 93.
Bourdji Afghani (le), 201.
Bourdji Ghourab, 164, 165.
Bourdou, 114.
Bouzgouch, 137. — Montagnes de, 27.
Brahampoutra (le), 206.
Brouillard sec, 212, 213, 214.
Buhsé (M.), cité, 63, 203.
Bunge (M.), membre de l'expédition du Khorassan, cité, 47, 69, 92, 121, 129, 171.
Burckhardt (M.), cité, 16.
Burnes (le cap. Alexandre), — son voyage, 11, 37, 38, 39, 40, 50, 57,
Burnouf (M.), cité, 48.
Byzance, 87.

C

Caboul. Voy. *Kaboul*.
Caramanie, 200. Voy. *Karamaniens*.
Carrières de marbre à Naristan, 135, 136.
Caspienne (mer), 8, 9, 10, 30, 34, 39, 40, 42, 52, 55, 58, 69, 71, 87, 129, 206, 209, 210, 211.
Caspiens (monts), 11.
Caucase (le), 33, 44, 113.
Caucase indien, 10, 11.
César, cité, 6.
Chah (chaussée du), 144.
Chah (mosquée du), 105.
Chah de Perse (le), 11, 72, 78, 162, 163, 165.
Chah Abbas, 70, 71, 83, 84, 89, 100, 102, 103, 106, 108, 118, 119, 144, 159.. — Chaussée de, 71. — Sa campagne à Balkh, 102. — Mosquée de, 106. — Tombeau de son instituteur, 108.
Chahabad, 131.
Chahbaz, 38.
Chahkouh (le), 173.
Chahpoulani, 133.
Chah Navaz Khan, 142, 162.
Chahpeçend Khan, 161.
Chahroud, 8, 34, 72, 73, 74, 78, 80, 83, 211.
Chah Roukh, 19, 31, 75, 100, 102, 103, 107, 112, 116, 118. — La femme de, 19.
Chah Tahmasib, 102.
Chah-Virdi-Khan, 108.
Chameau (différentes espèces de), 120, 121.
Chams eddin Khan, 151.
Chapour III (monnaies de), 192.
Chariat, 117.
Chardin, cité, 7, 23.
Cheddad, 169.
Cheikh (le) de Djam, 66, 116, 117, 118. — Sa biographie, 116, 117. — Sa famille et sa postérité, 117.
Cheikh Mouhammed Chafei, 102.
Cheikh-oul-islam Kouth-ed-din, 118.
Cheki (le), 86.
Chekiban, 123.
Cheikhidjam, 116, 117.
Chehri Sebz, ville natale de Tamerlan, 112.
Chemsieh, 123.
Cherif Abad, 95.

Cherif Khan, 160.
Chimeh, 200.
Chine, 35, 87.
Chirali Khan, 136.
Chiraz, 13, 14, 15, 38, 65, 159, 161, 199, 201, 202, 205. — Sa latitude, 15.
Chirdil Khan, 161.
Chirvan (le), 26, 28, 44, 80, 85, 113.
Chodzko (M.), cité, 56, 91.
Chouchkeh, 152.
Chourab, 90.
Chour Roud, 180.
Christie. — Son voyage dans la partie méridionale de l'Asie centrale, 11, 18, 165; — Tué, 18, 19, 20, 22.
Clavijo, cité, 6, 12.
Cochoou. Voy. *Koutchan*.
Conolly (le cap.). — Son voyage, cité, 32, 33, 35, 36, 37, 39, 40, 58, 66, 72, 97, 116, 141, 163. — Assassiné, 36.
Constantinople, 12, 13, 87, 98.
Coran. Voy. *Koran*.
Corcan, 10.
Corouus, nom d'une continuation du Taurus, 10.
Cosaques du Don, 41.
Crowther (John), cité, 7.
Cumis, 10.

D

Daghestan caucasien (le), 26.
Dahistan, 10.
Damas, 205.
Damghan, 28, 29, 63, 72, 73, 207. — Ses ruines, 74. — Ses monuments, 75.
Danby Seymour (M.) publie le voyage de Ferrier, 66.
Danghou Nim, 186.
Daniel (prophète), 49.
Dar el ébadet, surnom donné à Iezd, 202.
Dar oux Zawar (le), 107.
Darab, 13.
Darius, 49.
Daussy (M.), cité, 16.
Davandar (mont), 133.
Defrémery (M.), cité, 5, 31, 195.
Dehani Kar, 140.
Delhi, 37.
Delisle (Guill.), cité, 46.
Démavend (mont), 44, 52, 207. — Sa hauteur, 44.
Derbend, 80, 105, 178, 210.
Derekhtaudjan, 64.
Derkaraz, 131.
Deroud, 107.
Derrei Sakht, 186.
Dervich Khan, 160.
Dihkans (les) 161.
Dihi bola, 148.
Dihidiraz, 138.
Dihi Nemek, 28.
Dihisalm, 164, 168, 180.
Dihiseif, 178, 180, 183, 208.
Dihi Zenghi, 130.
Dinamuk. Voy. *Dihi Nemek*.
Djadjéroud, 34.
Djafar (l'imam), 94.
Djafar Kouli Khan de Boudjnourd gouverneur d'Astrabad, 70.
Djami, poëte, 66, 116 147.
Djan bek, 160, 161.
Djan (sultan). Voy. *Ahmed K'han*, chef de Hérat.
Djanuzzi (M.), 97.
Djaroun, 13.
Djazairtchis, ou artillerie montée sur des chameaux, 182.
Djehanabad, 160.
Djelalabad, 18.
Djelal eddin Khan, 160.
Djelal eddin (Mélik), 159.
Djelal eddin Mirza, 147.

Djemchid, 48.
Djemchidis (les), 138, 140, 158.
Djéréf (plaine de), 65.
Djigar, 96.
Djilin Bilin, 34, 72, 73. — D'où vient son nom, 72. — Sa hauteur, 72.
Djoul Roumi, 182.
Djoudama, 82.
Djoufar, 193.
Djoulfa, 44.
Djouma, mosquée, 188, 195.
Djoumé (l'iman), 405, 407.
Djordjan, 49.
Djoureir Abdoullah Badjelli, 116.
Djouvein, 18, 19, 86, 90, 150, 151, 153, 154, 158.
Dost Mouhammed Khan de Kaboul, 37, 160, 162.
Bouder (école de), 107.
Dou Douvanek, 184.
Bourranis ou **Douranis** (les), dans l'Inde, 7. — Dynastie des, 129. — Tribu des, 133, 139, 151, 159.
Douseri, 65.
Doustabad, 132.
Douzanek, 114.
Drangiane, 151, 152.
Druzes (les), 205.
Dupré, cité, 12, 54, 64, 205. — Son voyage, 13.

E

Eaux thermales, 135, 136, 137, 141, 148.
Edrisi, cité, 6.
Eerieué Véedjo, 48.
Egypte, 4, 175.
Ehrenberg (M.), cité, 205.
Eistivan, 123.
Eivani Keif, 28.
Eiwanee Key. Voy. *Eivani Keif*.
Elphinstone, cité, 22, 50.
Emir Zadeh, 199.
Emodus. Voy. *Imaus*.
Epardus, 53.
Erivan, 14.
Esther, 49.
Expédition russe du Khorassan (personnel de l'), 69.
Eyriès (J.-B.-B.), traducteur de l'ouvrage de Pottinger, 18.

F

Faraghird, 112.
Farçakh ou **Farsang** (mesure de longueur en Perse), 20.
Fars, 26, 201.
Feix Abad, 64.
Ferah. Voy. *Ferrah*. — Inscriptions cunéiformes de, 67.
Ferarhoud, 67.
Ferid Eddin Attar (tombeau de), 95.
Ferrah, 19, 150, 154, 158
Ferrier (M.), son voyage, 62, 63, 66, 67, 116, 120, 121, 124, 146, 156.
Ferrimoun. Voy. *Bendi-Feridoun*.
Fetkh Ali Chah, 76, 86, 102, 121, 160, 161, 195, 198.
Fetkh Ali Khan, gouverneur du Séistan, 159.
Fetkh Ali Khan Kadjar, son tombeau, 108.
Fetoukhi Cham, 104.
Firdousi, 48, 109. 110. — Meurt à Touss, 109. — Son tombeau, 110.
Firouz Abad, 13.
Firouzan, 193.
Firouz Kouhis (les), 138.
Fitr (fête du), 108.
Forbes. — Sa mort, 154, 155, 156, 161.
Forster, cité, 8, 9, 10, 11, 12, 145.
Fouchendj, 122.

Fraser, cité, 17, 28, 29, 30, 31, 35, 38, 43, 45, 46, 47, 54, 73, 82, 88, 91, 95, 110, 212.
Fuss, 47.

G

Gange (le), 206.
Garcin de Tassy (M.) cité, 95.
Gardanne (le général), sa mission en Perse, 12.
Gazirgâh, 126, 141.
Gazirghah. Voy. *Gazirgâh*.
Gebrié (porte), 188.
Gebrié Khan, 188.
Gendj Ali Khan, 188.
Georgie, 26.
Gerdenei Serdereh, 28.
Geuher-Chad-Agha, femme de chah Roukh, 39, 103. — Mosquée de, 99.
Ghazan Khan (firman de), 113.
Ghendoum Birian, 179.
Ghilan (le), 27, 43, 72, 86, 164, 210.
Ghizni (plateau de), 50.
Gibbon, cité, 23.
Ghour (royaume de), 140. — Montagnes de, 130.
Ghourian, 8, 122, 123.
Gobi (le), 47, 183.
Goebel (membre de l'expéd.), 69, 93, 110, 167, 169, 185, 203.
Goez (le P. Benedict), cité, 6.
Golfe persique (îles du), 13.
Goudar (mont), 185.
Goudinimeh, 178, 180.
Goulinas, 168.
Goumbezi Cheikh Moumin (chapelle), 106.
Goumbezi Sefid, 148.
Gour, 10, 11.
Gourgan (le), 53, 55.
Gouriabad, 138.
Gowk, 65.
Grèce, 4.
Grewinck (M.), son ouvrage cité, 63, 203.
Griffith (M.), cité, 58.
Gudaran. 64.
Guèbres (les), 62, 193, 194, 196, 202, 203. — État des — à Iezd, 202, 203.
Gueloul Saoudagher, 174.
Guendoum Abad, 107.
Guignes (de), cité, 5.
Guildjel, tribu, 130, 133, 138.
Guirichk, 8, 36.
Gulchan, 188.
Gunabad, 136, 138.

H

Hadji babr Kouch, le tueur de tigres, 83, 84, 85.
Hadji Hassan (école de), 107.
Hadji Mirza Agassi, premier ministre du chah de Perse, 162.
Haêtumat, 49.
Hakikat, 117.
Halakou Khan, 109.
Halakouides (les), 201.
Hami-Govin, 148.
Hamadan, 13, 113.
Hammer (de), cité, 50.
Hamoun, 67. — Lac de, 18, 58, 156, 158, 159, 208.
Hamza Khan, 38.
Hamzeh bek Kelani, 159.
Hapta-Hendou, 49.
Haroud (le), 149, 156, 157, 164.
Haroun, 160, 161.
Haroun ar Rachid, 99, 109. — Sa mort, 109. — Son tombeau, 99.
Hassan Sabbah, 109.
Hang (M.), cité, 49.
Hauma Iezd, 201.
Hefstchechmé, 34.
Heft Abad, 189, 190, 191.

Heidari, 110.
Hennéh (le) de Khabis, 185.
Hérat, 8, 10, 11, 18, 19, 35, 36, 49, 52, 53, 54, 56, 57, 66, 67, 81, 90, 97, 110, 111, 112, 113, 116, 119, 120, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 137, 138, 141, 142, 143, 144, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 154, 165, 208, 209, 211. — Description de, 124, 125, 126. — Climat de, 127. — Industrie de, 128, 129.
Herbelot (d'), cité, 5, 23, 200.
Héri-Roud. Voy. *Hériroud*.
Hériroud (le fleuve), 11, 53, 54, 67, 121, 122, 126, 131, 133, 134, 135, 136, 138.
Hérodote, cité, 49.
Hézareh-Berlas, 113.
Hézarehs (tribus), 112, 113, 119.
Hézarehs de Badghis, leur origine, 112. — (plateau), 50, 51.
Hézartchil, 90.
Hilmend (fleuve), 18, 49, 58, 67, 155, 159, 160, 161. — Delta du, 58. — Bassin du, 49.
Himâlaya (mont), 55.
Hindoué, 188
Hindous, 140, 141, 146.
Hindoukouch (le), 50, 52, 207.
Hissam Eddin, 102.
Hollandaises (les factoreries) en Perse, 7.
Hommaire de Hell, cité, 76.
Hough (le major W.). Ses observations sur l'expédition de l'Afghanistan, 57, 58.
Houlagou. Voy. *Halakou*.
Houzi Djanbek béloudj, 164.
Houzi Sefid, 119.
Humboldt, cité, 39, 45, 46, 55, 179, 205. — Son Asie centrale, citée, 55, 56.
Hussein-Chah, 100, 102, 103, 104, 137, 159.
Hussein Khan, fils d'Assad Oullah Khan, 160. — Mausolée de, 195.
Hussein Mirza (le timouride), 118.
Huzvareh (les) d'Ardéchir, 51.
Hyrcanie, 10, 49, 55.

I

Ibn Batouta, cité, 31, 103, 116, 118.
Ibn-Haukal, cité, 23.
Ibrahim Khan, chef beloudj de Tchekhansour, 154, 155.
Ibrahim Khan assassine Forbes, 161.
Ibrahim Khan (medresseh d'), 195.
Ibrahim Ou'ksous (divan de), 102.
Icsdoun, 208.
Iezd, 3, 11, 15, 16, 54, 63, 64, 65, 93, 178, 182, 185, 187, 193, 196, 197, 199, 200, 201, 202, 203. 205, 207, 208. — Sa latitude, 15. — Sa température, 65.
Iézid, 94.
Iezdan-Abad, 64.
Ignatieff (le colonel), cité, 115.
Ila-Abad (caravansérail de), 20.
Imam Zadeh Djafar. Son tombeau, 75.
Imam Zadeh Mahrouk. — Son tombeau, 94.
Imam Zahdeh Piri Alemdar, 74.
Imam Riza (mausolée de l'), 54. — Mosquée de l', 43.
Imaths, 10.
Inde, 4, 7, 10, 12, 18, 23, 28, 34, 36, 37, 38, 39, 66, 67, 81, 103, 105, 108, 126, 128, 164, 196.
Indus (fleuve), 8, 37, 48, 206.
Inscriptions persanes, 23, 75, 95, 103, 104, 106, 108, 115, 135, 137.
Inscriptions coufiques, 74, 75, 79, 87, 88, 89, 100, 134.
Irak, 76.
Iran, 48, 52, 55.
Irnazar (école de), 107.

Isakzei (tribu), 153.
Isatichæ, ancien nom de **Iezd**, 200.
Isfézar, 147.
Isidore de Charax, cité, 50, 165.
Ismaïl (chah), 103, 107.
Ispahan, 13, 14, 15, 20, 64, 80, 125, 168, 200, 205. — Sa latitude, 15.
Istakhar, 192.
Istakhry, cité, 6, 140, 147, 153, 156, 157, 158, 165, 183, 200, 201.

J

Jarinof, topographe, cité, 69, 171.
Jaubert, cité, 5, 12, 23. — Son mémoire sur l'Oxus, cité, 23.
Jaune (le fleuve), 206.
Juifs, 140, 141, 146.
Jukes (Andrew), 28.
Justinien, 87.

K

Kabouchan, 28, 38, 44, 94, 97, 110.
Kaboul, 26, 37, 50, 56, 81, 112, 127, 142, 162, 213.
Kaboutarkhan, 200.
Kachan, 14, 107, 207.
Kachemir, 8, 195.
Kachghar, 11, 81.
Kadam Gah (mosquée de), 95, 108
Kadjars (les), 93, 122, 159.
Kahé, 85.
Kahraman Mirza, 199.
Kahrizek, 149, 150.
Kaïn (montagnes de), 130, 165, 170, 172.
Kaisar (le), 103.
Kalal Daghianous, 65.
Kalal Doukhter, 188, 189, 195.
Kalekah, 143, 154.
Kalekahs (les deux), 156.
Kalei Zeri, 93, 169.
Kaleizéri (mines de), 169.
Kalélnou, 152.
Kalendarabad, 114.
Kalentar, mosquée, 188.
Kaliantchis (les), 98.
Kallah Khan, 28.
Kamran Chah, fils de Mahmoud Chah, 147. — Son tombeau, 129, 130.
Kandahar, 8, 9, 10, 11, 36, 50, 66, 67, 97, 118, 119, 126, 128, 144, 154, 156, 162.
Kandilan (chaîne de montagnes du), 27.
Karabagh (les montagnes du), 26.
Karamaniens (langue des), 194.
Karchi, 37.
Kassim Anvari (tombeau de), 114.
Katie Gah, cimetière de Méched, 105, 106.
Kawam ud doulet (le), 111.
Kazbin. Voy. *Kazvin*.
Kazvin, 13, 107. — Sa latitude, 15.
Kebond Goumbez, 28.
Kehnou, 65.
Kehriz, 120, 121.
Kelanides (les), 59, 159, 160, 162, 163.
Keiserling (le comte), memb. de l'expéd., cité, 69.
Keissar (mont), 147.
Kélat, 18.
Kelats, 82.
Kellehper, 177, 178.
Kémal Khan, 153, 154.
Kerim Khan Zend, 102.
Kerroukh, 139, 140, 141.
Kerts (dynastie des), 122.
Ketèh, 201.
Ketha, 201.
Ketkhouda (le) des Guèbres, 202.
Khabis, 179, 180, 181, 183, 184, 185, 208, 210.
Khaf, 8, 20, 208.
Khairat Khan (école de), 107.

Khakan, 103.
Khakister (caravansérail), 111.
Khalifeh Mahmoud Khodja, fils de Pavend Khodja, 115.
Khalifes (monnaies des), 192.
Khalifes (noms des quatre premiers), 89.
Khanbaba Khan, 185.
Khan Djan Khan, 160, 161.
Khanaka (couvent de derviches), 118.
Khanlouk, 93.
Kharan, 21.
Kharasmiens (les rois), 22.
Khassaneh, 114.
Khebis, 63, 64, 65. — Sa température, 65.
Khiva, 34, 56, 59, 97, 115, 138, 140.
Khodja Rebbi (mosquée de), 108.
Khodjas de Boukhara (colonie de), 136.
Khokand, 34, 81.
Khoi, 14.
Khondemir, 24.
Khorassan, 3, 5, 8, 10, 11, 16, 22, 27, 28, 30, 31, 35, 36, 41, 45, 47, 53, 54, 56, 68, 69, 72, 73, 74, 76, 78, 82, 84, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 93, 95, 97, 98, 104, 107, 109, 110, 111, 112, 113, 116, 120, 121, 128, 129, 141, 143, 164, 166, 168, 169, 170, 179, 182, 200, 201, 207, 208, 209, 211, 213, 214, 215.
Khorassanié, 188.
Khosrou II (monnaies de), 192.
Khosrouguird, 87, 134. — Son minaret, 87.
Khouchkek, 150, 151.
Khouchki Djambouran, 36.
Khouchkéroud (le), 152.
Khoullah, 36.
Khouss, 170, 178.
Khousse. Voy. *Khouss*.
Kichmich, 13.
Kiepert (M.), cité, 49, 62.
Kila Khan, 38.
Kinneir (Mac Donald), cité, 11, 15, 25, 27.
Kiptchaks (les), 138.
Kirghiz (steppe des), 209.
Kirman, 3, 18, 20, 63, 64, 65, 90, 106, 170, 179, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 207, 208, 211, 212. — Description de, 187, 188, 189. — Industrie de, 195, 196. — Position de, 196. — Alchimistes de, 197, 198.
Kirman-Chah, 13.
Kirman Chahan, 200.
Kirmaniens, 182.
Kizyl-Koum, 81, 172, 183, 212.
Kizyl Ouzen (le), 52.
Knorr, 47.
Kohendil Khan, 162.
Koran (le), cité, 23, 74, 79, 89, 100, 101, 105, 106, 117.
Korasm, 10.
Koslov, 42.
Kouch Kouh, 200.
Kouen-Loun, 55.
Kougha, 157.
Kouhigouil, 168.
Kouhi Iazdi Djam, 117.
Kouhi Meched, 199.
Kouhi Nemek, 117.
Kouhi Parla, 199.
Kouhi Seri Asiab, 188.
Kouhi Yakout (montagne de rubis), 111.
Kouhmich (monts), 88, 110. — Ses mines de borax, 88.
Kouhné-Ourgendj, 140.
Kouhroud, 14.
Koul, 130.
Koum, 64, 65, 207.
Koumabad, 64.
Koumouk, 107.
Kouna, 14.
Koundouz, 37.
Koungrad, 138.

Kour (le), 153, 206.
Kourban (fêtes du), 108.
Kourisse, 130.
Kourroukh, 129.
Kourdistan (le), 27, 48.
Koutché, 180.
Koutchan. Voy. *Kabouchan*.
Kouzlouk (village de). — Léopards du voisinage, 72.
Kundji Djihan, 130.
Kurdes, 93, 140.
Kurgatchoulou, 93.
Kussavich. Voy. *Kussan*.
Kussan, 122, 123.

L

Lach, 150, 151, 153, 154, 156, 158, 163.
Lagofski (M.), cité, 78.
Lapie (carte de), citée, 14, 15, 30.
Lar, 13.
Lassen (Ch.), cité, 48, 49.
Latreille, cité, 86, 87.
Lawsonia Alba. Voy. *Henneh*.
Lazghird, 28, 76. — Idiome de, 76, 77.
Leech (le lieut. R.). — Sa description du Séistan, 58, 59, 163.
Lehmann (M.), cité, 69, 170.
Lemm (le capitaine) transporte les cadeaux de l'empereur de Russie au chah, 15, 41, 42.—Son voyage, 41, 42, 43, 44, 45, 68.
Léna (la), 206.
Lengner, 114, 151.
Lenkoran, 52, 209.
Lentz (membre de l'expéd.), cité, 69, 166, 167, 214.
Lout (le désert de) 64, 93, 168, 169, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 199, 208, 210, 211. — Flore du, 175, 176, 182. — Température du, 179.
Lutfali Khan, 162, 163.

M

Maadan, 90, 92, 93. — Ses mines de turquoises, 92, 93. — Ses mines de sel gemme, 93.
Maadani Hakki, 90.
Maamouréh, 134.
Maarouf Karroukhi (le cheikh), 140. — Son tombeau, 140, 141.
Mackintosh, cité, 23.
Madad Khan, 154.
Madéri, 143, 144.
Madjendoch, 139.
Mahalel Gebrié, 187.
Mahan, 193, 198, 199.
Maheun. Voy. *Mahan*.
Mahiguir, 172.
Mahomet, 177.
Mahmoud Chah, 129, 154. — Son tombeau, 130.
Mahmoud Loughani (cheikh). — Son tombeau, 154.
Mahmoud, sultan Ghaznévide, 134.
Mahmoud de Ghizni, 22, 109.
Malcolm (le brigadier général) organise une exploration de la partie méridionale de l'Asie centrale, 18. — Ses rapports, 22. — Son histoire de la Perse, 22, 24.
Malte-Brun, 46.
Mamoun (le khalife), fils de Haroun al Rachid, 49.
Manrique (le Fr.) cité, 7.
Mansour Khan, 123, 142.
Marabad, 138.
Maraga (observatoire de), 140.
Marco Polo, cité, 6, 186.
Marghilan, 34.
Margiane, 10, 49.
Margus, 53.
Maroutchak, 140.
Marva. Voy. *Marabad*.
Masson (M.), cité, 213.

Masseoudi, cité, 6, 165.
Mazanderan, 10, 38, 55, 70, 72, 86, 108, 149, 210.
Mazari Hussein Khan, 188.
Méched, 12, 16, 19, 28, 29, 31, 34, 35, 36, 38, 41, 43, 45, 54, 66, 74, 80, 83, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 114, 115, 116, 126, 128, 142, 155, 161, 163, 209, 211, 212, 213. — Plaine de, 96. — Aspect de, 97, 98. — Clergé de, 98.—Ses monuments, 99, 105, 107, 108.—Quartier saint de, 99.—Bibliothèque et archives de, 100, 101, 102, 103. — Citadelle de, 104. — Cimetière de, 105. — Eau de, 105. — Écoles de, 107. — Rivière de, 109, 110.
Méchédi-Maderi-Souleiman, 13.
Mechedisser, port de la mer Caspienne, 8.
Mecque (la), 6, 35, 117.
Medressei Ibrahim Khan, 188.
Meiamei, 82.
Meiboud, sa température, 65.
Meigoun, 168.
Mein Khan, 161.
Meimaneh, 128, 138, 141.
Melik (mosquée de), 188, 194.
Melik Chah (le Seldjoukide), 89, 117, 194.
Melik Djafar bek, gouverneur du Séistan, 159.
Melik Fazl Ali Bek, 159.
Melik Gaiath eddin Mouhammed, fils de Mouhammed, 118.
Melik Nousfret Khan, 159.
Mendar, 18.
Menzil, 130.
Merv, 38, 40, 49, 53, 57, 113, 128. — Oasis de, 53.
Mesdjid (porte), 188.
Mesjidi-Kirmani, 118.
Mesdjit. Voy. *Mesdjid*.
Mesdjiti Emiri Tchakmak (mosquée de), 201.
Mésopotamie, 4, 27.
Mezinan, 86, 87. — Ses monuments, 86. — Industrie des habitants, 86.
Miandecht, 82, 83. — Ses mines de cuivre, 82.
Mianèh. Sa latitude, 15.
Mianeh-Roud (le), 149.
Mihiambar, 173.
Mihibakhtou, 175, 179.
Mihmimax (col), 145.
Mihr, 87.
Milkouh (mont), 147.
Mingrélie, 26.
Mir Kamber, 161.
Mir Kontchik, 164.
Mir Mouin Riaz, 107.
Mir Ouliah (caravansérail), 36.
Mirakhour (le). Voy. *Ahmed Khan*.
Mirkhan, 162.
Mirza Agha Khan, ministre du chah, 78.
Mirza Djafar (école de), 107.
Mirza Tadj (école de), 107.
Mirza Hussein Khan, 188.
Mirza Said Khan, 78.
Mirkhond, cité, 24, 31, 103.
Mittheilungen (geograph.) Journ. géog. publ. par M. Petermann (de Gotha), 62, 129.
Monghols, 21, 22, 126, 128, 158, 203.
Moore (Thomas).— Publications de, 22, 23.
Mordtmann (M.), cité, 140, 165, 166, 192.
Morier (roman de), intitulé *Hadji Baba*, 22, 23.
Mouhariz eddin Mouhammed, fils de Mouzaffer, 195.
Mouça Ali Riza (l'imam). Son tombeau, 19.
Mougham (la plaine du), 26, 27.
Mouhammed, 118, 162.

Mouhammed Azim, Khan de Kalékah, 143.
Mouhammed Chah, 66, 90, 102, 124, 159, 160, 162, 198.
Mouhammed, fils d'Ahmed, 79.
Mouhammed Baghir (école de Moulla), 107.
Mouhammed Baghyr Khan (le colonel), 97.
Mouhammed, fils d'Ibrahim. — Son tombeau, 75.
Mouhammed Ismail Khan, 189.
Mouhammed Khan (agha), 102, 106, 108, 187, 193.
Mouhammed Khodabendeh (sultan), 106.
Mouhammed, fils de Kassim, 89.
Mouhammed, fils de Melik Chah le Seldjoukide, 87, 88.
Mouhammed Mirza, 106.
Mouhammed Mouzaffer, 195.
Mouhammed Rahim, Khan de Khiva, 138.
Mouhammed Riza Bek, 170, 183.
Mouhammed Riza Khan, 161, 162.
Mouhammed Serbouridch (le décapité). — Son tombeau, 146.
Moullah Abdurrahman (l'akhound), 107.
Moullah-Iskender, 193.
Mourad Mirza (le prince), 97, 111.
Mouravief (le capitaine). — Son voyage, 31, 34.
Mourghab (monts), 53, 177.
Moussa (l'émir), 122.
Moussa Khan, 109.
Moussafiran, 136.
Mousallah (le) de Herat, 19.—Ruines du, 108. — Enceinte du, 110.
Moutanabbi (divans de), 102.
Moutavalli Bachi, chef du quartier saint de Méched, 99, 100, 111.
Mouyineddin. — Sa chronique, 137, 141, 147.
Mouzaffer, 113.
Mouzaffer Kouh, 147.
Muhi eddin el Husseini, 135.
Murchison (M.) cité, 205.
Muyin eddin, 147. Voy. *Mouyin-eddin*.

N

Nadir Chah, 7, 86, 93, 100, 102, 103, 106, 108, 159, 161, 164, 165, 187, 192. — Son tombeau violé, 106, 107.
Nagoreh Khaneh, 180.
Naïb (jardin du khan), 105.
Naïn, 64.
Nakchbendis (les), sectaires religieux de la Perse, 115.
Nakhitchevan, 14.
Namik, 116.
Napoléon, cité, 12.
Naristan, 135.
Narouis (les), 160.
Naser Oullah (le major général), 120. — Sa cruauté, 120.
Nasr eddin Chah, 102, 198.
Nassir Eddin, astronome, 109.
Nassir Khan, 160.
Navaz Khan. Voy. *Chah Navaz Khan*.
Nawab Djabbar Khan (le), frère de Dost Mouhammed, khan de Kaboul, 37.
Nawab (Medressèh de), 107.
Néarque, cité, 194.
Niçâya, 49.
Niebuhr, cité, 23.
Nichapour, 12, 28, 29, 31, 49, 54, 56, 89, 93, 94, 95, 134.—Ses monuments, 94, 95.
Nichin, 130.
Nih, 163, 165, 166, 167, 168, 171, 206. — Ses moulins à vent, 165, 166. — Ses clepsydres, 166, 167. — Ses sources thermales, 167.

Nimet Oullah, 198, 203.—Son tombeau, 198.
Nomades (tribus nomades de la Perse), 55.
Nouchky, 18, 20.
Noukha, 86.
Nourabad, 90.
Nourata, 93.
Nourmanchir, 90.
Nouroux. Son tombeau, 94.
Nourzels (les), 139, 148, 150.
Novokhopersk, 42.
Novotcherkask, 44.
Nuages de poussière, 212, 213, 214, 215.

O

Obéh, 129, 135, 136, 138.
Obi (l'), 206.
Okel, 8, 19.
Olearius, cité, 7.
Oltmans, 47.
Omar Khelami. Son tombeau, 95.
Omeiades (les), 94.
Orfa (pachalik de), 26.
Ormouz, 13.
Ormuzd (pays d'), 48.
Oudjghan, 164.
Oukal, 145.
Ourmiah (lac d'), 27, 206.
Ouseley (M.). Son voyage cité, 27, 28, 54.
Ouzbeks, 138.
Oxus (fleuve), 23, 36, 38, 53, 57, 138.

P

Paimpa (école de), 107.
Paropamise, 52.
Paropamisiane (la), 10.
Paropamisus, montagne, 10.
Parthes (les), 11, 182.
Parthie, 10.
Péchaeur, 52.
Pékin, 209.
Pelatek, 18.
Pelvart, fleuve, 14.
Pendjab, 49, 66.
Pendjdih, 153.
Perzans, 121, 122, 123, 127, 128, 140, 141, 157, 158, 159.
Perse, 5, 6, 7, 10, 12, 14, 17, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 33, 34, 41, 46, 49, 52, 54, 55, 56, 64, 65, 66, 70, 83, 86, 92, 94, 96, 103, 107, 109, 110, 113, 117, 126, 128, 129, 133, 137, 149, 154, 158, 159, 160, 162, 163, 165, 167, 168, 169, 198, 201, 203, 205, 207.
Perse orientale (explorations de la), 32, 33, 122, 164.
Perse méridionale, 14, 22
Perses akhéménides, 4.
Perses (empire des), 12.
Persépolis, 13. — Inscription cunéiforme de, 49.
Persique (golfe), 40, 206.
Persis, *seu regni Persici status*, cité, 7.
Peseend Kham (chah), 154, 156.
Petermann (M.), cité, 62, 129, 200, 202, 203, 205.
Petrof, topographe, cité, 69.
Pichaveran, 18.
Piri Alemdar, 75.
Pir Mouhammed Maraouli (chapelle de), 135.
Piri Palandouz (mosquée de), 106.
Platon, 49.
Pline, 50.
Pluies, 212, 213.
Populzei (tribu), 133.
Poser (Henry), cité, 7.
Potemkine (presqu'île de), 71.
Pottinger, son voyage dans le Beloudchistan, 18, 20, 21, 22, 64, 165, 186.

Pouchti-Badam, 20.
Pouchti-Badoun. Voy. *Pouchti-Badam*.
Pouchtikouh, 133, 144.
Pouli Abrichim, pont, 84.
Poulikhatoune, 54.
Poulky, 18.
Poulimalan, pont à Hérat, 126.
Ptolémée, cité, 10, 11, 200.

R

Races de l'Asie (opposition des), 48.
Ragæ, 49.
Rahim Dad bek, 119, 120.
Rahim Dil Khan, 154.
Rahman Khan Ali Kouzei, 144.
Ravend, 115.
Regnault (M.), cité, 157, 179.
Rei, 49.
Reinaud (M.), cité, 5, 165.
Rennell (le major J.) cité, 9, 11, 27.
Resecht, 42, 43.
Richardson. Son dictionnaire persan cité, 58, 59.
Rigabad (porte), 188.
Righan, ruines du village, 21.
Righi Pendj Angoucht, 180.
Ristori (M.), membre de l'expéd. du Khorassan, 69.
Ritter, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 59, 60, 62, 86. — Son livre sur la géographie de la Perse, cité, 48.
Rived, 87.
Riza. Voy. *Imam Riza*.
Riza Kouli Mirza, 107.
Robat, 200.
Robati-Achik, 28.
Rome, 4.
Rose (M.), cité, 205.
Roubah (mont), 147.
Roudbar (le), 18, 158.
Rouchan, 160.
Roudi Ghez, 36.
Roukhi. Voy. *Khaf*.
Roukghé, 90.
Roukh. Voyez *Chah Roukh*.
Rouzèh Bagh, 129, 131, 143, 144.
Rubis (montagne de), 111.
Russie méridionale, 113.

S

Saad Eddin (Mirza), 107.
Sadri Azam, premier ministre de Nassi eddin Chah. Voy. *Mirza Agha Khan*. Chapelle dédiée à la mémoire de l'un de ses ancêtres, 111.
Sadri Divan Khanèh, 100.
Safi Ahmed Touni (l'eunuque), 101.
Sahara (le) persan, 183.
Salar, 107.
Sale (lady), citée, 112.
Salchi Nazir, 188.
Salmati, 130.
Salmi, 172.
Samarcande, 11, 69, 86, 125, 165, 172.
Sami Khan, 97.
Samour, 156.
Sandjar, 117, 118.
Sanguinetti (le docteur), cité, 31.
Saphi (montagne), 10.
Sapta Sindou (sept rivières), 49.
Sardar, 162.
Sarepta (colonie allemande), 42.
Sari, 34.
Sarrivan, 38.
Sassanides (les), 86, 158, 190, 191, 192.
Savalan (montagne), 27.
Savé, 64.
Saveh, 76.
Schiltperger, cité, 6, 62.
Scythie, 10.
Sebzar, 36, 67, 145, 146, 147, 148, 208. — Ses monuments, 145, 146.

Sébzévar, 87, 88, 110, 134.—Aspect de la ville et population, 88.— Monuments, 88.
Sedjestan, 147. — Voy. *Séistan*.
Séfévides (les), 7, 76, 88, 89, 93, 103, 122, 141, 158, 159, 160, 169.
Sefi (chah), 102, 115, 159.
Sefi Eddin (le cheikh), 114.
Séhend (montagne), 27.
Sehn (le), 102, 103, 106.
Seid Keramet Ali, compagnon de Conolly, 33.
Seid Mir Aboul Hassan Chah, 142, 143.
Seid Mouhammed Khan, 130.
Seid tahir, fils de Seid Chah Mourad. — Son tombeau, 75.
Séistan, 3, 5, 8, 10, 18, 20, 47, 49, 50, 58, 59, 66, 67, 140, 143, 151, 154, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 208.
Sékouhé, 154, 161, 162.
Sel gemme (mines de), 93.
Selam Tepessi, 96.
Seljoukides (les), 113, 117.
Semnan, 28, 75, 76. — Ses produits, 76. — Ses monuments, 76.
Senghi Doukhter, 146, 147.
Senghi-Selah ou pierres noires, 144.
Senguaklissiah, 144.
Sérab (eaux chaudes de), 137.
Serakhs (district de), 54.
Serbendis (les), 159, 161, 162.
Serdèreh, 168.
Sérez, 64.
Serhind, 87.
Seri lezd, 200, 213, 214, 215.
Sériciculture en Orient, 86, 87.
Serimâst, 131.
Seritchah, 168, 169, 170, 171, 172, 175, 180.
Seritchiliel-Kain, 158, 159.
Shakespeare (le capitaine), envoyé à Khiva, 57.
Siaouchan, 130.
Sigistan. Voy. *Séistan*.
Sikh, 52.
Silvestre de Sacy, cité, 5, 18,
Simla, 56.
Simourghab, 115.
Sindjar (sultan), 88.
Sinde, 26.
Sireich, 82.
Sirteh (montagnes de), 185, 186.
Sirvan, 28, 134, 135, 138. — Minaret de, 134, 135.
Soffarides (les), 158.
Sogdiane. Voy. *Soghdiane*.
Soghdiane, 11, 38, 49.
Soliman (chah), 95, 106, 107, 108, 159.
Soliman (mont), 50.
Soulciman Khan, 160.—École de, 107.
Souli islam, 140, 141.
Soultani (porte), 188.
Soultanieh. Sa latitude, 15.
Sounghour, fils de Abdallah Roumi, 201.
Soutkar, 87.
Spiegel (M.), cité, 193, 194.
Steel (Richard), cité, 7.
Stoddart (le colonel), 133, 141.
Strabon, cité, 6, 50 186, 194.
Struve (O.), cité, 42, 45.
Struve (W.), cité, 44.
Suez (désert de), 183.

T

Tabari, 101.
Taberistan, 10.
Tach, 73.
Tachkend, 81.
Tacite, cité, 6.
Tadjiks (les), 51, 133, 138, 139, 140, 146, 148, 150.
Tadj Mouhammed Khan, 163.

Taft. 64, 93, 203. — Caverne de, 203, 204, 205. — Mines de, 203, 204, 205.
Taghandouab, 134.
Tahir Zoul Iamin, 150.
Tahiride, 150.
Tahma Sib (chah), fils de chah Ismaël. Voy. *Chah Tahmasib*.
Tahi de Kirman (temples de), 106.
Talich (le), 86, 210.
Tamerlan, 12, 88, 100, 103, 112, 118, 122, 150 — Son cachet, 150.
Tapurie, 10.
Tarikat, 117.
Tarikhi Mu'djam, cité, 189.
Tarikhi Mikrazi, 101.
Taroun, 13.
Taurus (montagnes du), 10. — Description des, 10.
Tavernier, cité, 7.
Tchahar Aimaks (les), 138.
Tchaharbourdj, 133.
Tchaharfarsakh, 168.
Tchahar-Farsang, 185.
Tchardeh, 20.
Tchéchmé Ali, 74.
Tchéchmé Ghilas (bassin de), 110.
Tchéchmé Keissar (sources), 157.
Tchékhansour, 154, 155, 161.
Tchinghiz-Khan, 22, 31, 109, 113, 117.
Tchowal Mogan (le), 26, 27. — Voy. *Moughan*.
Teberkend (col de), 164.
Tebès, 16, 22, 52, 54, 129, 171, 207, 208, 209.
Tebriz, 14, 18, 33, 34, 44, 64, 106, 128, 213.
Tedjen, 53. — Vallée du, 54.
Téhéran, 12, 14, 16, 18, 28, 33, 34, 38, 43, 44, 45, 49, 64, 73, 77, 78, 86, 97, 107, 128, 154, 162, 196, 201, 205. — Sa latitude, 15.
Tehroud. Sa température, 65.
Teimoumis (les), 138, 146.
Teixera, cité, 7.
Telli Kalendar, 178, 180.
Terchich. Voy. *Tourchiz*.
Theodosius, 101.
Tirpoul, 35.
Tiflis, 44, 69, 83, 153, 209.
Timour Chah Dourrani, 135, 154.
Timour Gourekan. Voy *Tamerlan*.
Timourides (les), 49, 154, 158.
Tirpoul, 123.
Todt (le major). Sa mission à Hérat, 56, 57.
Tograjeh, 64.
Toudichk. Sa température, 65.
Toukis (les), 160.
Touman aga, femme de Tamerlan, 35. 122.
Toun, 170, 208.
Tounian, 139.
Touran Tounian, 139.
Tourbeti, 110.
Tourbeti Cheikhi Djam, 35, 54, 95, 112, 115, 116.
Tourchiz, 8, 54, 110, 116, 207.
Tourouk, 111, 112. — Mousallah de, 108, 111.
Tous. Voy. *Touss*.
Touss, 31, 54, 109, 110. — Ruines de, 109, 110. — Haroun ar Rachid y meurt, 109. — Firdoussi y meurt, 109. — Tchingiz-Khan la saccage, 109.
Transcaucasie, 27.
Transcaucasiennes (provinces), 86
Transoxiane, 5, 86, 128, 175, 207, 212.
Trézel, cité, 12, 15.
Trombes de poussière, 212, 213.
Truilhier (le capitaine), cité, 12, 16, 17, 20, 28, 43, 62, 76, 86, 89.
Turcomanie, 31.
Tures, 80, 85.

Turfan, 87.
Turkestan, 67.
Turkomans, 34, 38, 43, 54, 70, 74. 80, 81, 84, 85, 87, 115, 128, 133.—Désert des, 38, 54, 115, 209. — Leurs brigandages, 84, 85.
Turkomans Seldjoukides, 21.
Turquoises (mines de), 28, 54, 56, 89, 90, 94.

V

Vaëkereta, 49.
Van (lac de), 206.
Ver (le) de Kirman, 189, 190, 191.
Verneuil (M. de), cité, 205.
Vestergaard (M.), cité, 62, 187.
Vidj-Minou, 73.
Vladikavkaz, 44.
Volga (le), 206.

Y

Yacout. } Voy. *Yakout*.
Yaqout. }
Yakout, 102, 113, 114, 153, 157.
Yar Mouhammed Khan. Son portrait, 36, 66, 67, 130, 154.
Yarkand, 35.
Yezed-Khas, 13.

Z

Zafranlou, 88, 89.—Ses monuments, 89.
Zafrani. Voy. *Zafranlou*.
Zamindaver (le), 158.
Zarghé, 90.
Zémanabad, 139.
Zembourektchi, 107.
Zend Avesta, 48, 49.
Zenghiabad, 64.
Zenguian (coupole de), 201.
Zerafchan, 170.
Zerdek, 172, 173.
Ziaret, 34, 72.
Ziareti Khadjeh Oureh, 36.
Ziba (mont), 147.
Zighin, 148, 149.
Zikr, 115.
Zimmermann (le lieutenant), cité, 59.—Ses cartes, 59, 60. — Ses écrits, 59, 60, 61, 62.
Zirèh, 159.
Zoroastre. Sa doctrine, 192.
Zougal. *Caravansérail*, 107
Zouris (les), 133, 138, 140, 146, 158.

CORRECTIONS.

Page 32, ligne 31, *au lieu de :* eomme, *lisez :* comme.
— 62, — 28, *au lieu de :* Kirman et Iezd, *lisez :* Iezd.
— 68, — 3 et 4, *au lieu de* : il y a une presqu'île qui s'avance dans le lac jusque vers son bord septentrional, *lisez :* il y a une presqu'île qui se rattache au bord septentrional du lac.
— 80, — 2, *au lieu de : Minari djoumbau, lisez : Minari djoumban.*
— 80, — 10, *au lieu de : Ziar et Namèh, lisez : Ziaret-Namèh.*
— 93, — 4, — Lont, *lisez :* Lout.
— 114, — 1, — Sefi-ed-in, *lisez :* Sefi-eldin.
— 115, — 17, — génuflexions, *lisez :* révérences
— 136, — 14, — galbaunm, *lisez :* galbanum
— 149, — 15, — *Sapindiacea, lisez : Sapindacea.*
— 149, — 21, — Cygophylum, *lisez : Zygophyllum.*
— 156, — 28, — *Cygophyllum, lisez : Zygophyllum.*
— 172, — 16, — *id.* *id.*

LÉGENDE.

1 *Palais*
2 *Mosquée Cathédrale*
3 ——— *Mélik*
4 — — — *Kalentar*
5 *Monument dit: Goumbezi Kaboud*
6 *Porte de Mesdjit*
7 — — — *Rigabad*
8 ——— *Soultani*
9 ——— *Guebrié*
10 *Porte de Rugh*
11 *Medresse d'Ibrahim Khan*
12 *Caravanséraïl Guendj Ali Khan*
13 ——— *Hindoué*
14 ——— *Gebrié*
15 ——— *Gulshan*
16 ——— *Mirza Hussein Khan*
17 ——— *Sadéki Nazir*
18 ——— *Khorassanié*

Gravé par Erhard 42 r. Bonaparte Imp. Lanson 6 r. Antoine Dubois Paris.